

fisheye

Portrait
MICHEL POIVERT OU
L'EXERCICE DU REGARD

Exposition
LES FEMMES ARTISTES
RÉHABILITÉES

Musique
FLASH-BACK
DU JAZZ

Art vidéo
L'ART NUMÉRIQUE
ET LA TÊTE DE CLIC

Métier
ANTOINETTE GRAND,
EXPERT EN PHOTO

Fisheye Gallery
STÉPHANE LAVOUÉ
ET MORVARID K

DEEPFAKES
LES VIDÉOS
À L'ÈRE DU
SOUPÇON

ÉCOLOGIE
UN MONDE
EN CHUTE LIBRE

**SPÉCIAL
PARIS
PHOTO**



CHILI
UNE HISTOIRE
À TRAVERS
LES LIVRES

L 19203 - 39 - F 4,90 € - RD



#fisheyelemag

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Le Nouveau HUAWEI P30 Pro

CONÇU AVEC



DAS : 0,64 W/kg *

* Le DAS (débit d'absorption spécifique des appareils mobiles) quantifie le niveau d'exposition maximal de l'utilisateur aux ondes électromagnétiques. La réglementation française impose que le DAS ne dépasse pas 2 W/kg. Visuels non contractuels. Plus d'information sur consumer.huawei.com/fr (côté d'un connexion internet). Huawei Technologies France - SASU au capital de 3 242 000€ - siège social sis 18 quai du point du jour 92100 Boulogne Billancourt- RCS Nanterre n° 451 063 739.

COUVREZ CE SEIN QUE JE NE SAURAI VOIR

BENOÎT BAUME

En 1839, Louis Daguerre fait la démonstration de l'objet qu'il a inventé suite à son association avec Nicéphore Niépce, mort quelques années auparavant. Le daguerréotype est le premier appareil photo commercialisable qui permet à tout un chacun de capturer le monde. Fasciné par cette invention, François Arago, homme politique et savant célèbre, fait voter une loi par laquelle l'État français acquiert le brevet contre une rente annuelle de 6 000 francs à Daguerre, et de 4 000 francs à Isidore Niépce, le fils de Nicéphore. Le 19 août 1839, Arago présente les détails du procédé devant l'Académie des sciences et prononce un vibrant discours dans lequel il parle de la nécessité de garder une trace d'un monde qui change, alors que la révolution industrielle bat son plein. Très vite, le daguerréotype rencontre un immense succès et se diffuse en France, en Europe, et dans le monde. De manière constitutive, la photographie a vu le jour pour témoigner et rendre compte. Ses usages se sont élargis, mais ce rôle premier demeure. En entrant dans l'ère de l'anthropocène, ce moment où l'homme devient le principal acteur des modifications de la biosphère, jamais les changements de la planète n'ont été aussi rapides. Lanceurs d'alerte et explorateurs des catastrophes à venir, les photographes sont les témoins privilégiés de ce cataclysme. Les images de ces évolutions sont disponibles, mais aujourd'hui nous ne les regardons pas. Plus que des graphiques ou des chiffres, les images nous montrent le chaos en temps réel, et nous détournons la tête. C'est ce rôle essentiel des auteurs que nous mettons en avant dans un dossier qui retrace ces enquêtes associant regard, intelligence et quête de sens. De la même manière que nous acceptons le monde qui s'effondre comme une fatalité, nous ne remettons plus en question les règles d'utilisation d'Instagram, qui n'ont jamais été aussi sévères dès qu'une poitrine féminine est publiée, alors que celle des hommes ne pose pas de problème. Plus que la censure, c'est la volonté de normaliser notre vision qui est insupportable et contre laquelle nous devrions tous nous révolter. Car la manière de nous montrer est intrinsèquement liée à la réalité de nos quotidiens. Heureusement dans nos pages ces visions s'exposent,

comme nous le faisons aussi dans nos galeries à Paris et Arles, ainsi que sur nos stands de Paris Photo et du Salon de la Photo. Embarquer dans ce numéro, c'est accepter de lâcher prise, adhérer à une transgression et espérer qu'un monde meilleur est possible. C'est en tout cas le message des photographes que nous publions, et cela nous rend particulièrement fiers. ●





DS 3 CROSSBACK

L'ALLIANCE DU RAFFINEMENT ET DE LA TECHNOLOGIE AVANCÉE.

DS préfère TOTAL - Spirit of avant-garde = L'esprit d'avant-garde - CONSOMMATIONS MIXTES ET ÉMISSIONS DE CO₂ DE DS 3 CROSSBACK DE 3,7 À 5,2 L/100 KM ET DE 97 À 117 G/KM.



DS AUTOMOBILES
Spirit of Avant-Garde

LE NOUVEAU SUV **CROSSBACK**



DÉCOUVREZ LA NOUVELLE MARQUE DS SUR [DSAUTOMOBILES.FR](https://www.dsautomobiles.fr)

Eames Lounge Chair & Ottoman
Design : Charles & Ray Eames, 1956
L'original est signé Vitra



Disponible chez les revendeurs : Amiens, Meuble Roger, 03 22 95 48 69 - Angers, Scandinavia Design 06 41 89 77 72 - Avignon, RBC Avignon 04 90 82 52 56 - Biarritz, Kazuo 05 59 24 23 84 - Bordeaux, Agora Mobilier 05 56 06 05 86, Docks Design 05 56 44 54 62 - Cannes, Jbonet Cannes 04 93 39 98 23 - Clermont-Ferrand, Mur Design 04 73 90 65 07 - Colmar, Quartz 03 89 23 20 48 - Dijon, Une Vie de Rêve 03 80 36 53 44 - Evian-les-Bains, Eccetera 04 50 92 22 54 - Guérande, Casaligne 02 40 24 32 99 - Isle sur la Sorgue, RBC Isle sur la Sorgue 04 65 00 00 77 - La Rochelle, Duo Concept Habitat 05 46 30 32 30 - La Roche-sur-Yon, Billaud Décorateur 02 51 62 14 86 - L'île Rousse, Suzzoni 04 95 55 86 41 - Lille, Design&Solutions 03 20 57 99 01 - Lorient, Civel 02 97 21 10 85 - Lyon, Arrivetz 04 72 41 17 77, Création Contemporaine 04 78 62 78 34, Silvera Lyon 04 81 88 80 00 - Maconnex, Casa Design 04 50 42 33 33 - Marseille, Edward 04 26 78 28 19, Issima 04 91 54 74 58, Voltex Marseille 04 91 53 52 52 - Metz, Formes&Couleurs 03 87 37 90 90 - Montpellier, RBC Montpellier 04 67 02 40 24 - Mulhouse, Quartz 03 89 66 47 22 - Nancy, Formes&Couleurs 03 83 32 85 57 - Nice, Jbonet Scaliéro 04 92 00 36 66, Jbonet La Buffa, 04 93 54 77 52 - Nîmes, RBC Nîmes 04 66 67 62 22 - Paris, Blou 09 53 04 67 53, Design BestSeller au BHV Marais 01 82 88 11 89, Le Bon Marché 01 44 39 50 51, Merci 01 42 77 00 33, Silvera Bastille 01 43 43 06 75, Silvera Faubourg Saint Honoré 01 56 68 76 00, Silvera Kleber 01 53 65 78 78, Silvera Printemps 01 45 26 29 85, The Conran Shop 01 42 84 10 01, Voltex Bastille 01 44 61 90 34, Voltex Haussman 01 44 13 66 10 - Perpignan, Isotta 04 68 35 11 20 - Puget Sur Argens, Inter-Faces 04 98 12 92 14 - Reims, Homeage 03 26 04 33 46 - Saint-Malo, La Maison Générale 02 99 40 81 37 - Sceaux, Anthologie 01 40 91 60 21 - Strasbourg, Quartz 03 88 22 47 78, Galerie Fou du Roi 03 88 24 23 25 - Toulon, Inter-Faces 04 98 00 65 75 - Toulouse, Trentotto Concept Store 05 61 22 43 07 - Tours, By Loft 02 47 29 21 00 - Valence, Espace Contemporain 04 75 43 56 37 - Vannes, Koncept 02 97 47 30 62



Achetez un Eames Lounge Chair et profitez d'un surclassement du placage*

* Entre le 1er novembre 2019 et le 31 janvier 2020, pour l'achat d'un Eames Lounge Chair (avec ou sans Ottoman), payez le prix de la variante de placage du niveau tarifaire inférieur. Cette offre ne s'applique pas à la variante de placage la moins chère.

vitra.

P. 24

INSTANTANÉS - PORTFOLIO
Emma Egede Skafte
**A Journey through
the Fjord**



P. 34

INSTANTANÉS - PORTRAIT
Michel Poivert
**ou l'exercice
du regard**

P. 36

INSTANTANÉS - DOSSIER

Écologie

LES AUTEURS AU CHEVET D'UNE PLANÈTE À LA DÉRIVE

P. 59

AGRANDISSEMENT
EXPOSITIONS INTERNATIONALES
Vu d'ailleurs

P. 63

AGRANDISSEMENT - FOCUS
**Le Chili à travers
son édition
photographique**



P. 68

AGRANDISSEMENT - PORTFOLIO
George Georgiou
Americans Parade



P. 74

AGRANDISSEMENT - EXPOSITION
Thomas Struth,
un cas d'école



SPIRAL PARACHROM



ÉCHELLE DES MINUTES
AU PREMIER PLAN



AIGUILLE DES SECONDES VERTE

AIR-KING

Le monde de Rolex se raconte à travers des histoires d'excellence perpétuelle. Inspirée par l'âge d'or de l'aviation, dans les années 1930, l'Air-King porte sur son cadran les caractères créés spécifiquement pour le modèle original. Depuis son retour en 2016 dans un boîtier de 40 mm, avec une échelle des minutes au premier plan pour la lecture des temps de navigation, elle continue de rendre hommage à l'aviation avec une esthétique qui a traversé les époques. C'est une histoire d'excellence perpétuelle. L'histoire de Rolex.

*#Perpetual**



OYSTER PERPETUAL AIR-KING



ROLEX

* Perpétuel

P. 77
MISE AU POINT - FOIRE

Paris capitale de la photo



P. 90
MISE AU POINT - CIMAISES
Morvarid K



P. 92
MISE AU POINT - CIMAISES
Stéphane Lavoué

P. 95
MISE AU POINT - MÉTIER
Antoine Romand,
expert en photographie

P. 98
MISE AU POINT - PORTRAIT
**Collectionneurs
& passionnés**

P. 102
MISE AU POINT - SOCIÉTÉ
Deepfakes,
peur sur l'AI

P. 106
MISE AU POINT - PORTFOLIO
Thomas Fliche
Le Kid



P. 117
MISE AU POINT - EXPOSITION
Refaire surface

P. 121
LABO - PHOTOMOBILE
Deux applications
pour y voir plus clair

P. 122
LABO - SHOPPING
Chic Planète

P. 126
LABO - FLASHBACK
Leica M3

P. 128
LABO - CHRONIQUE
Pour une photographie
écoresponsable

P. 131
SENSIBILITÉ - ART VIDÉO
L'art numérique
à portée de clic

P. 135
SENSIBILITÉ - IMMERSION
Reconnexion au vivant



P. 139
SENSIBILITÉ - MUSIQUE
Flash-back
sur les années 1980

P. 142
SENSIBILITÉ
PORTFOLIO DÉCOUVERTE
Gaël Bonnefon,
une forme
d'éblouissement



P. 151
SENSIBILITÉ - AGENDA
Panorama

P. 154
SENSIBILITÉ - LIVRES
Photothèque

P. 158
SENSIBILITÉ
UNE PHOTO UNE EXPO
Denis Brihat

P. 160
COMMUNAUTÉ
Insta des lecteurs



VITESSE ET PRÉCISION

L'EXCELLENCE D'UN REFLEX APS-C

Cet appareil photo reflex offre de puissantes performances, avec une vitesse de prise de vue de 10 images/s, une mise au point avec 45 collimateurs croisés, un viseur optique à 100 % de couverture et une résolution de 32,5 mégapixels. Pour la première fois, un reflex est capable de réaliser des photos entièrement silencieuses grâce à son obturateur électronique jusqu'au 1/16000s. L'EOS 90D est le compagnon idéal pour la photographie animalière et de sport.



EOS 90D

Canon

Live for the story_*

* Vivre chaque instant



Emma Egede Skafta

À tout juste 24 ans, cette étudiante en 2^e année à la Danish School of Journalism, à Copenhague, au Danemark, nous propose un voyage assez radical à travers un fjord dans l'est de l'Islande, dans le village de Seyðisfjörður. Là, avec une quinzaine d'étudiants, elle a fait l'expérience d'un programme artistique expérimental destiné à libérer la créativité des futurs artistes. C'est cette expérience qu'elle nous raconte en images à travers le portfolio d'ouverture.

© @emma_egede



Gaël Bonnefon

Né en 1982 à Foix, en Ariège, Gaël Bonnefon suit des études à l'école des Beaux-Arts de Toulouse où il pratique différentes disciplines comme la peinture, la sérigraphie, la vidéo et la photographie. Depuis une dizaine d'années, il expérimente diverses approches, sans hésiter à s'impliquer physiquement dans des images qui balancent entre dramaturgie et onirisme. Son travail vient de faire l'objet d'une belle monographie aux éditions Lamaïdonne. Il est à retrouver dans le portfolio Découverte.

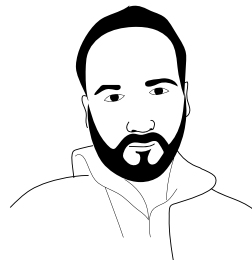
www.gaelbonnefon.org



George Georgiou

Né à Londres en 1961, George Georgiou a beaucoup voyagé durant sa carrière : Balkans, Europe de l'Est, Royaume-Uni, Turquie, États-Unis... Son approche documentaire très personnelle a été saluée dans de nombreuses expositions et par deux World Press Photo, en 2003 et en 2005. Ses œuvres ont rejoint les collections du MoMA de New York, entre autres. Il a également publié plusieurs ouvrages, dont *Americans Parade*, qui fait l'objet de notre portfolio Agrandissement.

www.georgegeorgiou.net



Thomas Fliche

Né en 1988 à Paris, Thomas Fliche vit en banlieue parisienne ses vingt premières années et commence à photographier la culture urbaine. En 2014, il s'installe au Burkina Faso, part à la rencontre de femmes et d'hommes travaillant la terre, et d'enfants employés dans des mines d'or. Il intègre ensuite la section photojournalisme de l'EMI-CFD dirigée par Guillaume Herbaut et Julien Daniel, où il affine sa technique et apprend à raconter des histoires. C'est à cette époque qu'il rencontre Killian Dufrenne, un jeune boxeur de 13 ans, dans la banlieue de Charleroi, en Belgique. Une histoire qui résonne avec son propre parcours, qu'il nous raconte dans le portfolio Mise au point.

www.thomasfliche.com

Ours

RÉDACTION

Directeur de la rédaction et de la publication

Benoît Baume

benoit@becontents.com

Rédacteur en chef

Éric Karsenty

eric@fisheyemagazine.fr

Directeur artistique

Matthieu David

matthieu@fisheyelagence.com

Directeur artistique adjoint

Maxime Ravisy

maxime@fisheyelagence.com

Graphiste

Camille Ralite

camille@fisheyelagence.com

Secrétaire générale de la rédaction

Gaëlle Lennon

gaelle@fisheyemagazine.fr

Secrétaires de rédaction

Najat Rahmouni

najat@fisheyemagazine.fr

Carole Coen

Rédacteurs

Julien Hory

julien@fisheyemagazine.fr

Daniel Pascoal

daniel@ense.fr

Lou Tsatsas

lou@fisheyemagazine.fr

Anaïs Viand

anaïs@fisheyemagazine.fr

Community manager

Christophe Sales

christophe@fisheyemagazine.fr

Assisté de Pierre Danaë

pierre@fisheyelagence.com

et de Muriel Campistol

muriel@fisheyelagence.com

Ont collaboré à ce numéro

Jean-Christophe Béchet,

Dorian Chotard, Carole

Coen, Julien Damoiseau,

Maxime Delcourt, Jacques

Denis, Sofia Fischer,

Gwénaëlle Fliti, André

Gunthert, Jacques Hémon,

Annaëlle Veyrard

PUBLICITÉ

Directeur commercial, du développement et de la publicité

Tom Benainous

tom@fisheyemagazine.fr

06 86 61 87 76

Responsable de la régie commerciale

Chloé Auscher

chloe@fisheyelagence.fr

Cheffe de projets marketing régie

Marina Albert

marina@fisheyelagence.com

Directeur de Fisheye l'Agence

Rémi Villard

remi@fisheyelagence.com

SERVICES GÉNÉRAUX

Directeur administratif et financier

Christine Jourdan

christine@becontents.com

Comptabilité

Nathalie Motyl

compta@becontents.com

Service diffusion et abonnements

Christelle Flament

cflament@becontents.com

Fisheye Gallery

Jehan de Bujadoux

jehan@fisheyeagency.fr

Hugo Reine

hugo@fisheyeagency.fr

Marketing de ventes au numéro

Otto Borscha de BO Conseil

Analyse Média Étude

oborscha@boconseilame.fr

09 67 32 09 34

Photo de couverture :

Hummingbird Pedestal,

photo de la série Totemic Studies

© Ernesto Solana

Impression

Léonce Deprez

ZI « Le Moulin », 62620 Ruitz

www.leonce-deprez.fr

Fisheye Magazine

est composé en

Centennial et en Gill Sans

et est imprimé sur du

Condat mat 115 g.

Fisheye Magazine

est édité par Be Contents

SAS au capital de 100 000 €.

Président: Benoît Baume.

8-10, passage Beslay, 75011 Paris.

Tél.: 01 77 15 26 40

www.becontents.com

contact@becontents.com

www.fisheyemagazine.fr

Dépôt légal : à parution.

ISSN : 2267-8417.

CPPAP : 0723 K 91912.

Tarifs France métropolitaine :

1 numéro, 4,90 € ; 1 an (6 numéros),

25 € ; 2 ans (12 numéros), 45 €

Tarifs Belgique : 5,20 €

(1 numéro).

Tarifs Suisse : 8,50 CHF

(1 numéro).

Abonnement hors France

métropolitaine : 40 €

(6 numéros).

Bulletin d'abonnement en p. 126.

Tous droits de reproduction réservés. La reproduction, même partielle, de tout article ou image publiés dans *Fisheye Magazine* est interdite.

Fisheye est membre de



UN AUTRE REGARD.

BMW SOUTIENT LA PHOTOGRAPHIE DEPUIS PLUS DE 15 ANS
ET CÉLÈBRE 45 ANS DE MÉCÉNAT CULTUREL.

Crédit photo : © Aydın Büyüksağ

BMW Partenaire officiel de Paris Photo depuis 2003
présente « L'autre rive » d'Émeric Lhuisset, huitième
lauréat de la Résidence BMW, une carte blanche
dédiée à l'innovation photographique.

BMW ART & CULTURE.

www.BMW.fr/artetculture #BMWArtetCulture



Le plaisir
de conduire

Ernesto Solana

www.ernestosolana.com



Le photographe mexicain Ernesto Solana explore à travers ses projets la « connexion intrinsèque entre l'être humain et la nature ». Se considérant comme un collectionneur passionné, l'artiste a fait de la photographie son métier, après avoir pris des cours à l'International Center of Photography (ICP) de New York. Ses œuvres à la croisée des arts – associant image et sculpture – sont inspirées de ses promenades quotidiennes. « *Tous les jours, je capture mon environnement et ramasse des objets naturels et artificiels, que je réinterprète ensuite dans mon studio* », explique l'artiste. Après avoir documenté l'ère anthropocène et ses conséquences dans *Systema Artificialis*, Ernesto Solana s'est mis à construire des « *figures totémiques* » composées de matériaux organiques et de productions humaines, construites de manière à n'être lisibles qu'en 2D. La couverture de ce numéro en est le résultat. « *Le colibri sur l'image est mort en se cognant à une fenêtre. Je lui ai donc confectionné un piédestal* », confie-t-il. Un symbole de cette rencontre entre monde sauvage et monde humain, et leur interaction périlleuse. Dans *Earthly Becoming*, son dernier projet, Ernesto Solana figure sa douleur de vivre dans un monde mourant. En juxtaposant nature et structure, il dénonce l'absence de lien entre homme et environnement, et souligne la nécessité de percevoir le paysage comme une extension de nous-mêmes. ●

LOU TSATSAS

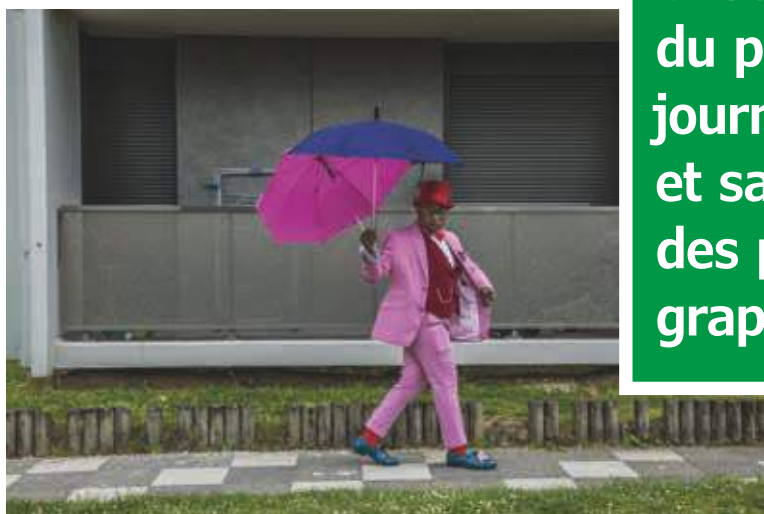




BRÈVES

TEXTE: ÉRIC KARSENTY ET JULIEN HORY

1.



Crise du photo-journalisme et santé des photographes

Tristan, Jonas
Juin 2019

2.



3.

1. GRAND PARIS, ACTE IV

Quel avenir commun ? Tel est l'intitulé de la 4^e édition de la commande photographique nationale des Regards du Grand Paris, une production des Ateliers Médicis en coopération avec le Centre national des arts plastiques (Cnap). Cette ambitieuse campagne programmée sur dix ans, avec six nouveaux photographes en résidence chaque année, vise à constituer un corpus d'images à même de documenter l'évolution de cet espace géographique en pleine mutation, avec ses nouvelles représentations urbaines et sociales. Le projet vise également à soutenir la création photographique contemporaine, en témoignant de la diversité des écritures des artistes d'aujourd'hui. Les six nouveaux auteurs retenus par un comité de sélection (plus un artiste directement invité par les Ateliers Médicis) seront annoncés à Paris Photo sur le stand de la Fisheye Gallery (secteur Prismes) le 8 novembre prochain.

www.ateliersmedicis.fr

2. PRÉCARISATION ET PAUPÉRISATION

La crise du photojournalisme est trop souvent évoquée d'une manière intuitive et émotive. Tout l'intérêt de cette étude, commanditée par la Société des auteurs des arts visuels et des images fixes (Saif) et la Société civile des auteurs multimédias (Scam), est de pouvoir mettre des chiffres sur une réalité parfois peu lisible. Cette étude quantitative et qualitative confiée au Céreq (Centre d'études et de recherches sur les qualifications) et à Irène Jonas, sociologue indépendante, a permis de sonder 4 000 photographes et de recueillir la parole de 27 d'entre eux sur un panel représentatif. Les chiffres relatifs aux inquiétudes sur l'avenir professionnel (77 %), au niveau de rémunération (89 % se sentent très mal payés), au niveau de stress (65 %), au sentiment de fatigue et de lassitude (78 %) sont édifiants. Les témoignages collectés démontrent la précarisation et la paupérisation du métier. « *Notre profession concentre les difficultés de la société actuelle avec des spécificités particulières dues à l'évolution technologique, à l'isolement, parfois à la dangerosité et la pénibilité du métier, ainsi que le regard critique que peut porter la population sur les journalistes* », analysent Pierre Ciot, photographe et président de la Saif, et Thierry Ledoux, photographe et président de la commission des images fixes de la Scam. Les chiffres et le rapport de cette étude sont accessibles gratuitement sur les sites de deux sociétés de droits d'auteur.

www.saif.fr

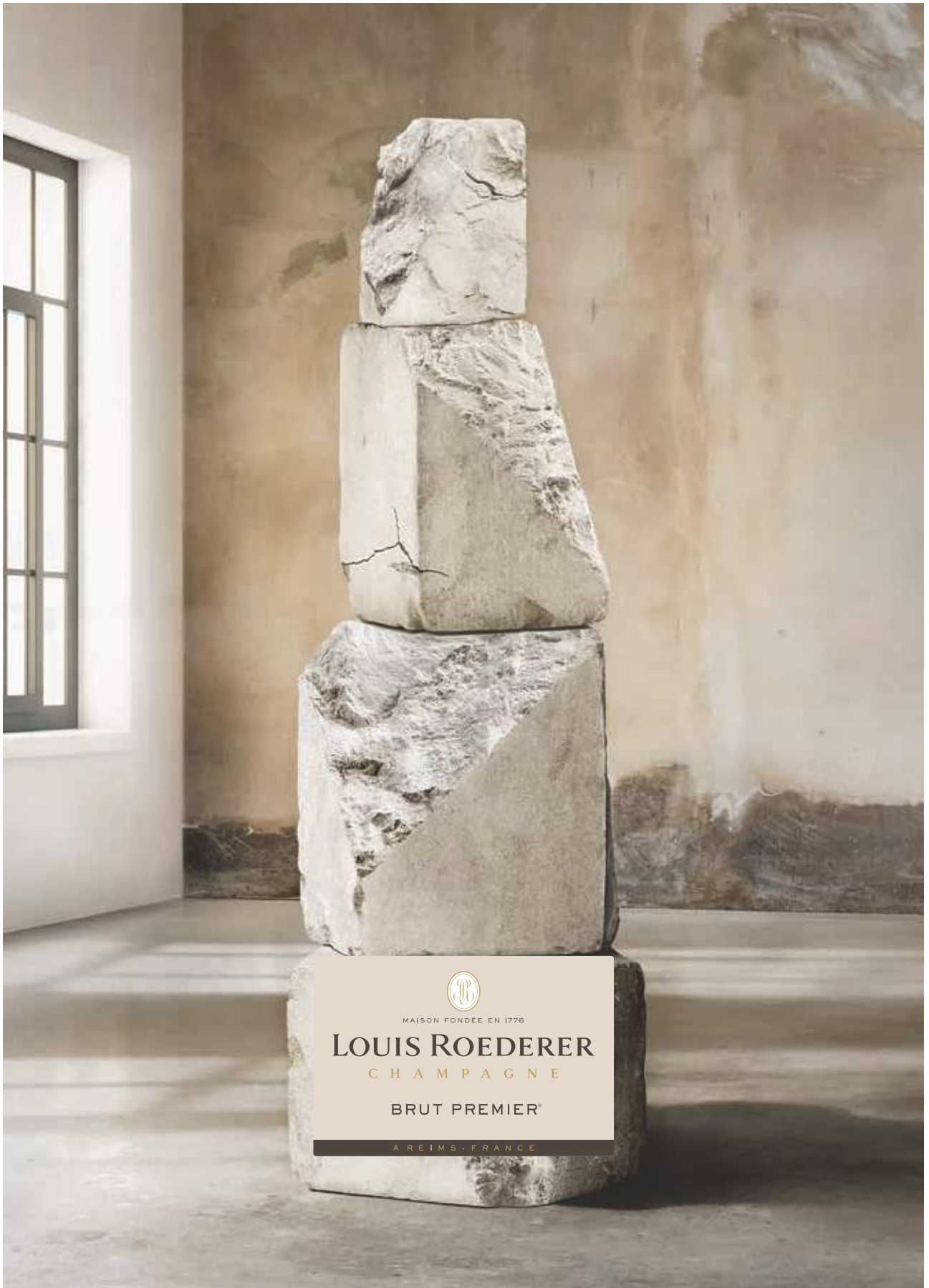
www.scam.fr

3. DESTRUCTION CRÉATRICE

« *Je pense que tout est connecté, qu'il n'y a pas de coïncidences.* » Ces mots de Prune Nourry expriment parfaitement *Serendipity*, son film documentaire et autobiographique, en salle depuis le 23 octobre. L'artiste plasticienne formée à la sculpture revient sur une épreuve majeure de sa vie : le cancer du sein qui l'a touchée à l'âge de 31 ans. Dans un long format intime, elle met en miroir sa relation à la maladie, responsable de sa mastectomie partielle, et la démarche créatrice qu'elle a développée au fil du temps. L'artiste, qui questionne dans son travail notre rapport à la fécondité, la féminité et la filiation, se retrouve alors confrontée dans sa chair à ces interrogations. En revenant sur les différentes étapes de son parcours d'artiste, le documentaire de Prune Nourry opère un maillage entre la construction de son œuvre et la déconstruction du corps. Mais c'est aussi l'histoire d'une transition douloureuse et salvatrice. Pour l'artiste, la destruction (comme la mort) n'est pas une fin en soi. On peut réparer, rebâtir et évoluer sur des bases nouvelles. C'est ce qu'elle démontre dans ce film poignant et optimiste.

Serendipity, de Prune Nourry (73 min), en salle depuis le 23 octobre.

www.prunenourry.com



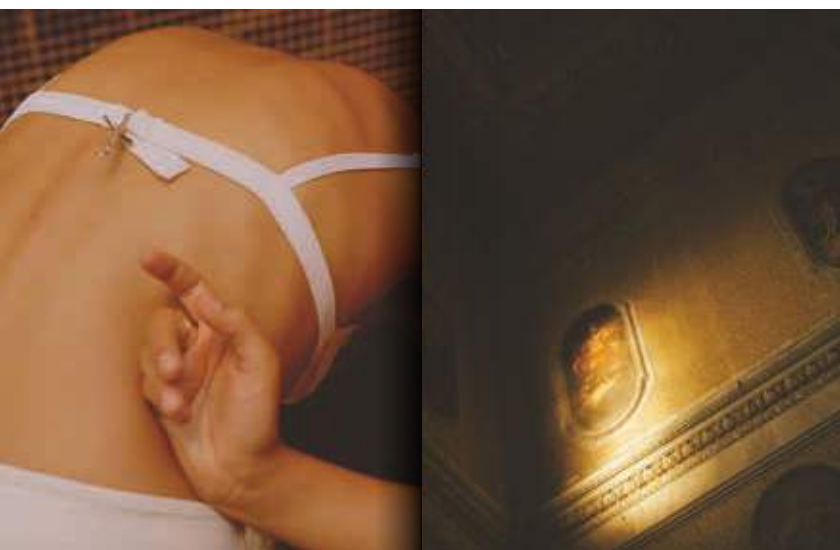
LOUIS ROEDERER
TUTOYER LA NATURE

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION

Créée par la journaliste Elisa Carassai et le designer Leonardo Pellegrino, la revue Sali e Tabacchi entend célébrer la renaissance créative italienne. En faisant la part belle à l'image, elle met en lumière un pays libéré de ses clichés.

TEXTE: LOU TSATSAS

Sali e Tabacchi, lettre d'amour à l'Italie



LUCA ANZALONE, EXTRAIT DE L'ARTICLE « CORE A CORE », DÉDIÉ À NAPLES ET À SA COMMUNAUTÉ.

culture et l'envie, parfois, de célébrer leurs origines. Un désir qui les a menés à fonder *Sali e Tabacchi*. « Il s'agit d'une manière de rendre hommage à l'Italie à distance », expliquent-ils. Publiée en juillet 2019 et autofinancée, la nouvelle revue explore plusieurs disciplines artistiques (mode, design, photographie, gastronomie...) ainsi que ses acteurs. Un moyen pour les deux créateurs d'interroger les stéréotypes associés aux pays méditerranéens.

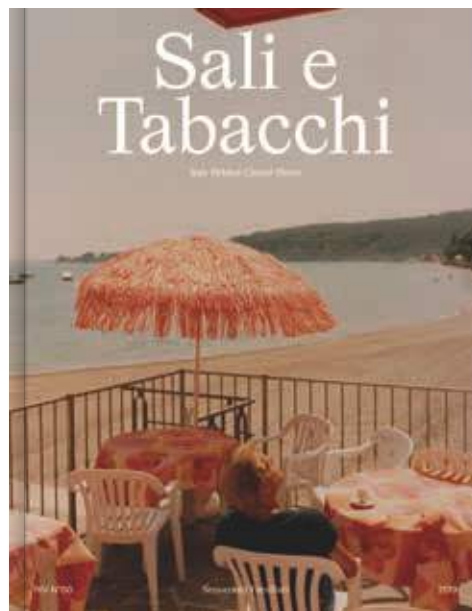
DE VÉRITABLES COLLABORATIONS

« *Le but de ce journal ? Questionner les relations entre les vieux rituels, les traditions qui subsistent et la renaissance créative aujourd'hui en Italie*, précisent Elisa Carassai et Leonardo Pellegrino. Nous menons beaucoup de recherches pour trouver les thèmes que nous souhaitons explorer dans nos futurs numéros, et les auteurs pertinents pour les traiter. » S'engagent ensuite de longs échanges entre les artistes et les deux créateurs afin de construire un projet inédit. « *Ce ne sont pas des commandes mais de véritables collaborations* », ajoutent-ils. En choisissant chaque sujet avec attention, Elisa et Leonardo dressent un portrait contemporain de l'Italie. À travers le prisme de l'art, les auteurs retenus évoquent ce qui leur tient à cœur : les notions de genre et de tolérance, les enjeux politiques et sociétaux qui divisent leur pays, mais aussi sa riche culture. On découvre, entre autres, dans le premier numéro la série *Pisani Moretta*, qui dépeint un bal privé organisé à Venise durant Mardi Gras et inspiré de l'époque baroque ; ou encore la *Ceri di Gubbio*, une procession religieuse mêlant alcool et dévotion originaire de l'Ombrie. « *Nous célébrons ainsi les dimensions les plus méconnues du territoire à travers le média photographique* », concluent les fondateurs. Aujourd'hui publié en anglais, *Sali e Tabacchi* a rencontré un grand succès en Italie dès le premier numéro. Une popularité qui en fera peut-être une revue bilingue dans un proche avenir. ●

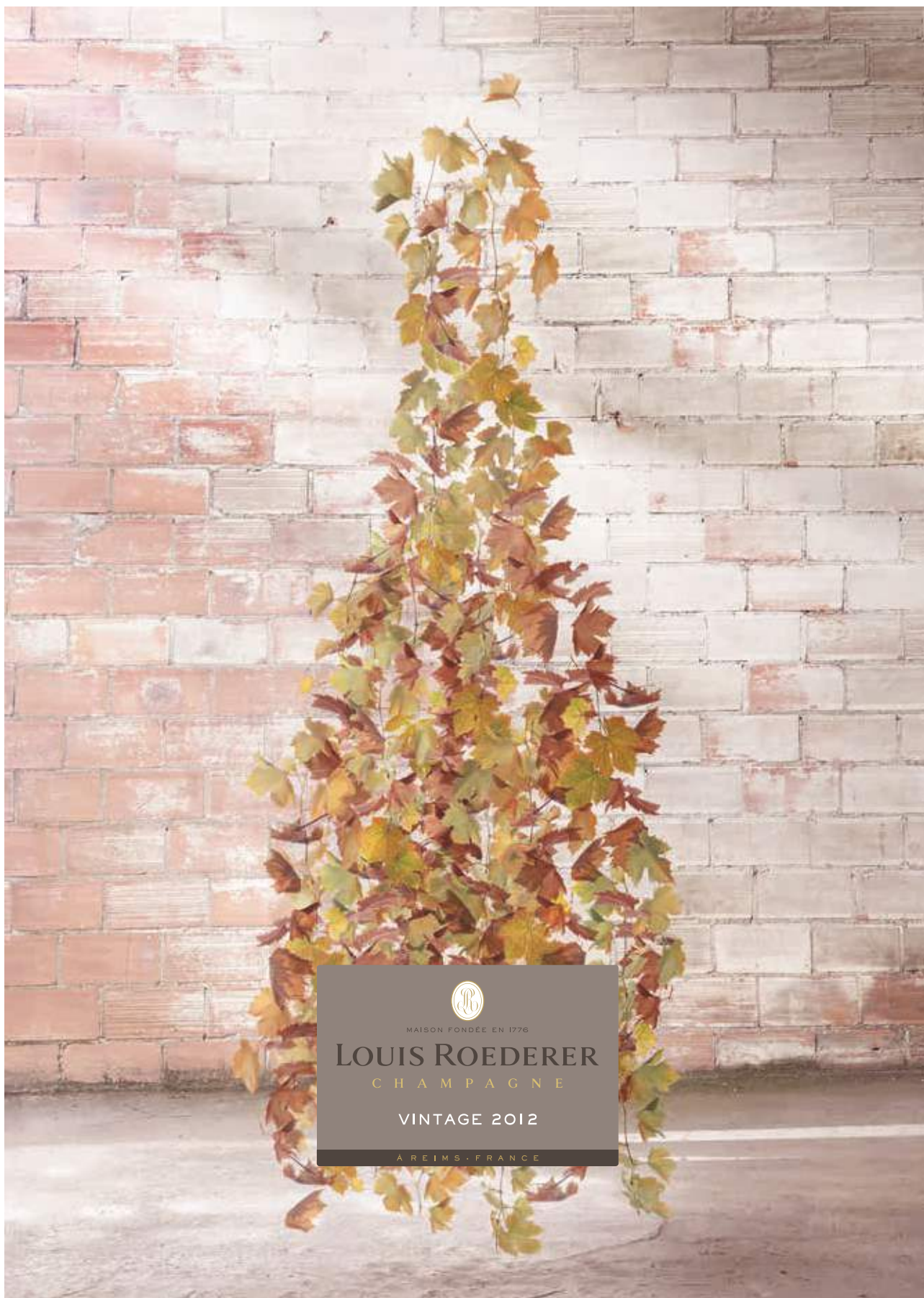
🌐 www.instagram.com/salietabacchijournal

🌐 www.facebook.com/salietabacchijournal

« *Comme beaucoup d'autres avant moi, j'ai fui l'Italie après le lycée pour un endroit qui m'offrirait la liberté d'être moi-même : Londres. Pourtant, comme je l'ai découvert peu après en rentrant à la maison pour voir ma famille ou pour les vacances, on n'oublie jamais ses racines* », écrit Elisa Carassai en guise d'introduction du premier numéro de *Sali e Tabacchi* – un nom qui fait référence aux boutiques qui vendent différentes babioles (cigarettes, tickets de bus...) et qu'on trouve un peu partout dans la péninsule. Il y a environ cinq ans, cette journaliste et Leonardo Pellegrino, un designer, se sont installés au Royaume-Uni pour poursuivre leurs études. Expatriés, tous deux ont découvert la complexité d'une double



PREMIER NUMÉRO DE LA REVUE LANCÉ EN JUILLET 2019.



LOUIS ROEDERER
TUTOYER LA NATURE

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION

Le vers sans le fruit

TEXTE : JULIEN HORY — PHOTO : PAULINE DANIEL

PAULINE DANIEL

De plus en plus de photographes culinaires s'intéressent à la manière de représenter la consommation d'insectes. C'est le cas de Pauline Daniel, plasticienne de formation, qui conçoit elle-même les plats qu'elle photographie – une manière de prolonger ses expérimentations. « *J'ai fait de la sculpture et de la peinture, explique-t-elle. La photo culinaire m'a permis de marier mes pratiques.* » Alors qu'elle a déjà goûté des insectes au Cambodge, composer avec ce produit dans son domaine était osé. « *À l'occasion de l'exposition universelle de Milan, en 2006, le festival de la photographie culinaire a mis en avant la question de comment "nourrir la planète". Comme j'y participais, j'ai exploré beaucoup de pistes, dont celle de la consommation d'insectes* », détaille la photographe. Dans ses images dédiées à cette option autant économique qu'environnementale, Pauline Daniel ne dissimule pas les grillons et autres vers de farine. Même si elle admet n'avoir jamais renouvelé l'expérience de croquer dans un criquet, elle comprend les enjeux de cette pratique : « *Les insectes interrogent nos habitudes alimentaires.*

Mais nous consommons beaucoup de produits étranges comme les huîtres et les escargots. Et d'ajouter : C'est lorsque les enfants verront leurs parents manger des insectes qu'une transmission se fera et que les esprits évolueront. »

www.photographe-paulinedaniel.com

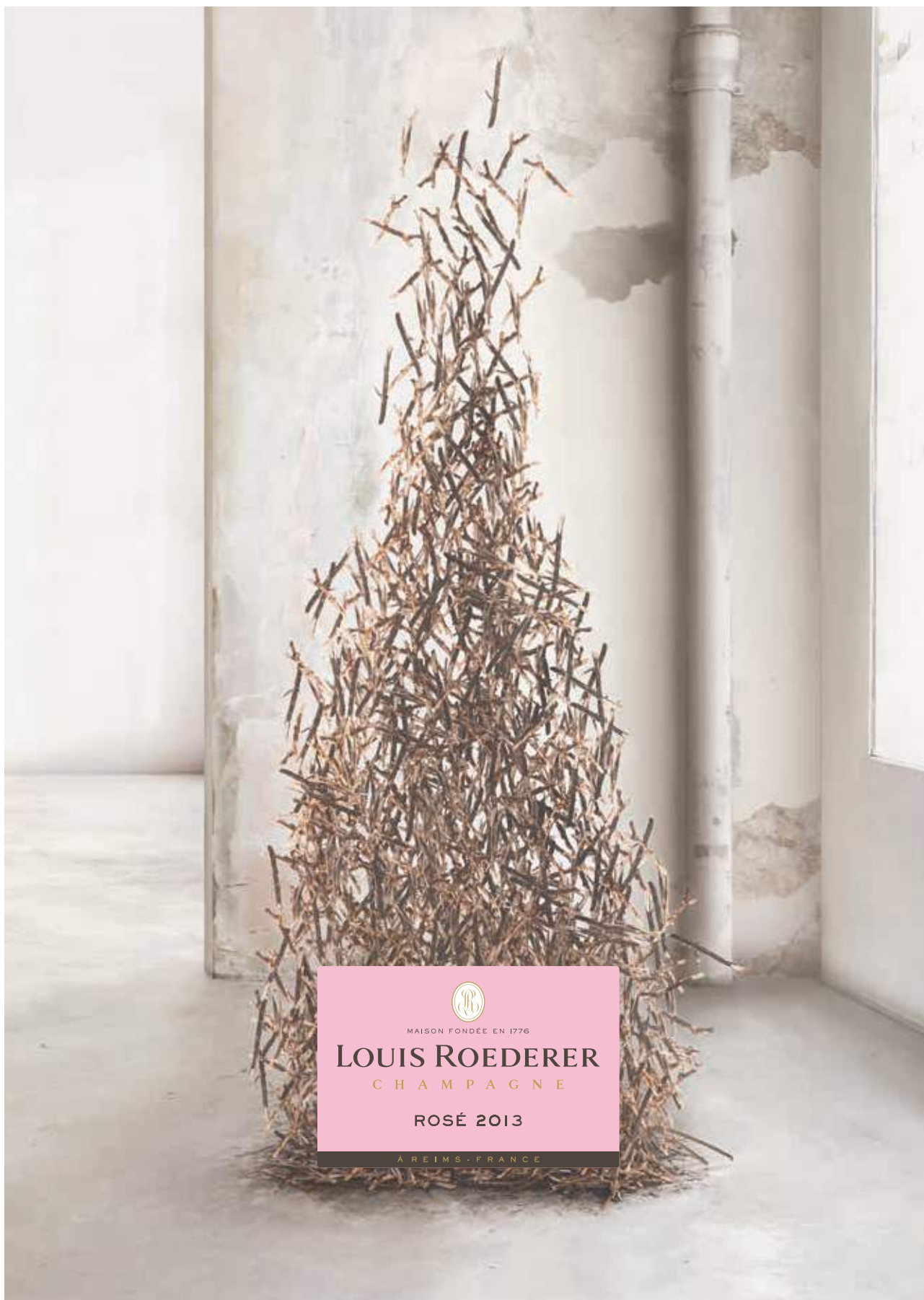
LAURENT SCHNEIDER

En France, que nous le sachions ou pas, nous avons tous déjà mangé des insectes. « *Nous en consommons jusqu'à un kilo par an, ne serait-ce que par leur présence diluée dans les produits industriels, les farines, les jus de fruits...* » Cette révélation, nous la tenons de Laurent Schneider, un chef qui a fait de ces petites bêtes la base de sa cuisine. Après avoir travaillé aux quatre coins du monde, et notamment au Kenya pendant longtemps, il a fait le choix de revenir en France. « *Une fois rentré, je me suis demandé comment redémarrer mon activité. Puis ma fille est devenue végétarienne par conviction, et c'est ainsi que l'idée a germé* », explique le chef. Afin de lui fournir un apport en protéines suffisant, il s'est renseigné et a opté pour

l'entomophagie, terme qui désigne la consommation d'insectes par l'être humain. Il imagine alors des recettes qui donneraient ses lettres de noblesse à cet ingrédient méprisé, et au début de l'année, crée Crick & Sens, un atelier de découverte de cette cuisine singulière. Pour ce faire, il prend en considération les barrières psychologiques qui pourraient bloquer les gourmets : « *J'ai conçu des plats où les insectes se dévoilent petit à petit, de la farine d'insectes jusqu'au gros grillon.* » Actuellement, la loi limite les catégories d'insectes commercialisables, et oblige à ce qu'ils soient lyophilisés. Mais pour Laurent Schneider, la situation va évoluer : « *Sur une même superficie, nous pouvons produire plusieurs tonnes d'insectes là où nous aurions quelques kilos de bœuf. Le tout, sans gaz à effet de serre.* » La « bugstronomie », comme il se plaît à la nommer (en référence à *bug*, « insecte » en anglais), pourrait, au-delà d'un simple choix alimentaire, constituer un véritable enjeu écologique.

www.crick-sens.com





LOUIS ROEDERER
TUTOYER LA NATURE

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION

Les faux débats de la reconnaissance faciale

André Gunthert

CHERCHEUR EN HISTOIRE CULTURELLE ET ÉTUDES VISUELLES
À L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES

Un article récent du *New York Times* illustre la dérive du journalisme technologique, devenu instigateur de panique morale. Intitulé « Comment les photos de vos enfants servent la société de surveillance », il se présente comme une fable de la faillite des utopies libertaires du web 2.0, confrontées à la froide rationalité du capitalisme de prédation et des derniers développements de l'intelligence artificielle. Qu'on en juge. L'histoire s'ouvre avec une mère de famille découvrant les photos de ses enfants téléchargées en 2005 sur la plateforme Flickr au sein d'une base de données de plusieurs millions d'images, prélevées sans autorisation sur le site, qui sert aujourd'hui de terrain d'exercice à des centaines d'entreprises pour mettre au point les algorithmes de reconnaissance faciale, avec notamment Google, Amazon, Mitsubishi Electric ou les chinois Tencent et SenseTime.

À côté des images qui témoignent de la présence de photos de famille dans la base MegaFace, le quotidien new-yorkais publie le portrait actuel de Chloé Papa, âgée de 19 ans, l'air sérieux, qui déclare : « *J'aurais aimé qu'on me demande mon avis avant.* » Jouant sur la sensibilité au consentement et la culpabilité de parents ayant exposé involontairement leurs enfants, l'article souligne l'absence de protection des données personnelles des Américains. Mais il dévoile également une faille juridique : l'État de l'Illinois s'est doté d'une législation qui permet le contrôle des données biométriques susceptible de générer des plaintes collectives à hauteur de plusieurs milliards de dollars, selon l'avis d'avocats spécialisés.

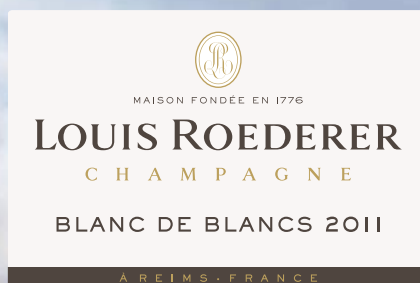
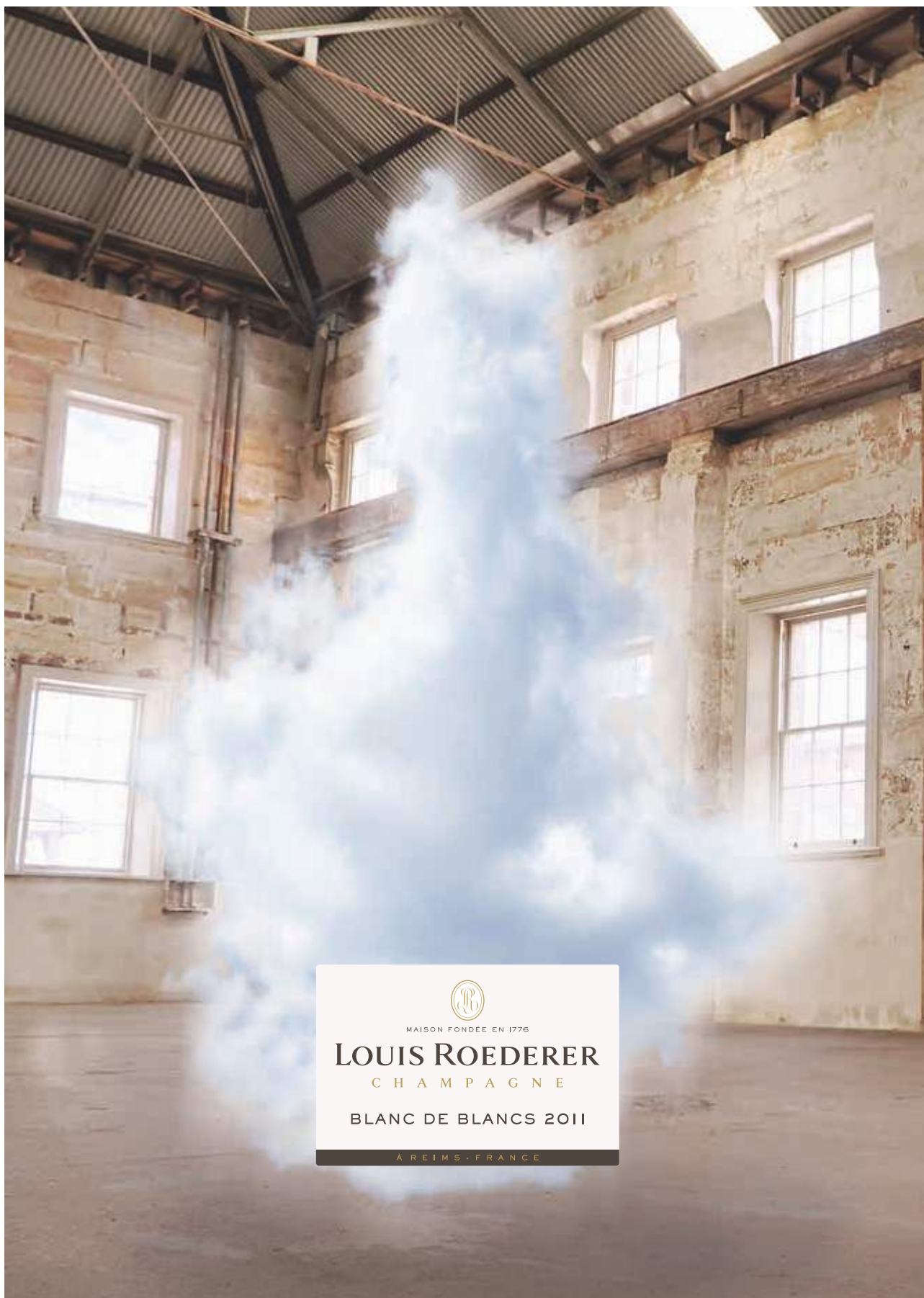
La reprise de ce récit par de nombreux médias montre les limites de la compréhension des mécanismes en jeu. Selon le quotidien italien *La Repubblica*, qui dénonce le « scandale MegaFace », les anciens usagers de Flickr dont les images ont été utilisées sans autorisation risquent de voir leur identité reconnue plus rapidement, puisque leurs portraits ont servi à entraîner les logiciels. Cette crainte est évidemment sans fondement, car les outils de détection ne sont pas construits à partir des photos prélevées, qui ont seulement été utilisées pour la mise au point des algorithmes de reconnaissance. S'il

est désagréable de se dire que des photos de famille partagées en toute innocence alimentent l'industrie de la surveillance, cet usage n'expose les individus photographiés à aucun archivage à des fins d'identification ni à aucun désagrément direct.

Il n'y a de fait rien à reprocher à l'université de Washington, qui a conçu en 2015 la base de données MegaFace en respectant les clauses des licences Creative Commons associées aux photos de Flickr, et en sélectionnant celles qui en autorisent la réutilisation. Mise à disposition des chercheurs en intelligence artificielle, cette ressource publique est rapidement devenue un outil d'évaluation comparative (*benchmark*) pour les entreprises spécialisées, qui voient leurs essais classés en fonction du taux de réussite de leur algorithme. Cette base n'est évidemment pas le seul outil de test des applications de surveillance, et il est probable que les vastes ensembles de données visuelles réunis par les réseaux sociaux comme Facebook alimentent de façon plus discrète l'amélioration de la reconnaissance faciale.

Faut-il en tirer la conclusion de renoncer à poster des photos en ligne, façon drastique de limiter les usages indésirables ? Pourtant, la participation à la conversation numérique est une liberté qui contribue à modifier la sphère publique, et les images personnelles constituent une alternative précieuse à la vision stéréotypée de la production commerciale. Plutôt que la limitation de cette capacité, il importe de faire évoluer la protection des droits individuels en fonction des nouveaux usages des données biométriques.

Ajoutons que les technologies de surveillance ne visent pas des images en ligne, mais des individus dans la société. Le vrai scandale n'est pas la réutilisation de vieilles photos de famille, mais le fait que nous soyons tous, dans un proche avenir, exposés à l'inquisition d'administrations qui, au nom de la sécurité, contrôleront nos déplacements dans l'espace public. Résister à cette perspective n'est pas une question d'images mais de droits civils, comme l'illustre la courageuse décision de la ville de San Francisco d'interdire la reconnaissance faciale. ●



LOUIS ROEDERER
TUTOYER LA NATURE

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION

Emma Egede Skafte — *A Journey through the Fjord*

À Seyðisfjörður, à l'est de l'Islande, l'établissement indépendant LungA propose de repenser l'apprentissage et la création comme un rapport à soi. Immersion avec la Danoise Emma Egede Skafte, 24 ans, ancienne élève de l'école et photographe, qui signe avec *A Journey through the Fjord* un reportage intime. TEXTE : ANAIS VIAND — PHOTOS : EMMA EGEDE SKAFTE



« Je crois que la photographie consiste à raconter sa propre histoire tout en parvenant à faire ressentir des choses. Être photographe ? C'est être anarchiste et audacieux. C'est aussi déclencher des frissons », explique Emma Egede Skafte, 24 ans, étudiante en deuxième année à la Danish School of Journalism (DMJX) à Copenhague, au Danemark. Il y a trois ans, à Seyðisfjörður, un village situé dans un fjord, à l'est de l'Islande, elle a suivi un programme artistique au sein de l'école LungA, un antre de l'anarchie justement. Durant trois mois, artistes, philosophes et autres rêveurs y ont animé des ateliers autour de la créativité. « LungA est un tourbillon d'émotions et de créations. On y apprend à explorer notre passé pour appréhender l'avenir. On nous invite à puiser dans nos expériences », précise la jeune artiste. La seule consigne ? « Tout déchirer pour tout remettre en place. (...) Durant mon séjour, j'ai beaucoup expérimenté : j'ai gardé le silence durant vingt-quatre heures, j'ai vu des aurores boréales et j'ai recréé des souvenirs. J'ai aussi nagé dans l'eau glacée, creusé une grotte et construit un instrument de musique avec de la ferraille trouvée dans une décharge. Je me rappelle enfin du moment où mon ami s'est déshabillé durant une exposition et a crié vers le ciel, ajoute Emma Egede

Skafte, avant de poursuivre. *S'il est impossible de se connaître pleinement, j'ai l'impression d'avoir trouvé une partie de moi à LungA.* » Là-bas, les étudiants recherchent leur propre vérité et apprennent à la révéler pendant le temps de création. Ils réapprennent aussi à accepter les règles de la nature : l'école est située dans un cadre idyllique. En témoignent d'ailleurs les photos d'Emma. « *J'ai photographié les personnes avec qui j'ai partagé cette expérience. J'ai également essayé de capturer l'ambiance du lieu. Je veux que le regardeur, en visionnant mes images, sente l'exploration et la curiosité en même temps que la confusion et la sauvagerie.* ». *A Journey through the Fjord* apparaît comme une tentative de « sous-titrer » cette expérience complexe et ô combien fertile au sein de l'établissement islandais – un espace idéal pour se ressourcer, se détacher d'un monde où le résultat importe plus que le chemin, et transformer ses perceptions. Pour intégrer l'école, rien de plus simple, il suffit d'avoir « *l'esprit ouvert, un cerveau créatif, l'envie d'explorer et de convaincre Jonathan ou Lasse, tous deux créateurs et professeurs à LungA, lors d'un entretien via Skype* », engage Emma Egede Skafte. Avis aux amateurs ! ●

© @emma_egede 🌐 www.lungaschool.is







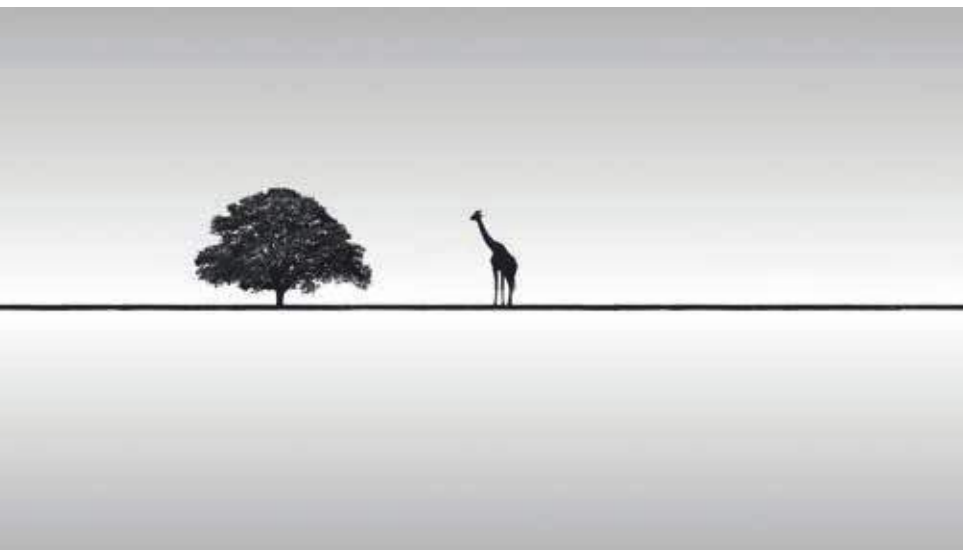




Avec « La photo de la semaine », Lense.fr met en avant l'image d'un membre de sa communauté et favorise les échanges entre photographes amateurs et professionnels. « L'œil de Lense.fr » vous propose de découvrir le travail des lensers et leur donne la parole.

PROPOS RECUEILLIS PAR DANIEL PASCOAL / LENSE.FR

L'œil de Lense.fr



GiArbre José Antoine Costa

www.lense.fr/les-lensers/lensers/joseantoinecosta

www.facebook.com/jose.antoine.costa

@joseantoinecosta

« GiArbre fait partie d'une série minimaliste intitulée Je tire un trait. Elle se veut l'expression d'un minimalisme sans aucune interprétation possible, ni visuelle ni intellectuelle. Elle doit cependant raconter une histoire et faire appel à la rêverie. Comment le cerveau analyse-t-il une image qu'il reçoit ? Après m'être penché sur cette question, ainsi que sur l'analyse du déplacement de l'œil, je décide de partir sur une trinité : l'horizontale qui pose le cadre, et deux verticales qui sont sujets et instaurent un dialogue. Mon intention est de faire appel à un minimalisme absolu, visuel, dont la lecture trouve le plus court chemin vers la rêverie. Je suis né à Paris, dans la maison d'un grand mécène qui fut pour moi comme mon grand-père. Il m'a transmis sa passion de l'art moderne et sa connaissance. Partout dans cette maison, le visuel était présent sous toutes ses déclinaisons : sculptures, peintures, gravures, photographies... J'ai vécu comme dans un musée, la distance forcée avec les œuvres en moins... le rapport intime à celles-ci en plus ! J'ai été imprégné de cette esthétique. Cela a formé mon regard, ma sensibilité artistique et esthétique. À 15 ans, ce "grand-père" m'a offert mon premier appareil : un Nikon FE2, et j'ai réalisé mes premières images. C'est bien des années plus tard que j'ai vraiment osé chercher à m'exprimer à travers la photographie. Après une carrière dans le monde du commerce, je décide de laisser libre cours à ce qui a toujours été une passion. Me voilà donc auteur photographe depuis trois ans ! »

BOÎTIERS
argentique : Nikon FE2
numérique : Nikon D800

OBJECTIFS
avec le D800 :
50 mm f/1,4; 85 mm
f/1,4; 70-200 mm f/2,8;
14-24 mm f/2,8



Jour de pluie Evelyne Zeltner

www.lense.fr/les-lensers/lensers/evyzel

www.youpic.com/photographer/evyzel

www.500px.com/evyzel

www.facebook.com/evelyne.zeltner

www.evyzelphotographie.com

« J'ai eu l'occasion de passer quelques jours à Nice, où je me suis lancée avec plaisir dans la photo de rue. Le jour de ce cliché, il pleuvait sur la promenade. J'ai tout de suite été attirée par les reflets sur le sol mouillé. Installée derrière une rangée de chaises bleues, j'ai attendu et regardé le ballet des passants. Quand j'ai vu cet homme s'asseoir et cet autre arriver dans sa direction, en une fraction de seconde, je me suis imaginé un rendez-vous entre deux espions. J'ai déclenché ! j'ai ensuite ajouté les oiseaux pour renforcer le côté dramatique. Les photos racontent une histoire. Leur ambiance et l'absence de mots permettent à chacun de se raconter la sienne. J'ai commencé la photo sur le tard, au moment de ma retraite. J'ai découvert la macro qui est devenue une vraie passion. Dans ce petit monde merveilleux, je me sens chez moi. Je retrouve mes yeux d'enfant. Je ne m'y cantonne pas. Je m'aventure aussi dans les univers du portrait, du paysage, de l'architecture. »

BOÎTIERS
Canon EOS 60D
Fujifilm X-T2

OBJECTIFS
18-135 mm (Canon)
35 mm f/1,4 (Fuji)



LEICA Q2

La perfection sinon rien.

Le Leica Q2 étend votre liberté de création grâce à sa haute résolution et sa protection hors pair contre la poussière et les projections d'eau. Doté d'un capteur plein format 47,3 MP, d'un objectif ultra lumineux et d'un autofocus précis et rapide, cet appareil photo polyvalent offre une qualité d'image ultime dans la plupart des situations photographiques. Véritable outil professionnel en faible lumière ambiante et conditions extrêmes, le Leica Q2 vous permettra de repousser les limites pour obtenir l'image parfaite.

Trouvez plus d'inspiration sur www.q2.leica-camera.com

L'héritage de Robert Frank

Jean-Christophe Béchet

PHOTOGRAPHE, INVITÉ PERMANENT DE LA RÉDACTION

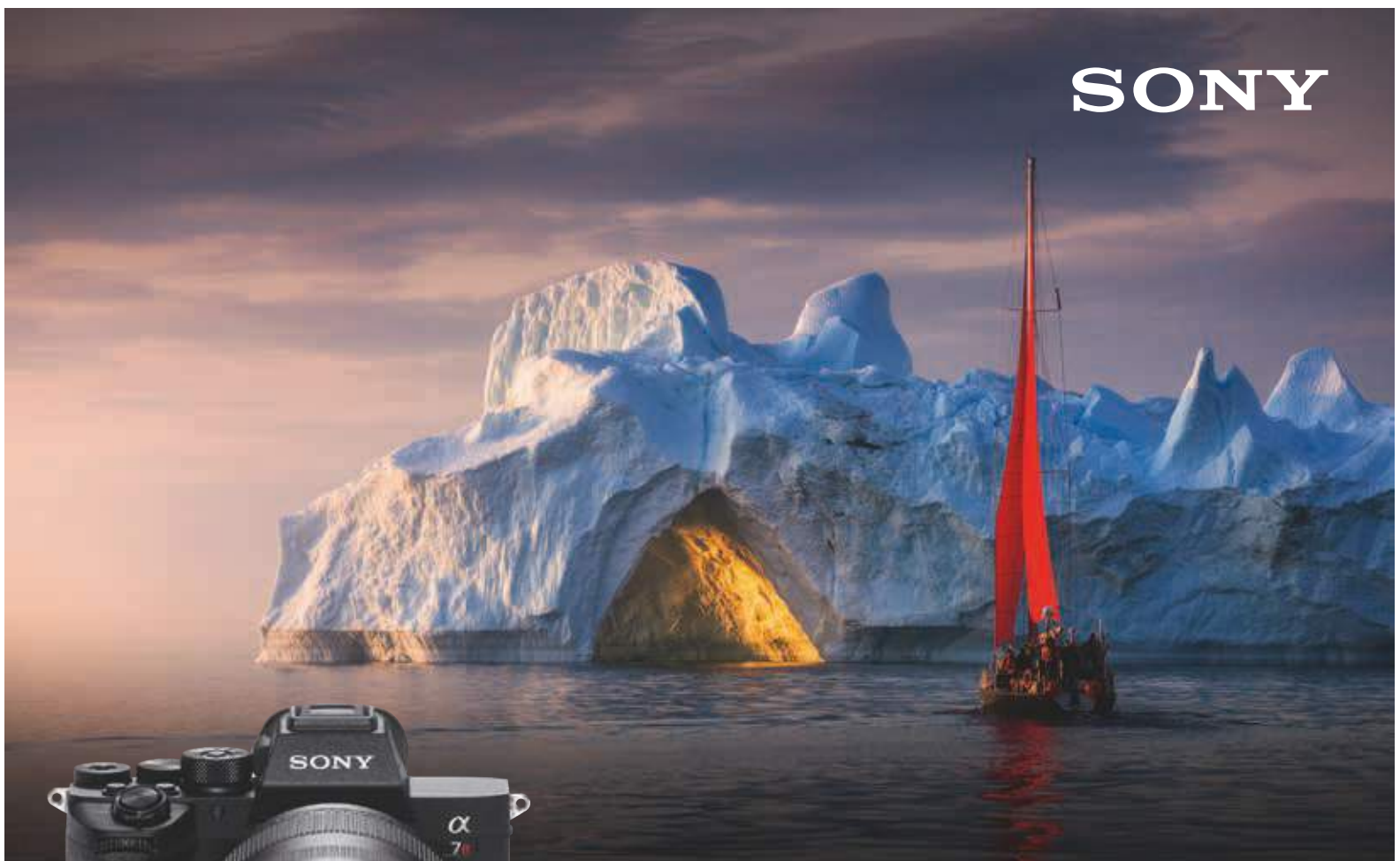
Le 9 septembre dernier, Robert Frank disparaissait, près de sa maison de Mabou, en Nouvelle-Écosse, au Canada. Il avait 95 ans. L'information a fait la une de plusieurs quotidiens. Ce fut une heureuse surprise, car rares sont les photographes qui bénéficient d'un tel hommage médiatique. Le Français Jean-Claude Gautrand, personnage central de la photographie française, comme artiste, historien et journaliste, n'a pas eu cette chance. Il nous a quittés discrètement deux semaines après Robert Frank. On ne l'oubliera pas. Tout comme Frank, bien sûr, tant son œuvre est l'un des jalons essentiels de l'histoire de la photographie. Pourtant, objectivement, Robert Frank n'est pas vraiment connu du grand public, ni même des jeunes auteurs contemporains. Il reste qu'il était une icône incontestable lorsque j'ai commencé mon parcours photographique, au début des années 1990. Pourquoi est-il (relativement) passé au second plan, lui qui est sans doute l'égal de Jean-Luc Godard pour le cinéma, ou de Bob Dylan pour la musique ?

Né en Suisse en 1924, Robert Frank est arrivé au bon moment, au milieu du XX^e siècle. Avec un talent incontestable et une personnalité atypique, il a su briser les règles du moment et instaurer un nouveau rapport littéraire et subjectif à ce que l'on nommait encore reportage. Son livre mythique, *Les Américains*, publié d'abord en France par Robert Delpire en 1958, est l'une des pierres angulaires de la culture photographique avec *Images à la sauvette* de Henri Cartier-Bresson en 1953, et *Life is Good & Good for You in New York* de William Klein en 1956. Cette trinité HCB-Frank-Klein a façonné notre regard depuis plus de soixante ans. Tous trois, à des degrés différents, ont aussi entretenu des rapports étroits avec le cinéma et le dessin – ou la peinture. C'est pourquoi, lorsqu'on nous parle aujourd'hui d'artistes contemporains qui revivifient le média photographique avec la vidéo ou la peinture, cela ne nous paraît pas si original. Oscillant entre l'image animée, le 24x36 et des Polaroids griffonnés associés en polyptiques, Robert Frank a exploré de nombreux espaces de narration visuelle. C'était un grand conteur du quotidien. Il a su refuser les pièges du photojournalisme (et ses

images trop souvent binaires et illustratives) et résister à l'attrait du marché de l'art. Au moment où vous lirez ces lignes, certains tirages de Robert Frank seront sur les murs de Paris Photo à des prix indécents. Ces vintages barytés de petits formats n'ont pas été conçus pour être vendus, et c'est la raison pour laquelle ils sont si beaux et si émouvants. Frank était unique, à l'image de son regard désabusé mais incisif, et de cette façon de cadrer – ou plutôt de « décadrer » – a priori désinvolte, et pourtant si pertinente. D'ailleurs, Frank n'avait rien d'un dilettante. Son editing du livre *Les Américains* en atteste : il mettra des mois à sélectionner les 83 photos publiées parmi les 28 000 réalisées. De nombreuses études ont exploré ses planches-contact, disséqué ses motivations, analysé son style – ou sa fausse absence de style. Récemment, l'un de ses plus fidèles admirateurs et commentateurs, le photographe et écrivain Arnaud Claass, a publié aux éditions Filigranes un brillant *Essai sur Robert Frank* qui dévoile sa singularité. Lisez-le !

Ce sont Robert Frank et quelques autres – André Kertész, Harry Callahan, Walker Evans, Lee Friedlander, Henri Cartier-Bresson... – qui nous ont fait ressentir la magie de cette petite boîte noire qui permet de raconter le monde. Aujourd'hui, lors de mes workshops, quand je demande aux stagiaires quels sont leurs auteurs préférés, le nom de Robert Frank est rarement cité. Sans doute est-il trop complexe, trop intuitif, trop « aléatoire » pour un monde contemporain qui aime l'efficacité, les concepts tonitruants et les images monosémiques ? Peut-être avons-nous tous trop encensé *Les Américains* et pas regardé ses autres livres comme ils le méritent ? Pour ma part, mes préférés resteront *The Lines of my Hand*, *Valencia 1952*, *Flamingo* et *Come Again*. Toute son œuvre a récemment été rééditée par Steidl, ce qui la rend accessible. Profitez-en ! À travers ses ouvrages, on comprend que Frank n'était pas seulement le routard beatnik qui dévoilait l'envers du rêve américain, mais aussi un poète universel et radical de la photographie – l'un des rares qui a su dévoiler à la fois la tendresse et la noirceur d'un monde cabossé. ●

SONY



α7R^{IV}

LE CHOIX DES PROFESSIONNELS



Albert Dros

Photographe professionnel
de paysage

“IL ME PERMET DE CAPTurer LA MEILLEURE
IMAGE POSSIBLE, PARTOUT DANS LE MONDE”

Notre planète dispose d'une beauté infinie et je sens qu'il relève de mon travail de l'immortaliser d'une manière unique. Les paysages ne se ressemblent jamais.

La résolution de 61Mpx et la dynamique très élevée dans un si petit boîtier, me permettent de capturer les paysages dans les moindres détails.

Au Groenland je n'avais qu'une fraction de seconde pour prendre la photo parce que mon bateau était constamment en mouvement. Mais grâce à la prise de vue en rafale à 10 images par seconde, je n'ai jamais raté le bon moment.

Les objectifs à très haute résolution G Master expriment tout leur potentiel lorsqu'ils sont combinés aux boîtiers à résolution très élevée de la gamme Sony Alpha comme l'α7R^{IV}. Je suis prêt pour l'avenir.

Découvrez toute l'histoire sur www.sony.fr/alphauniverse



Historien, critique et commissaire d'exposition... Michel Poivert est un acteur clé du monde de la photographie. À l'occasion de la sortie de son ouvrage qui retrace l'histoire du média en France ces cinquante dernières années, portrait d'un expert incontournable qui cultive la discrétion.

TEXTE : SOFIA FISCHER — PHOTO : JÉRÔME BONNET / MODDS

Michel Poivert

ou l'exercice du regard

C'est un historien de renom très peu présent dans les médias, un commissaire à la signature prestigieuse qui quitte les lieux avant le vernissage – il n'aime pas les mondanités, assurent les artistes. Dans le microcosme de la photographie, dont la « géopolitique » est composée de nombreuses chapelles, Michel Poivert semble faire figure d'exception. Rassembleur, à l'écoute, et d'une humilité très douce, l'intellectuel a de quoi inquiéter tout journaliste qui s'aventure à en brosser un portrait sans s'encombrer de mots-valises et d'une bienveillance suspecte. Mais tous les photographes interrogés s'accordent sur ce point : l'historien est un « cadeau » pour le monde de la photo.

Né à Toulon en 1965 d'un père militaire et d'une mère au foyer, Michel Poivert vient d'une famille où l'on ne va pas au musée. Sa rencontre avec le monde de l'art s'est faite par le jeu des 7 erreurs dans le *Télé 7 Jours* sur lequel il se penchait chaque semaine avec sa mère : des mauvaises reproductions de Manet ou de Gauguin qu'il fallait scruter pour en repérer les minuscules altérations. C'est sa madeleine de Proust à lui. « Il y en a qui ont découvert le monde de l'art dans les musées ; moi, c'était dans le programme télé », ironise-t-il. Des images qu'il a réimprimées, des décennies plus tard, pour les montrer à ses élèves de l'université Paris I. Il aime leur raconter cette entrée en matière singulière pour rassurer « les rares étudiants qui ne viennent pas de cette bourgeoisie traditionnelle – ceux qui bossent à côté, qui n'ont pas les mêmes codes que les autres », afin de leur signifier que l'art est à tout le monde. Ce sont eux que le professeur préfère en secret.

Adolescent, c'est en se plongeant dans les bouquins ramenés par un grand frère qui venait d'entrer aux Beaux-Arts qu'il redécouvre « sa fascination pour ce monde-là ». Il comprend aussi le sésame qu'il représente en matière de sociabilité. « À 15 ans, un peu gringalet, pas vraiment à mon avantage, j'ai réalisé que parler d'art, ça intéressait les gens. Être capable d'expliquer la théorie de la couleur de Kandinsky, bizarrement, faisait son petit effet. » Il décide alors de faire carrière de cet « exercice du regard », comme il le décrit élégamment, et entame à Bordeaux des études d'histoire de l'art, aux côtés de passionnés de cinéma, de peinture

ou de photo, dans une ville qui, dans les années 1980, vivait une frénésie collective – menée de jour par les cadors de l'art contemporain dans son musée au bord de la Garonne, et de nuit par les précurseurs de la musique industrielle dans ses sous-sols. Un terrain de jeu exceptionnel pour un étudiant fasciné par l'avant-garde. Mais c'était aussi – surtout – l'heure de la gloire du 8^e art, qui s'imposait alors comme une pratique majeure. Découvrant le côté hybride du pictorialisme, entre photographie et peinture, il décide d'en faire le sujet de sa thèse, à Paris I Panthéon-Sorbonne. À l'époque, le sujet intéresse peu, voire pas du tout. Le pictorialisme qui apparut au tournant du XX^e siècle n'est pas à la mode. L'historien de l'art en devient alors le spécialiste, un statut qu'il balaie d'une phrase : « Ce n'est pas difficile quand on est seul. » Les terrains en friche, voilà ce qui l'intéresse.

UNE GRANDE JUSTESSE

Vingt-cinq ans plus tard, dans la même faculté, l'histoire de la photographie est passée d'un cours isolé à une vraie formation, de la licence au doctorat. Et le thésard devenu prof – auteur de plusieurs livres, de commissariats d'expo et de nombreuses critiques – est aujourd'hui un penseur incontournable du milieu. Peut-être parce qu'il en parle avec tendresse, comme on évoque un enfant troublé qu'on aurait regardé grandir. Peut-être aussi parce qu'il emploie des mots d'une grande justesse, comme le répètent les photographes qui lui ont confié leurs œuvres. Ou encore parce qu'il a sauvé (avec d'autres) certaines des grandes collections photo hexagonales. À tout juste 30 ans, Michel Poivert a en effet préservé la Société française de photographie (SFP) et ses prestigieuses collections d'une liquidation judiciaire, remis la « vieille dame » criblée de dettes sur pied et pris la présidence d'un conseil d'administration débordé. En 2021, c'est lui qui sera à la tête du Collège international de photographie du Grand Paris (CIPGP, à Ivry-sur-Seine), sorte d'université populaire dédiée à la conservation et à la valorisation de l'image photographique.

L'esthète et académicien semble, au final, avoir mené à bien « le sens » de sa vie, comme il le définit. À savoir : « Être proche de ceux qui créent, les écouter et les commenter. » Il réfute le cliché qui voudrait qu'un historien de l'art soit nécessairement un artiste raté. Lui ne possède pas de boîtier, ne s'est jamais essayé à la photographie.

Ce qu'il cherche, c'est le contact avec les artistes. « Ils ont un côté fascinant, explique-t-il, c'est comme ceux qui entrent dans les ordres : il n'y a pas de marche arrière. Ce sont des chercheurs, des éclaireurs, et le résultat de leur travail nous ouvre des horizons. C'est leur transcendance que je recherche dans ma vie sociale. J'aime leur façon de parler, leur langage qui n'est pas policé. Ce sont des figures sociales de liberté. (...) Écrire pour eux, ça me va, analyse l'historien. Comme les gens qui composent les BO des films : c'est ma place ! »

Aujourd'hui, l'académicien vit à Montreuil, entouré bien évidemment de photographies aux murs – d'auteurs dont il taira le nom, pour ne pas créer de tensions et tant sa crainte de diviser est obsessionnelle. Dans son dernier ouvrage, il tente d'offrir une définition de la photographie française, de sa production des années 1970 à nos jours. Vaste programme, inédit jusqu'à présent. La synthèse ne manquera pas de faire tiquer les puristes, d'autant qu'elle ébranle sévèrement le « mythe humaniste » incarné notamment par Robert Doisneau ou Henri Cartier-Bresson, que l'historien rêve de « purger » de la mémoire collective pour qu'elle arrête de lui faire de l'ombre. « Il n'y a pas eu de processus sacrificiel, on reste focalisé sur quelque chose qui n'existe plus », estime-t-il. Michel Poivert voudrait offrir à la communauté des photographes contemporains en France « le sentiment d'exister pleinement dans l'histoire », et aimerait la voir « faire corps ». Aujourd'hui, c'est une communauté tellement « partagée, indécise, dure avec elle-même, analyse l'historien, qu'elle a du mal à se définir », et aurait besoin qu'on lui tende un miroir. Le photographe Guillaume Herbaut, qui l'a rencontré il y a une dizaine d'années, le concède : « Personne ne pouvait le faire à part lui. » ●

À LIRE
50 ans de
photographie française
de 1970 à nos jours
Éditions Textuel,
www.editiontextuel.com
59 €, 416 pages.

Les auteurs au chevet d



'une planète à la dérive

Les photographes n'ont pas le choix, ils sont obligés d'aller sur le terrain pour réaliser leurs images. Toujours aux premières loges, ils connaissent le monde mieux que quiconque. C'est sans doute la raison pour laquelle nombre d'entre eux ont pris conscience – bien avant que l'écologie ne devienne une « tendance » – des problèmes environnementaux qui menacent notre planète. C'est probablement aussi pour cela qu'ils se sont engagés sur la question de l'eau, du dérèglement climatique, de la destruction de la biodiversité, des problèmes de pollution, de la disparition des forêts, des aberrations consuméristes et énergivores... Ils se sont faits lanceurs d'alerte avec des images qui nous interpellent par leur beauté, leur horreur ou leur inquiétante étrangeté. Sans nourrir beaucoup d'illusions sur la capacité des photos à changer le monde, ils poursuivent, ils insistent, ils s'acharnent à inventer de nouvelles formes d'images qui nous surprennent et nous donnent à penser. Et parce que c'est aussi pour eux un moyen de combattre la solastalgie, ce « *trouble anxieux lié à des phénomènes externes et en particulier aux changements environnementaux* », comme l'explique le photographe Matthieu Gafsou, qui en a fait le titre de son nouveau projet. Éric Karsenty



Infatigable arpenteur de la planète, Olaf Otto Becker est un lanceur d'alerte qui utilise sa chambre grand format pour « *laisser parler le paysage* » en montrant les effets de la pollution, de la surpopulation et du réchauffement climatique. Il développe une œuvre aussi belle qu'inquiétante, avec des images où il tente de « *saisir sa consternation* ». TEXTE : ÉRIC KARSENTY — PHOTOS : OLAF OTTO BECKER

PAGES PRÉCÉDENTES :
MUSTAFAH ABDULAZIZ.
HURRICANE MICHAEL.
AFTERMATH, CHRISTMAS DAY.
PANAMA CITY, FLORIDA, USA,
2018. SÉRIE WATER, UN VASTE
PROJET SUR LA QUESTION
DE L'EAU DANS LE MONDE
COMMENCÉE EN 2011.

« *Je ne suis pas optimiste quant à la déforestation des forêts primaires. Je ne suis pas optimiste quant au changement climatique. J'en ai déjà assez vu et expérimenté pour ne pas être optimiste sur toutes ces questions. Mais j'ai l'espoir que nous survivrons à toutes les catastrophes que nous avons produites* », nous confie Olaf Otto Becker, photographe allemand né en 1959, dont l'engagement pour l'écologie structure le travail depuis de nombreuses années.

Après avoir pratiqué la peinture dans sa jeunesse, Olaf Otto Becker a étudié le design et la communication, la philosophie et les sciences politiques, avant de se consacrer à la photographie. Très vite, il prend des images de son environnement immédiat pour le comprendre. « *J'ai utilisé la caméra comme un outil pour comprendre le monde qui m'entoure. La différence avec la peinture, c'est qu'une photographie a plus à voir avec la réalité* », argumente l'auteur. Intéressé par

les paysages « *sauvages* », construits et formés par l'eau, le vent, l'érosion, et à la marge par les hommes, l'artiste découvre l'Islande en 1999 et tombe amoureux de la lumière nordique. Il arpente le pays durant douze ans pour rendre compte de l'évolution des paysages à travers le livre *Under the Nordic Light*. Alors qu'il revient photographier le même glacier trois ans plus tard, il se rend compte qu'il a disparu... De 2003 à 2006, il explore la côte ouest du Groenland sur 4 000 km, en solitaire



et à bord d'un zodiac, toujours équipé de sa chambre grand format. Icebergs et falaises rocheuses sont photographiés en notant les coordonnées GPS, une décision essentielle permettant de revenir sur les lieux afin de mesurer les modifications du paysage « *pour les futurs documentaristes du réchauffement climatique* », précise l'auteur. Ce travail fait l'objet d'un nouvel ouvrage, *Broken Line*.

EXPLORATEUR DE L'ARCTIQUE

Au cours des étés 2007 et 2008, le photographe s'aventure cette fois sur les glaciers du Groenland avec l'explorateur de l'Arctique Georg Sichelschmidt pour photographier des rivières d'eau de fonte produites par le réchauffement climatique. « *Deux expéditions au cours desquelles j'ai parcouru 450 km à pied dans la zone de fonte des glaces intérieures du Groenland* », précise Olaf Otto Becker. *Above Zero*, ce nouveau projet, sera lui aussi consigné dans un livre et présenté dans de nombreuses expositions (au festival de La Gacilly en 2013 et, actuellement, dans le cadre du festival des Photautumnales) – comme ses projets précédents. Sur certaines images, on distingue de curieuses zones sombres contenant « *de la poussière noire et de la suie qui, ayant absorbé la chaleur du soleil beaucoup plus rapidement que la glace réfléchissante, se sont enfoncées dans la glace, créant des trous cylindriques* », explique le photographe.

Reading the Landscape, son travail le plus récent (2008-2014), présente trois états de la nature dans les forêts primaires d'Indonésie et de Malaisie : une nature intacte, une nature ravagée et une nature artificielle. Un projet qui documente un processus écologique désormais irréversible. L'été dernier, en 2019, Olaf Otto Becker a participé à plusieurs expéditions allemandes et russes dans l'Arctique sibérien pour voir les conséquences de la fonte du permafrost. « *J'ai vu et appris beaucoup de choses. J'ai enregistré mes expériences visuelles par des photographies. Les résultats de ces projets seront publiés l'année prochaine dans un livre : L'été sibérien.* »

« *L'égoïsme, la cupidité et l'immodération règnent sur le monde. (...) Si nous voulons préserver notre environnement, nous devons comprendre qu'il appartient à tout le monde sur Terre. (...) Nous avons tous besoin de nourriture, d'énergie, de ressources, d'eau, d'air, etc. Mais nous vivons sur la même planète. L'espace et les ressources sont limités. Nous devons nous écouter les uns les autres. Nous devons communiquer, nous devons faire des compromis, nous devons trouver des règles qui peuvent être acceptées par tout le monde sur cette planète.* » ●

www.olafottoecker.de

OLAF OTTO BECKER.
RIVER I, 07/2007, POSITION 7 69° 41' 47" N,
49° 49' 34" W, ALTITUDE 773 M,
SÉRIE ABOVE ZERO. LA POUSSIÈRE NOIRE
ET LA SUIE DÉPOSÉES SUR LES GLACIERS
ABSORBENT LA CHALEUR DU SOLEIL
ET EN ACCÉLÈRENT LA FONTE.



Edward Burtynsky — Prendre de la hauteur

Abstraites et colorées, les photographies aériennes du Canadien Edward Burtynsky documentent les traces que l'homme laisse sur son territoire. Un travail pictural cachant un message alarmiste.

TEXTE LOU TSATSAS – PHOTOS: EDWARD BURTYNSKY

« **La consommation de masse et la dégradation constante de notre environnement** pour continuer à fabriquer des choses destinées à nous rendre heureux m'effraient. Je ne vois plus le monde comme un territoire délimité par des pays, des frontières ou des langages, mais comme un groupe de sept milliards d'êtres humains exploitant une seule planète limitée », déclare Edward Burtynsky. Ce photographe né dans l'Ontario en 1955 a été confronté aux travers de l'homme depuis sa jeunesse, qu'il a passée non loin d'une usine de General Motors. Un souvenir qui l'a poussé à documenter les traces que nous laissons derrière nous. Grimant à bord d'un hélicoptère, le photographe s'éloigne du sol pour capturer des paysages aussi beaux qu'inquiétants, qui montrent l'impact de la pollution et de l'industrialisation sur la nature.

Il y a pourtant un certain réalisme dans les clichés d'Edward Burtynsky. Malgré l'abstraction que confèrent les prises de vue aériennes, transformant les territoires en images au graphisme sublime et coloré, les réalisations de l'artiste donnent à voir le monde dans sa splendeur et ses faiblesses. « *Ce ne sont pas des paysages de catastrophe, mais des paysages ordinaires. Ils sont le reflet de ce que nous créons* », rappelle-t-il. Même dans ses titres, le photographe choisit d'informer plutôt que de faire rêver. *Huile, Eau, Propriétés* ou encore *Anthropocène*, tous ses projets semblent dévoiler un futur incertain et illustrer sans artifice les conséquences de notre matérialisme.

L'anthropocène est un terme géologique utilisé pour caractériser l'histoire de la Terre à partir du moment où les activités humaines ont transformé notre écosystème. Une ère qui

aurait débuté, selon les scientifiques, à la fin du XVIII^e siècle. « *Nous allons probablement devenir les responsables de l'extinction de l'humanité*, précise Edward Burtynsky. *Nous devons songer aux conséquences de nos actions sur le long terme. J'espère que mes images poussent à la réflexion, car il est vital que nous arrêtons de considérer comme acquis ce qui pourrait très bientôt disparaître.* » En shootant en altitude, l'artiste réalise des images couvrant des kilomètres de territoires, révélant les marques et les cicatrices éternelles que nous n'en finissons pas de creuser.

Dans sa série *Water*, par exemple, l'eau s'absente au fur et à mesure des clichés, créant un manque, un trou béant, métaphore du gaspillage de nos ressources naturelles. Mais c'est à travers son récent projet *Anthropocène* que le photographe renoue avec ses convictions : « *Il est désormais clair que l'humanité – avec l'explosion de sa croissance démographique, la création de nouvelles industries et les progrès de la technologie – est devenue actrice d'un changement incontestable* », confie-t-il. Une œuvre retraçant l'histoire contemporaine de l'homme d'un bout à l'autre de la planète, dont la toute nouvelle série sera exposée pour la première fois par la galerie canadienne Nicholas Metivier à Paris Photo. ●

www.edwardburtynsky.com

EDWARD BURTYNSKY.
CI-DESSUS: PROJET SOLAIRE CERRO DOMINADOR #1,
DÉSERT D'ATACAMA, CHILI, 2017.

PAGES SUIVANTES: SERRES #2, EL EJIDO, SUD DE
L'ESPAGNE, 2010. « *CE NE SONT PAS DES PAYSAGES DE
CATASTROPHE, MAIS DES PAYSAGES ORDINAIRES.
ILS SONT LE REFLET DE CE QUE NOUS CRÉONS.* »





Pour réaliser *Contaminations*, Samuel Bollendorff a fait le tour du monde à la recherche des lieux rendus impropres à la vie. Une collection de paysages sublimes et toxiques dévoilant un bilan alarmant. TEXTE: LOU TSATSAS – PHOTOS: SAMUEL BOLLENDORFF

C'est en découvrant le classement de l'ONG Blacksmith Institute regroupant les villes les plus polluées du monde en 2007 que Samuel Bollendorff a eu l'idée de réaliser un sujet sur l'écologie. Habitué des projets sociaux, le photographe a d'abord mis cette idée de côté, préférant se consacrer à ses séries sur l'immolation (*Immolation*) ou les réfugiés (*La nuit tombe sur l'Europe*). « À travers ces travaux, j'ai commencé à adopter une nouvelle forme de photographie s'inspirant davantage des lieux, des traces, et j'ai réalisé que cette esthétique me permettait aussi d'évoquer l'invisible », raconte l'auteur. Comment capturer ce qui ne se voit pas ? Comment faire réagir les gens face à l'imperceptible ? « On ne peut pas se contenter de photographier le réel », déclare Samuel Bollendorff. Il lui faudra attendre presque dix ans pour que son désir initial de concevoir un projet environnemental se concrétise. Le photographe reçoit alors la bourse d'un mécène privé lui permettant de financer une partie d'une aventure conséquente : voyager à travers le monde à la recherche des lieux rendus impropres à la vie. « J'ai ensuite proposé au journal *Le Monde* de coproduire ce travail. J'ai collaboré avec sept de leurs journalistes, et j'ai réalisé mes images de janvier à juillet 2018 », explique-t-il.

UNE PLANÈTE PETITE ET FRAGILE

Des territoires riches, situés aux quatre coins du monde et infestés par différents polluants : les déchets nucléaires, le PCB (les polychlorobiphényles, des polluants organiques) ou encore les gaz à effet de serre. Autant de paramètres nécessaires pour le photographe. « Je ne voulais pas travailler sur des dictatures ou des pays en développement. Il ne fallait pas que le public puisse se dire que c'était normal. En me rendant au Canada, aux États-Unis, au Japon ou en Italie, j'ai capturé des territoires qui ont le même mode de vie que nous », confie-t-il. Une mosaïque de paysages aussi sublimes qu'abîmés, évoquant la beauté comme la mort et le danger. Si les clichés ont parfois des allures de cartes postales, les textes placés à leurs côtés, écrits également par l'artiste, révèlent leur brutalité. « Comment fait-on pour se figurer l'horreur lorsqu'elle n'est pas visible ? » questionne-t-il. Ces paragraphes ont le même statut que les images, tous deux se lisent comme des diptyques. » Pour le photographe, aborder un tel sujet a été une expérience singulière. Pourtant habitué à associer les dimensions sociale et environnementale, ce voyage autour du monde l'a changé. « Je me suis toujours trouvé chanceux de ne pas

vivre ce que mes modèles ressentaient, j'avais toujours cette possibilité de mettre à distance mes problématiques. Une action impossible avec *Contaminations* », dit-il. Au fil de ses rencontres – des femmes mettant au monde des enfants à douze doigts ou sans yeux en Alabama, un taux de cancer qui explose chez les Indiens du Canada, un enfant parlant de sa vie avant et après l'explosion de Fukushima –, le photographe a pris conscience « que cette planète était petite et fragile ». Un périple difficile, révélant un bilan désastreux : les conséquences des abus des générations précédentes et de la nôtre, ne laissant pas un monde vivable aux futurs êtres humains. « Le garçon de Fukushima était en

colère contre les adultes, qui ont gâché son avenir », précise Samuel Bollendorff, comparant sa frustration à celle de Greta Thunberg. « Je suis rentré avec en moi cette notion d'urgence, ce besoin d'agir », ajoute-t-il. Le 16 octobre, *Contaminations* est sorti sous la forme d'un livre publié par E/P/A en collaboration avec Greenpeace. Un ouvrage didactique, imprimé sur du papier recyclé, présentant en chapitres les différentes étapes de ce périple en terres mourantes. « Cela permet de diffuser cette série auprès d'un autre public : il s'agit de nous maintenir en alerte », conclut gravement l'auteur. ● www.samuel-bollendorff.com

SAMUEL BOLLENDORFF. CONTENU DE FILTRES PRÉLEVÉS PAR LES SCIENTIFIQUES DE L'EXPÉDITION TARA PACIFIC DANS LE GREAT PACIFIC GARBAGE PATCH, LE « CONTINENT DE PLASTIQUE » : LA PLUS GRANDE DES SIX CONCENTRATIONS DE PLASTIQUE DES OCÉANS. SÉRIE LES LARMES DE SIRÈNES.





Mario Del Curto — Côté jardin, une exploration en zigzag

Jardins utopiques, jardins des morts, jardins modestes, jardins extraordinaires, jardins ouvriers... Plus aucun jardin n'a de secret pour Mario Del Curto, photographe suisse, qui les arpente et les photographie depuis plus de dix ans. Il vient de publier *Humanité végétale*, un livre de presque 500 pages aux éditions Actes Sud, une forme d'herbier photographique et politique. TEXTE : ÉRIC KARSENTY — PHOTOS : MARIO DEL CURTO

Quand on l'interroge pour savoir ce qui l'a poussé à réaliser ce projet fou qui l'a mené un peu partout sur la planète, le photographe parle de son enfance dans les jardins de ses parents et grands-parents « *avec des légumes, une treille, des fleurs...* Depuis tout petit, j'ai le sentiment que le végétal vit en moi ». Passé cette introduction bucolique, on découvre vite que les dimensions sociales et politiques ont façonné son parcours, et que « *c'est la pensée qui organise le végétal, sa relation à l'homme* » qui l'intéresse. Mobilisé par la cause antinucléaire et par celle des paysans suisses engagés dans la culture bio au milieu des années 1970, Mario Del Curto se penche aussi sur l'art brut et sur les « *personnes qui ont un monde intérieur qu'ils réalisent à travers un environnement, un jardin, une maison...* ». C'est ainsi qu'il signe l'exposition *Mondes Miroirs* à La Maison d'ailleurs, à Yverdon-les-Bains en Suisse, en 2007, qu'il rencontre son direc-

t'altitude et cultive 380 variétés de pommes de terre ! Un véritable « *gardien de la mémoire des traditions ancestrales, sans doute encore plus anciennes que celles des Incas* », précise Del Curto dans le livre qui rassemble ses observations et les textes de sept auteurs qui l'accompagnent dans son exploration.

PATRIMOINE VÉGÉTAL MONDIAL

Et puis il y a surtout la découverte de l'institut Vavilov. Un projet fou né en Russie à la fin du XIX^e siècle sous l'impulsion de Nikolai Vavilov. Sensibilisé par les famines dans son pays et soutenu par Lénine, ce visionnaire va parcourir le monde « *pour rassembler la plus grande collection possible de plantes alimentaires, suffisamment riche pour reconstituer le patrimoine végétal mondial en cas de disparition de la biodiversité* », détaille Mario Del Curto, qui y consacre quatre années et un livre, *Les Graines du monde, l'institut Vavilov* – épuisé, mais réimprimé, toujours aux éditions Actes Sud. Ce sera au total 140 missions dans 65 pays et 250 000 variétés de graines et de plantes vivantes collectées, cultivées et étudiées ! On estime que 80 % d'entre elles n'existent que dans les réserves de l'institut.

Au-delà de la diversité végétale, Mario Del Curto débroussaille aussi la dimension politique qui structure et conditionne les jardins du monde. Il découvre à travers ses lectures, et notamment celle de *Homo Domesticus* de James C. Scott, comment l'homme s'est sédentarisé après avoir été chasseur-cueilleur, comment il est passé d'une période où la nature est dessinée par les rivières et l'horizon à un espace domestiqué par des murs pour se protéger des prédateurs et des plantes invasives. « *C'est l'origine du concept de propriété privée et à l'intérieur, on devient dépendant de ses cultures, on améliore les connaissances et on développe un savoir.*

Et un savoir, c'est toujours un pouvoir. Savoir, pouvoir et propriété privée ont marqué tout le développement de l'humanité jusqu'à nos jours », analyse l'auteur. *L'Origine des espèces*, de Charles Darwin, *Histoire des agricultures du monde*, de Laurence Roudart et Maurice Mazoyer, ou encore *Des vers de terre et des hommes*, de Marcel B. Bouché, influenceront également son parcours.

« *On ne doit pas organiser le monde autour de nous, en fonction de l'humain, mais on doit préserver le vivant dans tout ce qu'on fait*, insiste Mario Del Curto. *L'homme, de par son activité et son organisation, crée toutes les conditions de sa propre disparition.* » Le modèle de société doit changer impérativement et, s'il n'y a pas de remise en question fondamentale, ce seront les conditions climatiques et écologiques qui nous obligeront à prendre des décisions radicales... « *ou il sera trop tard pour qu'on les prenne* », ajoute le photographe. Poursuivant son enquête sur l'alimentation et le savoir-faire de la paysannerie, Mario Del Curto, par ailleurs directeur artistique de La Ferme des Tilleuls – centre culturel à Renens, en Suisse, avec l'association Un autre regard –, exposera une autre enquête, celle de Mathieu Asselin sur Monsanto, au printemps 2020, à quelques kilomètres de la multinationale spécialisée dans les biotechnologies agricoles, responsable de graves conséquences sanitaires et environnementales. ●

À LIRE

Humanité végétale

éditions Actes Sud,

49 €, 490 pages.

www.actes-sud.fr

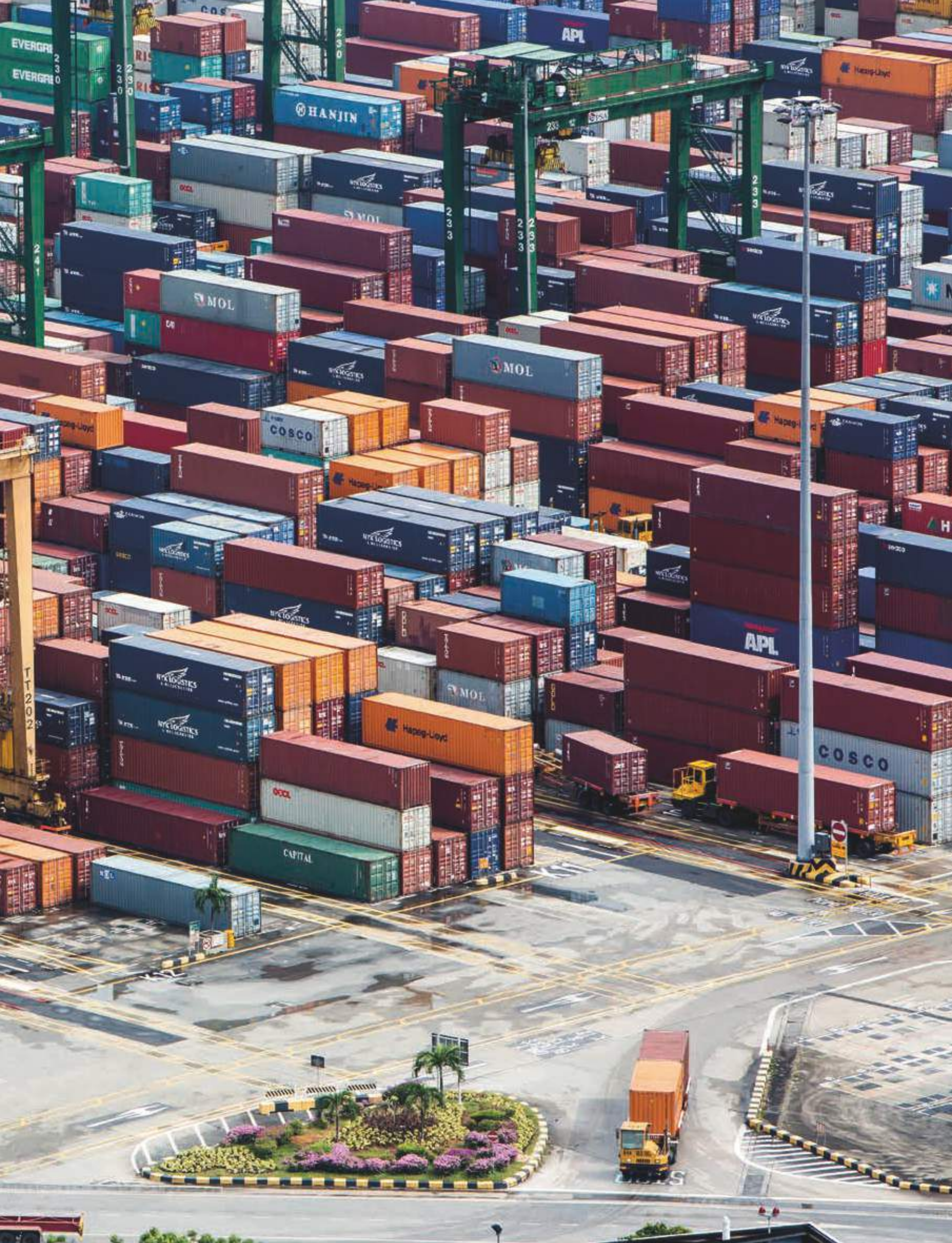
teur Patrick Gyger (aujourd'hui directeur du Lieu unique, à Nantes), et qu'il commence à travailler sur les jardins utopiques.

Au même moment est annoncée la création de la banque des graines du Svalbard, un archipel de Norvège où doivent être conservées les semences de la planète pour en préserver la biodiversité. Intrigué par cette initiative et par l'engouement des fondations qui la soutiennent, le photographe commence une série de lectures et de rencontres avec des chercheurs qui va le conduire à « *une exploration en zigzag* ». Il documente son parcours avec des photographies réalisées « *à hauteur d'homme* » en posant la question : « *Que prend-on à la Terre, que lui rend-on, et sous quelle forme ?* » Il découvre ainsi les forêts de pommiers sauvages riches de 600 variétés au Kazakhstan ; il rencontre Julio Hanco, au Pérou, qui vit à 4 800 mètres

MARIO DEL CURTO.
CI-DESSUS : PONT ET ARBRES ARTIFICIELS,
DUBAÏ, ÉMIRATS ARABES UNIS, 2018.

PAGES SUIVANTES : PORT DE SINGAPOUR, 2014
« ON NE DOIT PAS ORGANISER LE MONDE AUTOUR
DE NOUS, MAIS ON DOIT PRÉSERVER
LE VIVANT DANS TOUT CE QU'ON FAIT. »





Mustafah Abdulaziz, 33 ans, vient de recevoir le prix Leica Oskar Barnack pour sa série *Water*, qui interroge les relations entre l'homme et l'eau à l'échelle de la planète. Ses images nous rappellent la fragilité de la vie et la manière dont notre comportement individuel influe sur le bien-être de la collectivité.

TEXTE: ÉRIC KARSENTY — PHOTOS: MUSTAFAH ABDULAZIZ

« *Ce qui m'a poussé à choisir l'eau, c'est le fait qu'il s'agissait du sujet le plus universel, que je pouvais l'utiliser comme un "miroir" de ce que les gens font à leur planète – à propos des questions directement liées à l'eau, mais aussi pour nous interroger sur notre futur conditionné par ces interactions* », explique Mustafah Abdulaziz, lauréat du 40^e prix Leica Oskar Barnack, qui lui a été attribué le 25 septembre à Berlin. Depuis plus de huit ans, le photographe, né à New York en 1986, a arpenté une quinzaine de pays (Sierra Leone, Inde, Éthiopie, Pakistan, Chine, Afrique du Sud, États-Unis, Nigeria, Islande, Australie, Suède...) pour en rapporter des images qui racontent nos différentes relations à « l'or bleu », un liquide bien plus précieux qu'on le suppose.

CHANGER LES HABITUDES

À l'origine de cette exploration, que le photographe entend poursuivre encore plusieurs années, on trouve une statistique publiée en 2011 par les Nations unies qui prévoyait, pour 2025, plus de trois milliards de personnes confrontées à une pénurie d'eau. « *Ce projet est ma façon d'explorer le monde. C'est une façon de donner un sens à un sujet d'une ampleur écrasante, mais capitale. Notre relation avec la planète est peut-être l'histoire la plus importante de notre époque*, explique le photographe. *Le but de mon projet est de montrer aux gens que nous sommes inséparables de notre environnement.* » Mais au-delà des problèmes environnementaux liés à l'eau que pointent ses images, Mustafah Abdulaziz veut aussi montrer que « *le monde est un endroit magnifique* ». Il poursuit: « *Je veux que les gens soient inspirés par la beauté que je photographie, et qu'ils soient motivés pour changer leurs habitudes.* »

En effet, ce qui frappe quand on découvre ses photographies, c'est leur grande beauté plastique, la rigueur des cadrages et l'attention aux lumières qui donnent à son écriture documentaire une dimension esthétique revendiquée

par l'auteur: « *L'esthétique est inhérente à la photographie. Il est à la mode aujourd'hui d'être "anti-esthétique" dans la façon dont on montre les choses, de les faire apparaître comme si c'était sans pensée. Je trouve cela malhonnête et illusoire.* » D'un autre côté, il se méfie de « *l'hyper-esthétisme* », qui donne au spectateur l'idée qu'il voit quelque chose de profond quand le photographe n'a fait qu'un « *tour de magie visuelle* ». « *La seule chose qu'une photographie doit faire est de pousser le regardeur à s'interroger sur la question que le photographe pose à travers ses images. L'esthétique n'est que la voie à suivre pour y parvenir, non l'objectif* », poursuit l'auteur. Travaillant en argentique et en format 6x7 pour harmoniser ses différentes approches – et pour avoir un négatif physique constituant un document vérifiable –, il entend nous sensibiliser en nous montrant des réalités très différentes. Des problèmes de maladie au Pakistan ou en Sierra Leone aux aberrations en Californie où l'on arrose des golfs en plein désert, en passant par les rituels funéraires en Inde, ou encore de sublimes images de nature en Islande, Mustafah Abdulaziz explore les mille et une facettes liées à l'eau. « *Ce qui a changé dans mon esprit après avoir fait ce travail durant huit ans, c'est ma sympathie et ma compréhension de la condition humaine. L'eau est le conducteur de l'œuvre, elle relie tant de choses, et est en soi un élément central fort du projet, mais ce n'est pas vraiment le sujet. Le sujet, c'est nous à ce moment critique où nous endommageons notre planète. L'eau est le paysage de notre histoire commune.* » ●

www.mustafahabdulaziz.com

MUSTAFAH ABDULAZIZ.
CLASSIC CLUB GOLF COURSE.
PALM DESERT, CALIFORNIA, USA, 2015.
« EN SURVOLANT CE TERRAIN DE GOLF EN
HÉLICOPTÈRE, J'AI PU VOIR À QUEL POINT
CETTE SITUATION EST RIDICULE. »





Depuis plus de vingt-deux ans, le photographe autodidacte slovène Matjaž Krivic parcourt le monde. Ses voyages sont des prétextes pour documenter les traditions sociales, culturelles et religieuses des sociétés. Avec *La Route du lithium*, il étudie les conséquences de l'exploitation de cette matière très convoitée. TEXTE: ANAÏS VIANE — PHOTOS: MATJAŽ KRIVIC

Blanc, malléable et capable de flotter sur l'eau, le lithium est aussi un composant clé des batteries de téléphones portables, ordinateurs et voitures électriques. Et cette ressource pour le marché de l'énergie attise les convoitises. « *Nous avons connu trois révolutions industrielles liées d'abord au charbon, au pétrole, puis au nucléaire. Et si le lithium devenait la quatrième ?* », s'interroge Matjaž Krivic, photographe slovène né en 1972. « *J'ai toujours été très sensible aux questions environnementales, et au fur et à mesure que je travaillais sur ces thématiques, mes connaissances ont augmenté, tout comme ma conscience écologique* », explique-t-il. Avec

La Route du lithium, il évoque la transition énergétique : « *Elle existe réellement. Aujourd'hui, le recours aux énergies fossiles diminue. L'énergie propre a un prix, je voulais témoigner des effets du marché du lithium sur la géopolitique, tout en montrant ses risques sur l'environnement* », argumente le photographe.

RISQUE DE SÉCHERESSE

« *J'ai besoin d'étudier le plus possible mon sujet. Je me renseigne sur les acteurs clés, les pièges à éviter, et j'essaie de multiplier les angles* », confie l'auteur à propos de son processus de création. Après une longue phase

de recherches, il a choisi de documenter la chaîne du lithium, de la prospection aux États-Unis jusqu'à son usage final en Norvège, un pays adepte du 100 % électrique. En 2016, il se rend en Bolivie pour commencer sa *Route du lithium*. Là, il réalise un reportage sur l'extraction du minerai rare à Salar d'Uyuni, le plus grand désert de sel au monde, un « *lieu fascinant, mystique et silencieux* ». Un réservoir de taille aux côtés de l'Argentine, de la Bolivie et du Chili – le « triangle ABC » qui rassemble plus de 70 % des réserves mondiales de cet or blanc. « *Certes, le lithium peut être recyclé et réutilisé, mais comme toute extraction minière, le processus est sale* », confie le photographe. Si l'industrie



du lithium est moins destructrice que les autres activités minières, tels que le plomb, le zinc ou l'étain, on ne peut pas parler d'industrie verte. Outre le rejet des effluents, la consommation en eau pour obtenir le précieux minerai est massive. Il y a un risque de sécheresse considérable dans une zone connue pour son aridité. « *Quand j'étais sur place, il n'avait pas plu depuis deux ans* », témoigne l'artiste. Ainsi, la faune est directement menacée : les flamants roses pourraient notamment disparaître. Les premières victimes ? Les habitants de la région, agriculteurs pour l'essentiel, car l'industrialisation du lithium a pour effet de saler l'eau.

Matjaž Krivic poursuit son chemin jusqu'en Chine, où sont en partie produites les piles et les voitures électriques – la stratégie gagnante de l'empire du Milieu. C'est cette étape qui a présenté le plus de difficultés. « *Dans ce domaine technologique, la concurrence est féroce, et il était compliqué d'obtenir les connexions et autorisations nécessaires* », précise Matjaž Krivic. Avec lui, on pénètre dans les usines, et on comprend des enjeux capitaux. Car la demande en batteries de nouvelle génération ne cesse d'augmenter, et l'offre ne suit plus. Le goulot d'étranglement incite les sociétés chinoises, australiennes et américaines à acheter des mines de lithium un peu partout dans le monde pour assurer les réserves à venir. Ruée vers l'or ou crise écologique du XXI^e siècle ? Une chose est certaine, Matjaž Krivic invite à développer notre esprit critique car, après tout, « *le lithium est notre affaire à tous* ». ●

www.krivic.com



Roberto Huarcaya — Autoportrait de l'Amazonie

La forêt amazonienne est plus que jamais malmenée. À travers son œuvre *Amazogramas*, le photographe péruvien Roberto Huarcaya rend hommage à cette jungle remplie d'histoires et de légendes.

TEXTE: JULIEN HORY — PHOTOS: ROBERTO HUARCAYA

Roberto Huarcaya n'est pas une figure anonyme de la photographie sud-américaine, ou même mondiale. Lorsqu'il décide de se consacrer à la forêt amazonienne, tout laisse à penser qu'il s'y passe quelque chose. Peut-être réussira-t-il à mobiliser l'opinion publique sur cet enjeu environnemental majeur. Loin de livrer un témoignage documentaire, le photographe souhaite lui rendre hommage et lui redonner l'aura légendaire qui a nourri son pays. Né au Pérou en 1959, Roberto Huarcaya a d'abord travaillé comme psychologue, jusqu'au jour où il a décidé de reprendre ses études. Il s'est envolé pour Madrid afin d'apprendre la photographie, qu'il a ensuite enseignée à l'université de Lima et à l'institut Gaudí, avant de cofonder, en 1999, le Centro de la Imagen – un projet éducatif dédié à l'image. Parallèlement, il poursuit ses recherches personnelles et continue d'explorer le médium. Du portrait à la photo de famille, des images vernaculaires aux approches plasticiennes en passant par le paysage, peu de pratiques lui sont étrangères. Depuis quelques années, l'artiste a développé une écriture directe de la lumière, revenant à des techniques anciennes. « *Je me suis replié sur les origines de la photographie pour qu'elle devienne, à l'instar du titre de l'ouvrage de William Henry Fox Talbot [photographe anglais du XIX^e siècle] rassemblant ses dessins photogéniques, The Pencil of Nature (« Le Crayon de la nature »).* »

CÉLÉBRER L'AUTONOMIE DE LA VIE

Ainsi, il débute ses *Amazogramas* en 2014, une série dans laquelle il explore la végétation de la jungle. À l'invitation de la Wildlife Conservation Society, il multiplie les voyages dans la réserve naturelle de Bahuaja Sonene, au sud-est du Pérou. « *J'ai voulu reproduire une expérience complexe, une beauté désarmante, le mystère et l'hostilité. Ce que je décris comme un*

état de conscience différent : l'immensité verte et les contrastes violents diluent nos références et génèrent une confusion des sens. » Pour ce faire, Roberto Huarcaya a installé de grands rouleaux de papier photosensible sur lequel la nature a laissé son empreinte grâce à la lumière projetée par le photographe. « *En permettant à la jungle de se représenter elle-même, les Amazogramas exposent le pouvoir générateur de la lumière et célèbrent l'autonomie de la vie. C'est une bravade à la vanité humaine de tout vouloir contrôler.* » Afin d'honorer la forêt amazonienne, Roberto Huarcaya a travaillé avec les ressources naturelles et l'aide de la population locale. Il s'est efforcé d'être le plus respectueux possible envers l'environnement : les produits chimiques ont été envoyés à une usine de traitement des déchets, et il a utilisé l'eau de la rivière pour les phases de développement des images. Pour lui, seule une conscience nette des excès de la technologie et des écarts de la modernité permettra à l'espèce humaine d'envisager un avenir durable. Mais il sait également que la préservation du « poumon de la planète » n'est pas une tâche facile. Ce qui l'amène à ce constat amer : « *Particulièrement au Pérou, la question est complexe. Le trafic de drogue, l'exploitation minière et forestière illégale représentent des lobbies économiques très puissants contre lesquels un État corrompu comme le Pérou peut difficilement se battre.* » ●

www.robertohuarcaya.com

ROBERTO HUARCAYA.
CI-DESSUS ET PAGES SUIVANTES :
AMAZOGRAMA. « EN PERMETTANT À LA
JUNGLE DE SE REPRÉSENTER ELLE-MÊME,
LES AMAZOGRAMAS EXPOSENT LE POUVOIR
GÉNÉRATEUR DE LA LUMIÈRE ET CÉLÈBRENT
L'AUTONOMIE DE LA VIE. »





Le photojournaliste Tommaso Protti, lauréat du prix Carmingac du photojournalisme 2018, a parcouru la forêt amazonienne pour mettre au jour les drames qui se nouent sous la canopée.

TEXTE: JULIEN HORY – PHOTOS: TOMMASO PROTTI

La forêt amazonienne est au cœur de toutes les attentions. Alors que les initiatives internationales se multiplient pour contraindre le gouvernement brésilien à agir pour la protection de cet écosystème indispensable à la survie de la planète, Tommaso Protti s'est enfoncé dans la jungle à la recherche de ses bourreaux. En compagnie du journaliste britannique Sam Cowie, il a parcouru le territoire sur les traces des exploitations forestières et minières, mais aussi des trafiquants de drogue qui se mènent une guerre sans merci. Après des études en sciences politiques et une thèse sur la géopolitique de l'eau au sud-est de la Turquie, il a souhaité se rendre compte par lui-même de la situation dans la région. C'est là qu'il a commencé à prendre des images et à construire son premier projet photographique. Le véritable déclic vient de sa rencontre avec un autre photographe italien, Francesco Zizola (World Press Photo en 1996). *« Francesco Zizola est devenu mon mentor, j'ai commencé à travailler pour lui comme assistant. Il m'a tout appris sur ce métier »*, confie-t-il. Fort de ces expériences, il décide de partir à Londres pour suivre un master en photojournalisme, et c'est là que sa carrière a commencé.

POINT DE NON-RETOUR

À l'origine, son travail sur l'Amazonie était limité à la couverture photo des médias sur les tragédies de la jungle. Mais très vite, il a

voulu être le témoin direct de ces événements. *« Lorsque le Brésil est entré dans une crise politique et économique sans précédent, la déforestation s'est intensifiée, et les assassins de défenseurs de l'environnement et des peuples autochtones se sont multipliés. Nous avons ressenti le besoin de lancer un projet au long cours qui offrirait une vision nouvelle de l'Amazonie moderne. »* Le prix Carmignac du photojournalisme, qu'il reçoit en 2018, lui donnera les moyens de ses ambitions. *« Il m'a apporté le temps et les ressources nécessaires pour travailler en profondeur et de manière indépendante. »* Le portrait qu'il dresse de l'Amazonie est celui d'une terre où explosent les crises sociales et humanitaires associées à la destruction de l'environnement. *« Je pense qu'il est important de sensibiliser les gens à la situation amazonienne. Selon les scientifiques, nous avons atteint un point de non-retour. Mais les différentes formes de violence résultent de la dynamique du marché et de la surconsommation mondiale, du bœuf à la cocaïne. »* Les constats que fait Tommaso Protti ne poussent pas à l'optimisme. Lui-même le reconnaît, les changements que beaucoup appellent de leurs vœux ne se produiront pas de sitôt. La voie politique dans laquelle s'est engagé le Brésil n'est pas près d'arranger les choses. *« Jair Bolsonaro, le président d'extrême droite, brise les barrières de protection de la forêt et des populations indigènes en s'alliant à des lobbies agricoles influents. »* Mais pour Tommaso

Protti, la première démarche à adopter doit être le combat contre la pauvreté. *« Au-delà des puissances économiques, nombre de petits agriculteurs, de bûcherons et de mineurs clandestins entrent en contact avec la nature comme un obstacle au progrès et à leur développement. Il sera impossible de sauver l'environnement sans lutter contre la pauvreté. Tous les scénarios sur l'avenir de la forêt amazonienne reposent sur les mêmes rapports de force entre pauvreté, faiblesse institutionnelle et corruption. »* Ce travail sur l'Amazonie sera à découvrir à la Maison européenne de la photographie, à Paris, début décembre. ●

TOMMASO PROTTI. UN MEMBRE DE LA GARDE FORESTIÈRE GUAJAJARA DANS UN MOMENT DE TRISTESSE À LA VUE D'UN ARBRE ABATTU PAR DES BÛCHERONS PRÉSUMÉS ILLÉGAUX, DANS LA RÉSERVE INDIGÈNE D'ARARIBÓIA, ÉTAT DU MARANHÃO, BRÉSIL.





Wu Guoyong — Ci-gît la petite reine

La photographie témoigne d'un état du monde, mais est-elle capable de faire bouger les choses ? Les travaux de Wu Guoyong sur les cimetières de vélos en Chine posent à nouveau la question avec intérêt. TEXTE: JULIEN HORY – PHOTOS: WU GUOYONG

Les vélos partagés en libre-service et les désagréments qu'ils occasionnent sont une question débattue dans beaucoup de pays, y compris en France. Mais aucune situation n'est comparable à celle de la Chine. Dans un pays où la petite reine est élevée au rang de symbole culturel, la question de la nuisance provoquée par ce nouvel usage est devenue une préoccupation gouvernementale et environnementale majeure. L'artiste Wu Guoyong a tenté d'en capter les enjeux. Ce dernier, né en 1963 dans la province de Hubei, travaille d'abord comme expert en ingénierie hydraulique. En 1992, alors que le pays se libéralise et que son dirigeant, Deng Xiaoping, incite les Chinois à « *ne pas avoir peur de s'enrichir* », il démissionne et part vivre à Shenzhen, une ville dynamique du sud de la Chine, près de Hong Kong. En 2011, à 48 ans, il ressent une profonde lassitude et réalise qu'il ne vit que pour son travail, pour subvenir à ses besoins. Il démissionne et se consacre à la photographie, une passion qu'il nourrit depuis sa jeunesse. « *En 1983, grâce à un ami photographe, j'ai obtenu mon premier appareil. C'était un Phoenix 135, une marque chinoise. J'ai dépensé presque six mois de salaire pour l'avoir.* » Après une période de recherches formelles, il réfléchit à des sujets

plus personnels qu'il peut mener au long cours. Il commence ainsi à suivre des drogués en centre de désintoxication dans la région du Guangdong. C'est vers la fin des années 2010 que Wu Guoyong s'intéresse aux vélos partagés et à leur impact écologique.

ALIÉNATION CAPITALISTE

« L'essor des vélos partagés en Chine a eu lieu en 2016. Au début, comme tout le monde, j'étais satisfait de ce nouveau mode de transport public. Mais on s'est vite rendu compte que la situation allait devenir intenable. » En l'absence de limitation de la production par les pouvoirs publics, en moins d'un an, les vélos ont complètement bloqué l'espace public. C'est à partir de ce moment que Wu Guoyong a décidé de se saisir du problème. Il découvre le « Petit Bleu », le cimetière de vélos de Shenzhen. « *Quand j'ai vu les photos prises par mon drone, cette masse de vélos colorés mis au rebut, j'y ai vu une forme de land art. Le choc a été au-delà des mots.* » Le photographe se met alors en quête d'autres cimetières à travers le pays : il en trouvera 56 répartis dans 26 villes. Pour lui, ce phénomène reflète « *les problèmes profonds du développement économique de la*

Chine. Les cimetières de vélos sont un aspect monstrueux de l'aliénation capitaliste. » En 2017, des images de ces cimetières circulent sur les réseaux sociaux et sont reprises dans les médias. Le gouvernement décide alors d'agir et de réorganiser le secteur. « *Le problème n'est pas spécifique à la Chine – bien que l'Europe soit relativement protégée. D'autres régions du globe qui connaissent un développement économique anarchique pourraient suivre la même trajectoire.* » Pour lui, la solution se trouve dans la lutte contre le gaspillage et dans une réflexion sur la consommation de masse. « *Les solutions écologiques aux défis de demain passeront par une coopération entre les pays développés et ceux en voie de développement. Ce travail m'a sensibilisé aux problèmes écologiques et, en tant que photographe, je suis prêt à mettre mes images au service de la protection de l'environnement.* » ●

WU GUOYONG. CIMETIÈRE DE VÉLOS EN CHINE. « QUAND J'AI VU LES PHOTOS PRISES PAR MON DRONE, CETTE MASSE DE VÉLOS COLORÉS MIS AU REBUT, J'Y AI VU UNE FORME DE LAND ART. LE CHOC A ÉTÉ AU-DELÀ DES MOTS. »

Anaïs Tondeur est convaincue d'une chose : le monde que nous sommes en train de détruire nous détruit aussi. Avec *Noir de carbone*, qui lui a valu le prix Ars Electronica 2019, la photographe plasticienne a fait l'expérience de la pollution atmosphérique. TEXTE : ANAÏS VIAND — PHOTOS : ANAÏS TONDEUR

« **Comment se fait-il que les arbres ne nous parlent plus ? Que le Soleil et la Lune se bornent désormais à décrire en aveugle un arc à travers le ciel ? Et que les multiples voix de la forêt ne nous enseignent plus rien ?** », s'interroge David Abram, philosophe, artiste et écologiste américain. Dans son ouvrage *Comment la terre s'est tue – Pour une écologie des sens*, ce dernier déplore une interruption de la symbiose entre nos sens et le monde, due à une brutale mutation écologique. Anaïs Tondeur, fille de géophysicien de 34 ans, partage ce constat. « *À travers ma pratique, j'essaie de créer des appâts afin de transformer notre relation à l'autre, humain ou non. Pour reprendre les mots d'Isabelle Stengers, philosophe des sciences, il est plus facile de sortir de l'impasse quand nous y sommes, car nous avons déjà construit et nourri un imaginaire dans lequel on peut puiser* », avance l'artiste. Après un parcours

en design, elle a développé une démarche contemporaine et interdisciplinaire en intégrant le Royal College of Art, à Londres. « *Pour sortir de cette crise écologique, pour aller plus loin, il est nécessaire d'assembler différents savoirs, regards, et d'impliquer plusieurs strates de la société en intégrant des philosophes comme des experts scientifiques... Je mène des actions auprès des publics aussi. Chacun doit s'emparer de ces sujets de société et explorer à son niveau. Et face à cette complexité, ma réponse ne peut se suffire d'un seul support* », ajoute-t-elle.

FLUX POLLUANTS

Anthropologues, physiciens, géologues, chimistes ou océanographes, dans la majorité de ses projets, Anaïs Tondeur développe une collaboration avec un chercheur en sciences sociales ou en sciences « dures ». *Noir de carbone*

a été conçu au Centre commun de recherche (CCR ou JRC) de la Commission européenne avec deux physiciens de l'atmosphère : Jean-Philippe Putaud et Rita Van Dingenen. Cette dernière est spécialisée dans l'observation des flux polluants de l'atmosphère et a, entre autres, démontré que vivre loin des villes et des zones d'activités ne nous affranchissait pas nécessairement de la pollution. Les particules fines – principalement issues de la combustion incomplète d'hydrocarbures – se dispersent dans l'atmosphère jusqu'à atteindre des zones désertiques comme l'Arctique. « *Les particules se déposent en fine couche sombre sur la glace et attirent le soleil. Indirectement, cela contribue à la hausse des mers, et donc au réchauffement climatique* », précise la photographe, qui a eu l'idée de suivre le parcours d'une particule fine. Le jeu de piste a débuté sur Fair, l'île la plus isolée de Grande-Bretagne, située entre les



Orcades et les Shetlands. Cinquante habitants, quelques véhicules, aucune industrie, et pourtant les insulaires suffoquent. « *Arrivée sur place, j'ai envoyé mes coordonnées GPS à Rita et, grâce à un système qui définit les parcours et le point d'émission des particules, nous avons pu constituer une cartographie de leurs trajectoires. Durant quinze jours – en bateau, en bus, ou à pied –, j'ai suivi l'une d'entre elles, en sens inverse* », explique-t-elle. À chaque journée d'expédition correspond une image du ciel ainsi qu'un masque respiratoire recueillant les particules de noir de carbone. Lesquelles ont été extraites par les physiciens et transformées en encre. Chacun des tirages contient en partie le noir de carbone prélevé le jour de la prise de vue. Un protocole qu'elle partage lorsqu'elle expose. Un projet, ou plutôt une enquête, qui donne corps aux problèmes créés par l'homme. Les particules, bien que microscopiques, traversent les pores de notre peau et s'infiltrant dans nos organes, jusque dans les plis du cerveau. « *Selon l'Organisation mondiale de la santé (OMS), 3,5 millions de personnes meurent chaque année à cause d'une exposition aux rejets de polluants dans l'atmosphère* », rappelle la photographe. *Noir de carbone* révèle notre perméabilité au monde. En s'intéressant à un élément impalpable et inodore, Anaïs Tondeur affirme son engagement. « *Je ne me sens pas à l'aise dans l'espace politique, je ne vais pas manifester – je suis agoraphobe, donc physiquement je ne pourrais même pas, confie celle qui a défini la photographie comme son instrument de bataille. Voici ma façon, en tant que citoyenne, d'imaginer une sortie de l'impasse dans laquelle nous nous engouffrons.* » Ce jour-là, dans l'atelier d'Anaïs Tondeur, nous n'avons pas listé les catastrophes écologiques. Nous avons préféré rêver d'un monde où l'homme pourrait se réinsérer dans les cycles du vivant. ●

www.anais-tondeur.com



Matthieu Gafsou — Dépasser l'angoisse du futur

En réponse aux théories de l'effondrement, le photographe franco-suisse Matthieu Gafsou soumet une typologie d'images tantôt réalistes, tantôt allégoriques. Un travail sensible sur nos sociétés à la dérive intitulé *Solastalgie*, qu'il vient de commencer cette année lors de la Résidence 1+2 à Toulouse. TEXTE: ANAÏS VIAND — PHOTOS: MATTHIEU GAFSOU

Les abeilles disparaissent. Fumer tue. Les cyclones majeurs seront de plus en plus fréquents. Les jeux vidéo transforment les nouvelles générations en de véritables psychopathes. Les OGM détruisent la biodiversité. En France, un incendie domestique a lieu toutes les deux minutes. En France toujours, le cancer est la première cause de mortalité prématurée. La banquise fond. Avec la hausse des températures, les vagues migratoires vont s'intensifier. L'humanité vit désormais à crédit. Connaîtrons-nous le permis de procréation ? « *Le monde devient inquiétant* », lance le photographe Matthieu Gafsou. Un sentiment largement partagé. Selon une étude menée par Ipsos Global Advisor en 2012, une personne sur sept pense faire l'expérience de la fin du monde – causes naturelles, politiques ou divines confondues. La théorie exposée par l'Américain Jared Diamond dans son livre *Effondrement* (2005), selon laquelle la « *chute radicale et durable du nombre, de l'organisation politique, économique et sociale d'une population sur un large territoire donné* » serait l'une des conséquences de l'acharnement des sociétés humaines à détruire leur environnement, en séduit plus d'un. « *Nous assistons à la fin d'une société. Les effondrements qui ont eu lieu par le passé ne concernaient pas les sociétés mondialisées. Il s'agirait là de la chute d'un système presque*

global. Voilà ce qui est effrayant », complète le photographe.

Anxieux, révolté, Matthieu Gafsou est aussi curieux. Durant l'été 2019, il dévore plusieurs ouvrages

théoriques, philosophiques et artistiques. Ses sujets d'étude ? La collapsologie, l'obsolescence, le survivalisme, ainsi que les schémas alternatifs. Des lectures qui ont nourri sa réflexion. « *Le point de départ de mon projet Solastalgie vient certainement d'une transformation de ma relation au monde. Depuis des années, on entend parler du réchauffement climatique, mais récemment, les choses se sont accélérées. On observe une accumulation d'événements. Dans l'actualité: la démission du gouvernement de Nicolas Hulot, les Gilets jaunes ou Greta Thunberg, entre autres* », explique l'artiste, père de deux garçons. « *Je réfléchis à ce que je vais leur offrir. Comment donc s'engager pour éviter que les générations futures aient le pire des avenir?* » Cette série, amorcée à Toulouse dans le cadre de la Résidence 1+2, fait suite à un précédent travail, *H+*, dédié au transhumanisme. « *Le transhumanisme est un mouvement qui vise à créer un homme plus fort, plus résistant et donc qui invite à une consommation extrême des ressources. Peut-être faut-il inverser la logique et réfléchir à une façon de faire moins. Et si nous pensions à une nouvelle manière d'interagir avec notre milieu, en se détachant de cette vision anthropocentrique qui me semble destructrice?* »

DOCUMENTAIRE SUBJECTIF

Si la notion d'effondrement est multifactorielle, la dégradation de notre environnement en constitue l'une des principales causes. Tel est le point d'entrée de l'artiste qui a choisi de travailler à partir d'un néologisme emprunté ●●

ANAÏS TONDEUR, FAIR ISLE HARBOUR, 26.05.2017, CARBON BLACK LEVEL (PM2.5): 12,2 µG/M³, CARBON INK PRINT. « *SELON L'OMS, 3,5 MILLIONS DE PERSONNES MEURENT CHAQUE ANNÉE À CAUSE D'UNE EXPOSITION AUX REJETS DE POLLUANTS DANS L'ATMOSPHÈRE.* »

MATTHIEU GAFSOU, SÉRIE SOLASTALGIE. « *LA SOLASTALGIE DÉSIGNE UN TROUBLE ANXIEUX LIÉ À DES PHÉNOMÈNES EXTERNES, COMME LES CHANGEMENTS ENVIRONNEMENTAUX.* »





au philosophe australien Glenn Albrecht. « *La solastalgie désigne un trouble anxieux lié à des phénomènes externes, et en particulier aux changements environnementaux tels que le dérèglement climatique ou la destruction de la biodiversité* », explique le photographe. Alors pour sublimer ses angoisses et, avec elles, ce sentiment, Matthieu Gafsou a recours à la création. En résulte un travail intime et militant. Une première. « *J'ai toujours voulu me protéger derrière une forme d'ambiguïté. Ce projet est personnel non seulement parce qu'il est engagé, mais aussi parce que j'y mets du mien. Je fabrique des choses, et je ne cesse d'explorer* », confie-t-il. Convaincu que le documentaire classique s'épuise et réduit l'espace de la pensée, Matthieu Gafsou a conçu un nouveau langage, aussi complexe que le monde. « *Avec Solastalgie, j'opère un retour aux photos de reportage. Je couvre des manifestations par exemple, et en même temps je fais du land art – deux pratiques opposées, donc. Cela correspond à la circulation du savoir aujourd'hui.* » Mythes de la nature, inquiétudes ou actes de colère, Matthieu Gafsou ne s'interdit aucun sujet et poursuit plusieurs chemins dans la réflexion homme / nature. Il signe, entre autres, des interventions dans le paysage. « *Ce cercle de feu devant le lac rappelle la violence de notre relation à la nature* », pointe-t-il. Le tout forme un réseau qu'il nomme « *documentaire subjectif* ». Cri d'alarme ou ode à la vie ? Il est évident que Matthieu Gafsou craint un anéantissement du monde. Il cultive, pourtant, un émerveillement pour le vivant. En témoigne une série d'images florales, voire pastorales, dévoilant des paysages sans sujet, sinon végétal. Dans cette vision presque naïve, la nature semble avoir repris ses droits. Il parvient ainsi à sublimer sa solastalgie en invoquant le sensible. ●

www.gafsou.ch

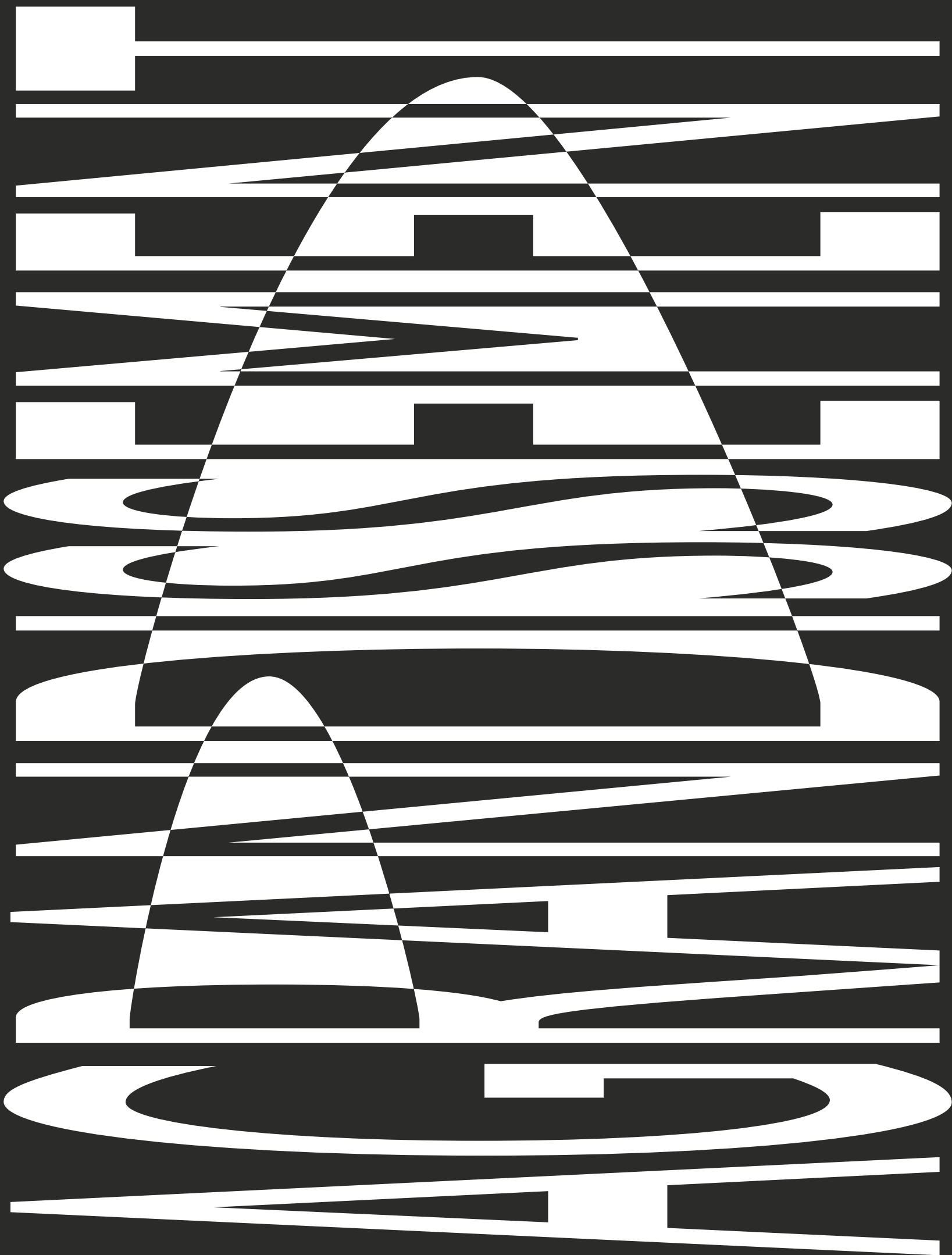
À VOIR

Jusqu'au 17 novembre 2019,
Solastalgie,
Résidence I+2,
à la Chapelle des Cordeliers,
13, rue des Lois, à Toulouse (31).
www.lplus2.fr

À LIRE

Coffret Résidence I+2,
avec Matthieu Gafsou,
Manon Lanjouère
et Matilda Holloway,
Filigranes Éditions,
25 €, 176 pages.

MATTHIEU GAFSOU. SÉRIE SOLASTALGIE.
« ET SI NOUS PENSIONS À UNE
NOUVELLE MANIÈRE D'INTERAGIR AVEC
NOTRE MILIEU, EN SE DÉTACHANT
DE CETTE VISION ANTHROPOCENTRIQUE
QUI ME SEMBLE DESTRUCTRICE? »



Créer des passerelles entre l'Asie et l'Europe, célébrer l'imprévisible, interroger la relation entre l'art et la photographie et étudier les dangers de la mondialisation... Autant d'activités fascinantes proposées par ces quatre expositions internationales.

TEXTE: JULIEN HORY ET LOU TSATSAS

Vu d'ailleurs



ZÜRICH, SUISSE LA NOUVELLE PHOTOGRAPHIE, BOULEVERSEMENT ET RENOUVEAU 1970-1990

Du 15 novembre 2019 au 9 février 2020.

www.kunsthhaus.ch

La photographie est-elle un art ? Cette question récurrente pourrait être le sous-titre de l'exposition proposée à la Kunsthhaus de Zürich. Les historiens et les théoriciens de l'art n'ont pas attendu les années 1970 pour y réfléchir.

Et force est de reconnaître que ces années sont aussi celles de bouleversements esthétiques et discursifs dans l'histoire du média. Sans qu'il s'agisse d'un paradigme, ce nouveau

souffle a contribué à abolir les frontières séparant la photographie de l'art. Débarrassée de l'obsédante représentation du réel, armée d'une couleur désormais assumée, la photographie se découvre une autonomie nouvelle. Sous le titre *Nouvelle Photographie*, le musée zurichois propose des œuvres d'artistes qui ont contribué à cette période (1970-1990). Une plongée dans un passé récent en compagnie de photographes suisses et internationaux, tels Stephen Shore, David Hockney, Hannah Villiger ou encore Hans Danuser.



WALTER PFEIFFER, UNTITLED.
FROM THE SERIES WALTER
PFEIFFER 1970-1980, 1970/1980.

PHNOM PENH, CAMBODGE PHOTO PHNOM PENH 10^E ÉDITION

Jusqu'au 24 novembre 2019.

www.photophnompenh.org

Rendez-vous majeur de la photographie en Asie du Sud-Est, Photo Phnom Penh revient pour une 10^e édition. Au fil des ans, le festival est resté fidèle à ses orientations du début et continue de créer des passerelles entre les jeunes photographes issus de la région et leurs homologues européens. Proposées en divers lieux de la capitale cambodgienne et des environs, les expositions proposent le meilleur de la création photographique contemporaine. Des artistes tels que Pha Lina, Wu Guoyong, Viriya Chotpanyavisut et le photojournaliste Senee Mongkol croiseront leurs regards avec ceux de photographes du Vieux Continent. Les murs de l'Institut français du Cambodge et de l'ambassade de l'Union européenne, les lycées de la ville et de l'île de Koh Pich seront autant de carrefours où le désir de partage et les passions communes transcenderont les frontières. Une édition anniversaire qui conforte le festival Photo Phnom Penh dans le calendrier international.

 PHA LINA,
DES CIBLES.





 JULES SPINATSCH,
EXTRAIT D'UNE
COLLECTION DE
120 IMAGES APPELÉE
LES ILLUSTRÉES, 2009.

LIANZHOU, CHINE LIANZHOU FOTO FESTIVAL

Du 30 novembre 2019 au 3 janvier 2020.

 www.lianzhoufoto.com

Le Lianzhou Foto Festival célèbre cette année son quinzième anniversaire. L'événement, organisé aux quatre coins de cette ville située dans la province de Guangdong, dans le sud-est de la Chine, attire tous les ans des passionnés de photographie du monde entier. Pour cette édition particulière, la curation a été confiée à Peter Pfrunder, directeur de la Fondation suisse pour la photographie, et à Duan Yuting, fondatrice de la manifestation. Ensemble, ils ont rendu hommage à l'incontrôlable, à l'inattendu qui fait d'une image une œuvre singulière, en choisissant un thème énigmatique : *A chance for the Unpredictable* (« Une chance à l'imprévisible »). Alors que la photographie est souvent synonyme de contrôle – de la recherche de la lumière parfaite à l'ajustement des paramètres de l'appareil –, ce sont les tensions entre la surprise et le savoir, le perceptible et l'invisible que souhaite souligner le festival. Qu'ils se plient aux volontés du hasard en conservant l'inattendu, ou qu'ils le recherchent en expérimentant avec la matérialité de la photographie, les artistes présents à Lianzhou cultivent l'imprévisible pour créer des images surprenantes.

 LUKAS FELZMANN,
15 OBJECTS,
SÉRIE GULL JUJU.



AMSTERDAM, PAYS-BAS LORENZO VITTURI MATERIA IMPURA

Jusqu'au 19 janvier 2020.

 www.foam.org

Photographie, sculpture, peinture et performance... L'œuvre de l'artiste italien Lorenzo Vitturi questionne avec singularité les changements de l'espace urbain dans un monde en perpétuelle évolution. Exposé au Fotografiemuseum d'Amsterdam, l'auteur revient sur dix ans de travail, et présente sa nouvelle série, *Caminantes* (« Les marcheurs »). Un projet inspiré par l'histoire de sa famille – son père, originaire de Venise, a traversé l'Atlantique pour s'installer au Pérou, où il a rencontré sa mère – et par la fusion des cultures. Au cours de ses nombreux voyages d'un territoire à l'autre, Lorenzo Vitturi a collecté des matériaux des deux continents. Des trésors qu'il entrelace, métaphore d'un monde où les sociétés se mélangent et se métissent. Dans une mosaïque de couleurs et de textures, l'artiste érige des créations et intervient sur les paysages. Des installations chatoyantes et vulnérables, rappelant la fragilité des relations internationales et les tensions émergeant de la mondialisation. Une œuvre passionnante, à la croisée des arts.

 LORENZO VITTURI,
YELLOW, BLUE, GREEN AND RED
COTISSO IN PARACAS,
SÉRIE CAMINANTES, 2019.



OPPO Reno2 Series

QUADRUPLE CAMÉRA, ZOOOMEZ DANS VOTRE IMAGINATION

Zoom Hybride x5 | Mode Nuit Totale | Vidéo Ultra Stable



Rejoignez-nous sur les réseaux



DAS* : OPPO Reno 2 : 0,89W/kg (tête); 1,03W/kg (corps); OPPO Reno2 Z : 0,872W/kg (tête); 1,282W/kg (corps)
*Le DAS (débit d'absorption spécifique) des téléphones mobiles quantifie le niveau d'exposition maximal de l'utilisateur aux ondes électromagnétiques pour une utilisation à l'oreille. La réglementation française impose que le DAS ne dépasse pas 2W/kg. Valable dans la limite des stocks disponibles. Images d'écran simulées. Visuels non contractuels.



Sam Partaix photographié par Vince Perraud au Fujifilm X-T30 + Objectif XF35mm 1.4

X-T30

TOUT D'UN GRAND

- Capteur X Trans 4 CMOS-BSI, APS-C, 26,1 Mpx
- Processeur X Processor 4
- Compact, discret, léger 383g
- Rafale sans "blackout" jusqu'à 30 ips
- AF de phase sur 100% du capteur
- Vidéo 4K DCI, 30 fps, sortie 4:2:2 sur 10 bits



CARRY LESS, SHOOT MORE*

www.fujifilm-x.com/fr

*Allégez-vous, photographiez plus



Una revisión al Fotolibro Chileno *propose un panorama des livres photo chiliens durant le XX^e siècle. Un ouvrage accessible en ligne qui permet aussi, à travers soixante volumes, de dessiner une histoire de ce pays.*

TEXTE: ANNAËLLE VEYRARD

Le Chili à travers son édition photographique

Una revisión al Fotolibro Chileno, c'est d'abord un siècle de livres photo chiliens, soixante ouvrages réunis pour proposer une première monographie sur le sujet. De façon poétique, c'est aussi un inventaire de formes et de messages: « *Le panorama des livres photo chiliens révèle un monde habité par des naufragés qui n'ont cessé d'envoyer des bouteilles à la mer sans attendre de réponses. Ce livre est le premier inventaire des messages retrouvés dans ces bouteilles qui nous sont parvenus* », écrit Horacio Fernández en ouverture du livre,

résultat de deux années de recherche menées sous la direction éditoriale de Luis Weinstein et Andrea Jösch.

Au fur et à mesure que se déploie l'ouvrage, les auteurs proposent plusieurs définitions du livre photo, de « *livres écrits avec des photos* » à « *séquences photographiques cohérentes dans lesquelles tout: le design, le texte, l'impression... sont au service de l'image* ». Le prisme « *chilien* » choisi est délimité en introduction. Mais qu'en est-il alors de cette révision? « *Une révision, littéralement, si nous* ... »

 DOUBLE PAGE DE ESPAÑA EL EN CORAZÓN, HIMNO A LAS GLORIAS DEL PUEBLO EN LA GUERRA (1936-1937), TEXTE: P. NERUDA, ED. ERCILLA, 1938.

coupons le mot en deux, cela veut dire "re/voir", non ? Voir de nouveau", explique Luis Weinstein. « Si l'on considère le livre photo comme langage visuel, cela élargit considérablement le spectre de ce que nous considérons comme tel. On m'a récemment demandé quel était le premier livre photo que j'avais vu. Aujourd'hui, je réponds que c'était mon premier livre de géographie à l'école – là où j'aurais précédemment pensé à un canon du genre, fidèle à la définition classique du livre photo. »

UNE ÉCRITURE CHORALE

Mais comment cette histoire a-t-elle commencé ? Luis Weinstein et Andrea Jösch, tous deux photographes, chercheurs, éditeurs, créateurs et rédacteurs en chef de *Sueño de la Razón* – revue dédiée à la photographie sud-américaine depuis dix ans –, en situent l'origine à São Paulo. Là s'est tenu, en 2007, un forum consacré à la photographie ibéro-américaine, un rendez-vous rassemblant acteurs locaux et spécialistes internationaux, où Luis Weinstein rencontra notamment Horacio Fernández, historien de la photographie. Une première réunion donna naissance à l'ouvrage de référence *Les Livres de photographie d'Amérique latine*, qu'Horacio Fernández publia en 2011. « C'était un moment très fertile, souligne Luis Weinstein. María Cristina Orive [photographe guatémaltèque ayant cofondé La Azotea de Buenos Aires, maison d'édition spécialisée dans le travail de photographes latino-américains, ndlr] avait précédemment mené une recherche sur les livres photo qui a eu un impact déterminant entre les années 1970 et 1990. Cette étude a permis de voir le livre photo comme quelque chose à part entière, et non comme le parent pauvre d'un photographe, montrant comment l'œuvre majeure d'un auteur pouvait être un livre. » D'autres forums et discussions

suivront. Dès 2011, Luis Weinstein et Andrea Jösch évoquent un projet de recherche consacré au Chili. En 2016, ils créent la fondation Sud Fotográfica, qui leur permet notamment de trouver les ressources nécessaires pour mener à bien ce projet. Le ministère de la Culture soutient alors la fondation en la dotant d'un fonds pour financer la recherche et sa publication. Luis Weinstein et Andrea Jösch réunissent une équipe de huit chercheurs pour proposer un corpus en quatre parties : les livres photo comme essais ; les livres photo politiques (de propagande ou de résistance) ; le lien entre photographie et littérature ; et les livres photo d'artistes. À ces quatre groupes de recherche s'ajoutèrent les contributions d'une trentaine d'artistes, écrivains, essayistes, designers, graphistes, historiens, journalistes et académiciens invités à commenter les ouvrages sélectionnés. « Cette pluralité et cette diversité des regards nous semblaient nécessaires pour que les gens qui viennent d'ailleurs, qui travaillent dans d'autres domaines, puissent envisager la photographie selon d'autres perspectives », résume Andrea Jösch. Une démarche collective et un regard transversal auxquels ils croient.



COUVERTURE DU LIVRE
UNA REVISIÓN AL
FOTOLIBRO CHILENO,
SOUS LA DIRECTION
D'HORACIO FERNÁNDEZ,
ANDREA JÖSCH ET
LUIS WEINSTEIN.

Leur plus grande découverte à l'issue de cette réflexion et de cette écriture chorale ? « *Nous voulions à l'origine présenter notre recherche de façon thématique, en reprenant le découpage de ces quatre catégories. Mais lorsque nous nous sommes tous réunis avec Horacio Fernández, qui a dirigé cette recherche, et que nous avons vu tous les livres rassemblés, nous avons pris conscience qu'il y avait là une manière inédite de lire l'histoire d'un pays au travers des images et au travers des livres qui contiennent ces images. C'est aussi une façon de voir notre propre pays. Le sujet n'est pas seulement les livres, mais les livres qui parlent aussi de nous, des contextes sociaux dans lesquels ils sont nés* », analyse Andrea Jösch. Ce sera donc une présentation chronologique qui sera retenue pour redécouvrir les livres, leurs « *messages à la mer* », et parcourir le XX^e siècle chilien.

DES HISTOIRES À LA PORTÉE DE TOUS

Pour traverser ce siècle, nous pouvons d'abord suivre le chemin des livres qui entendent faire du Chili le personnage principal, relatant son territoire comme un *continuum*, de l'Altiplano jusqu'à l'Antarctique, cherchant parfois à présenter une « *chilénité* » qui prendra différents visages au fil du temps. Parmi les ouvrages rassemblés, pas moins de 32 titres publiés entre 1915 et 1990 contiennent le mot « *Chili* ». Puis nous faisons un saut dans les années 1930, quand photographie et littérature se rencontrent, comme en témoignent les vers de Pablo Neruda accompagnés des photomontages de Pedro Olmos ou des célèbres images de Martin Chambí. Et nous voici dans les années 1970, qui voient le triomphe de l'*Unidad Popular* (coalition entre les partis de centre gauche et de la gauche du Chili en vue de l'élection de Salvador Allende à la présidence



 DOUBLES PAGES
EXTRAITES DE *VIVIR O MORIR*,
EDITORIA NACIONAL
QUIMANTÚ, FÉVRIER 1973.

de la République, le 4 septembre 1970). Une période prolifique pour la photographie, illustrée notamment par l'émblématique maison d'édition Quimantú qui publiera *Vivre ou Mourir*, spectaculaire ouvrage racontant les survivants des Andes dont l'avion s'est écrasé au milieu des montagnes. « *C'était une publication destinée aux kiosques à l'origine, c'est-à-dire créée pour qu'elle touche tout le monde. La façon de travailler a été pensée de façon universelle : le fond noir, le découpage... c'est un langage que tout le monde comprend. C'est une époque où toute la population ne savait pas lire ; le livre photo était alors un moyen pour mettre des histoires à la disposition de chacun* », explique Luis Weinstein.

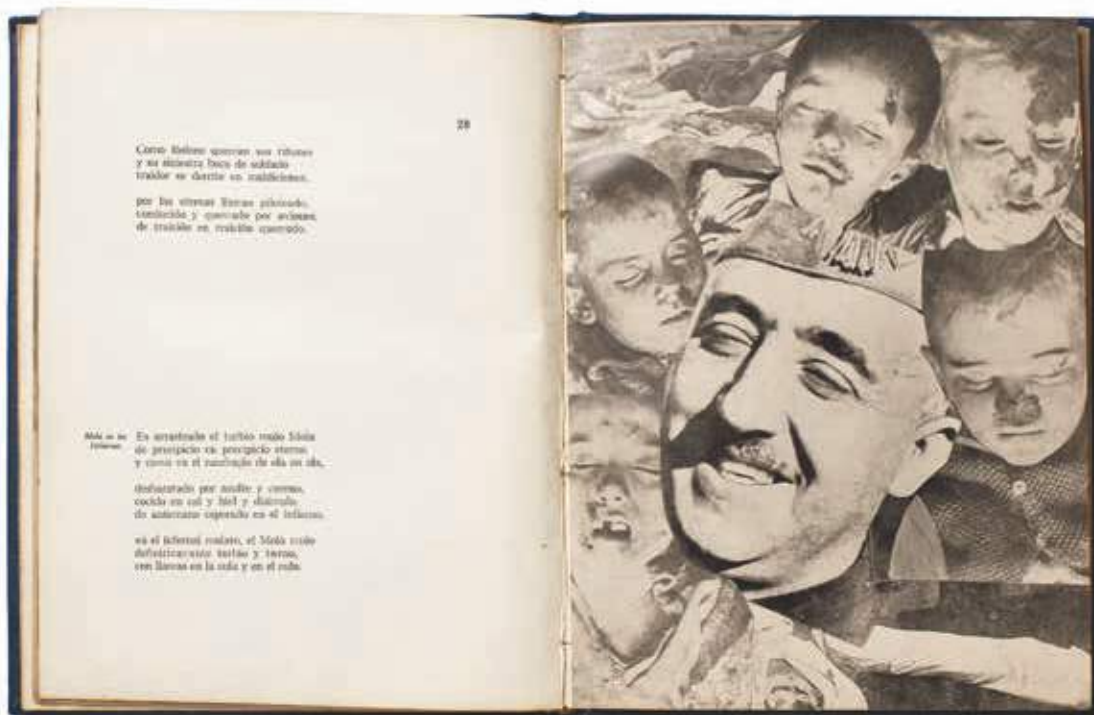
L'un des exemples les plus évocateurs demeure *Nous les Chiliens*, une série de petits livres vendus en kiosque entre 1971 et 1973. « *Ils sont écrits avec des photos*, poursuit Luis. *Et c'est une œuvre collective qui rend compte de l'esprit de cette époque.* » C'est en effet une véritable « *brigade* » (écrivains, photographes, journalistes, éditeurs...) qui est chargée de relater, en mots et en images, les récits du pays. Le premier numéro, intitulé *Qu'est-ce que le Chili ?* sera suivi de 50 fascicules constituant, au fil du temps, une véritable petite encyclopédie. Son cinquantième numéro aurait dû être publié le jour même du coup d'État, le 11 septembre 1973. La dictature militaire poursuivra la collection, une opportunité pour le nouveau pouvoir d'utiliser les images pour construire un autre récit national.

LES PHOTOS COMME DES « TEXTES OUVERTS »

Les années 1970 sont ainsi marquées par les livres photo politiques, de résistance comme de propagande. Parmi les nombreuses publications, citons *Chili, hier, aujourd'hui*, construit sur une opposition manichéenne : sur fond noir, l'hier obscur, celui d'Allende ; sur fond blanc, le présent de la dictature à légitimer. « *La lecture que nous en avons, quarante ans plus tard, est bien différente. Le temps écoulé modifie la signification et la valeur des images en générant un récit qui transcende l'utilisation initialement prévue* », indique le texte qui accompagne sa présentation. « *C'est cette même idée de*

messages dans les bouteilles qui échappent à l'expéditeur, à l'auteur », complète Luis Weinstein. Les photos sont en ce sens des « *textes ouverts* », car le lecteur d'aujourd'hui ne peut parcourir le livre sans remarquer l'absence cruelle de la jeunesse au fil des pages, les rues évidées. C'est un livre paradoxal au sens premier, un produit de propagande sans appel au service de la dictature, qui se transforme aujourd'hui en un « *mémorial elliptique des victimes de cette même dictature* ». Dans les années 1980, alors que la censure ●●●

 DOUBLE PAGE DE ESPAÑA
EL EN CORAZÓN, HIMNO A
LAS GLORIAS DEL PUEBLO EN
LA GUERRA (1936-1937), TEXTE :
P. NERUDA, ED. ERCILLA, 1938.



interdit aux médias d'opposition de publier des images, l'Association des photographes indépendants, dont faisait partie Luis Weinstein, publie *Les Éditions économiques de photographie chilienne*. Économiques, car produites avec des moyens limités : photocopiées sur des papiers médiocres, avec des agrafes en guise de reliure. Mais « *le plus important c'était que le livre circule, qu'il soit montré, avec ce qui était à disposition. C'est ce qui est intéressant avec cette révision, un livre comme celui-là y a sa place, alors que dans une histoire du livre photo classique, il n'en a aucune.* »

LE PHOTOGRAPHE ET LE DESIGNER

Dès lors, au fil des pages, c'est une histoire de l'édition chilienne qui se dessine. Les maisons d'édition Zig Zag et Quimantú, Nascimento, Ganymedes, Manieristas, Zegers, LAM, les différents acteurs qui collaborent pour réaliser et diffuser un livre photo... Photographes, imprimeurs et éditeurs se côtoient dans cette anthologie qui révèle aussi la place importante du graphisme dans l'histoire de la photographie chilienne. « *Je ne sais pas si c'est un trait caractéristique de l'édition chilienne, dira Andrea. Ce qui est sûr, c'est qu'il y a eu de très bons designers au Chili. Le design occupe une place prépondérante, notamment dans les livres réalisés pendant la dictature. Il était très important pour exprimer des choses qui ne pouvaient être dites directement. J'entends ici le design de façon conceptuelle, c'est-à-dire comment on transcrit une idée. Ici, la relation entre le photographe et le designer est fondamentale. Peut-être est-ce aussi cela qu'il manque parfois dans la surproduction actuelle, ce travail collaboratif sans lequel la narration des livres photo est beaucoup plus faible.* »

Une surproduction encore sous-représentée si l'on considère la place du livre photo chilien, et plus largement sud-américain, dans certaines manifestations photographiques. « *Nous avons une histoire merveilleuse que nous n'avons pas vue, aveuglés en partie par une histoire de l'art classique et par ses classifications, auxquelles certaines des productions chiliennes et sud-américaines ne correspondaient pas* », explique Andrea. Il est intéressant d'observer qu'après avoir longtemps été reléguées à une fonction documentaire, ces productions ont été réexaminées ces dernières décennies. « *Chaque pays d'Amérique du Sud regarde et pense désormais sa propre production à l'aune de nouveaux critères, sans appliquer de codes préétablis* », poursuit Andrea. « *Les productions étaient là, mais nous ne les avons pas regardées en tant que véritables livres photo*, explique Luis en évoquant les *Versos de Salón*, « *dont les sublimes vers du grand (anti)poète Nicanor Parra sont accompagnés, dans leur seconde édition, des photographies de Daniel Vittel* », ou des *Hauteurs du Macchu Picchu*, de Neruda, illustré des photos de Martin Chambi. « *Jusqu'à maintenant, seule la poésie était considérée dans l'histoire classique. C'est en ce sens que je parle de quelque chose caché juste devant nos yeux : tout à coup, lorsque tu changes ton regard, cela jaillit, c'est une question de perception. C'est ce qui se passe en ce moment avec le livre photo, et nous sommes très heureux d'y participer.* » Et Andrea Jösch de compléter : « *Si nous revenons dix ans en arrière, lorsque nous avons fondé Sueño de la Razón avec l'intention de découvrir la production sud-américaine, nous connaissions très peu ce qu'il se passait dans les pays voisins. La richesse de la production et de la théorie de l'image a été une surprise pour nous aussi. Aujourd'hui la situation a beaucoup évolué.* » ●



VUE DE L'EXPOSITION
UNA REVISIÓN AL FOTOLIBRO
CHILENO, PRÉSENTÉE AU
CENTRO DE FOTOGRAFÍA
DE MONTEVIDEO (URUGUAY),
MARS-MAI 2019. VISITE 3D DE
L'EXPOSITION SUR WWW.
CDF.MONTEVIDEO.GUB.UY



Hassan Jangu (« combattant », en persan), un jeune Iranien, membre du Bassidj, rampe à travers des marécages, près de Susangerd en Iran. Il sera tué lors d'une autre opération, à l'âge de 16 ou 17 ans, en 1984.



Nikon, allié des reporters

Dans le cadre de son partenariat avec le prix Bayeux Calvados-Normandie des correspondants de guerre, Nikon a développé quatre actions soutenant les photojournalistes. Un soutien précieux permettant aux photographes de réaliser et de promouvoir leurs reportages.

« De par son histoire de plus d'un siècle et ses valeurs d'engagement, il est dans l'ADN de Nikon de soutenir le photojournalisme. C'est avec une grande fierté que nous sommes partenaires du prix Bayeux », déclare Nicolas Gillet, directeur marketing et communication de l'entreprise. À travers cette collaboration, Nikon entend promouvoir les talents émergents et faire connaître le média photographique à un large public. Le dispositif Regard des jeunes de 15 ans invite, par exemple, les élèves des classes de 3e à voter pour leur image favorite. D'abord limitée au Calvados, cette opération est devenue européenne en 2015, puis internationale en 2017. Cette année, plus de 10 500 jeunes du monde entier ont pris part au vote.

L'engagement de Nikon se traduit également par la création, en 2013, de la masterclass Nikon. Si la recherche et le partage d'informations sont essentiels, la sécurité des reporters en mission doit rester une préoccupation majeure. Pour la deuxième année, Nikon s'est associé au Manoir, le centre de formation au reportage en zones dangereuses, fondé en 2014 par France Médias Monde. À l'issue de la formation, les photojournalistes sélectionnés suite à un appel à candidatures seront capables de mieux évaluer les risques, de comprendre les situations critiques, et de réagir face aux accidents de reportage. Un engagement pédagogique permettant à Nikon « d'aider les jeunes talents à exprimer leur vision du monde en leur faisant bénéficier de la meilleure formation », souligne Nicolas Gillet.

Je montre ce que je vois

Avançant avec les reporters, Nikon soutient chaque année une exposition pour le prix Bayeux. Jusqu'au 3 novembre 2019, les images d'Alfred Yaghobzadeh, photographe d'origine assy-

rienne et arménienne, sont à découvrir au cœur de la ville – une œuvre représentant quarante ans de carrière. Après avoir grandi en Iran, le photojournaliste voyage jusqu'au Liban, où il documente les laissés-pour-compte. Otage du Hezbollah durant huit semaines à 22 ans, il est finalement libéré grâce à l'aide de Claude Thierset, de l'agence Sipa Press, avec lequel il collabore pendant près de trente ans. Au cours de sa carrière, il sillonne l'Afghanistan, le Pakistan, Israël ou encore l'Iran. À travers ses images, l'auteur capture les désirs, les enjeux, et les violences des sociétés contemporaines avec une justesse frappante. « Je ne porte aucun jugement, je suis tel un invité et, comme un miroir, je montre ce que je vois », confie-t-il. Un travail couronné notamment par le premier prix du World Press Photo en 1986.

Le 12 octobre 2019, le prix Bayeux Calvados-Normandie a dévoilé son palmarès 2019. Patrick Chauvel, correspondant de guerre, photographe, réalisateur et écrivain, a remporté le prix Nikon pour la photo grâce à son reportage *Syrie, la fin de Baghouz*. Alors que les Forces démocratiques syriennes annonçaient quotidiennement la fin de l'État islamique, le photographe s'est rendu en février 2019 dans la ville de Baghouz, dernier espace habité par les djihadistes. « Je pensais que c'était une question d'heure, la réalité fut tout autre », confie-t-il. Au lieu des 5 000 civils – femmes et enfants de soldats de Daesh – attendus, environ 20 000 sont extirpés d'un camp de deux kilomètres carrés. Parmi eux, de nombreuses personnes « n'expriment aucun regret. Les femmes sont les plus virulentes. (...) Elles agressent les combattantes kurdes pour leurs tenues, refusent d'être touchées par les médecins, et attaquent les journalistes. Récemment, l'une d'elles s'est fait exploser avec son enfant », raconte Patrick Chauvel, qui saisit à travers ce reportage poignant la haine foudroyante et la violence des conflits en Syrie.



AMERICANS PARADE GEORGE GEORGIU

GAY PRIDE PARADE. NEW YORK CITY,
NEW YORK, JUNE 26, 2016.











PAGES PRÉCÉDENTES: MARION COUNTY
COUNTRY HAM DAYS PIGASUS PARADE.
LEBANON, KENTUCKY, SEPTEMBER 24, 2016.

MARDI GRAS PARADE. ALGIERS,
NEW ORLEANS, LOUISIANA,
FEBRUARY 06, 2016.

MERMAID PARADE.
CONEY ISLAND,
NEW YORK, JUNE 18, 2016.

« **Le chemin qui m'a mené vers Americans Parade a été sinueux.** En 2011, lors d'un voyage aux États-Unis, j'ai commencé à réfléchir aux routes composant le territoire américain, leur influence sur la société, leur manière d'encourager la ségrégation dans le pays. On voit parfois si peu de personnes dans la rue, là-bas, qu'on a l'impression de ne connaître un endroit que par sa réputation », raconte George Georgiou. C'est en 2016 que le photographe britannique a commencé son projet de livre (financé par une campagne Kickstarter), après avoir assisté à une parade dédiée à Martin Luther King à Long Beach, en Californie. « *Contrairement à ma première visite de cet endroit, les rues étaient devenues vivantes, accueillant un flot constant de personnes* », ajoute-t-il.

Dans un monochrome unifiant les différentes étapes de son parcours, le photographe a capturé une collection de visages, d'expressions, de postures, de gestes, de looks, de comportements et d'identités. « *Un récit complexe et ambigu, aux airs de tableaux modernes* », commente-t-il.

RASSEMBLEMENTS DANS UN PAYS DIVISÉ

De janvier à décembre 2016, George Georgiou a assisté à 26 parades, dans 24 villes de 14 États. Des foules impressionnantes de New York ou Laredo, au Texas, aux plus petites réunions à Baton Rouge, en Louisiane, ou à Ripley, en Virginie-Occidentale. « *Il était important de toucher le plus*



DEFEAT OF JESSE JAMES DAYS PARADE.
NORTHFIELD, MINNESOTA,
SEPTEMBER 11, 2016.

Americans Parade,
autoédition, disponible
en novembre 2019.

grand nombre d'Américains possible. J'ai finalement passé très peu de temps à regarder les parades, préférant me concentrer sur leur public », s'amuse-t-il. Car ce sont les dynamiques entre les individus et la société qui fascinent le photographe.

Publié par *The New York Times* au lendemain de l'investiture de Donald Trump, *Americans Parade* étudie l'importance des rassemblements au cœur d'un pays profondément divisé. « *Croyons-nous toujours à la notion de communauté aujourd'hui ? Ou sommes-nous de simples étrangers, nous tenant côte à côte, anonymes, dans la rue ?* », s'interroge l'auteur. Dans l'ouvrage, les photographies se succèdent, donnant à voir la diversité des foules américaines. « *Le nombre de visages représentés brouille*

la réalité, invitant une familiarité abstraite dans le travail. À chaque image, on se prend à chercher quelqu'un qu'on connaît. Je souhaite que tout le monde puisse se voir dans ces clichés, sans peur ni préjugé ; c'est bien sûr quelque chose que je ne peux contrôler », conclut George Georgiou. Avec cette parade d'Américains, l'artiste compose une fresque photographique détaillant les nuances de ces communautés éphémères. Celles qui « *arrivent une demi-heure avant l'événement et repartent une demi-heure plus tard, laissant dans leur sillage des rues désertes et des déchets.* » ●

LOU TSATSAS

www.georgegeorgiou.net

Membre de la célèbre École de Düsseldorf, le photographe allemand présente une rétrospective de ses œuvres au prestigieux musée Guggenheim de Bilbao, dans le pays basque espagnol. L'occasion de revenir sur un artiste majeur, dont les travaux continuent de marquer l'histoire de la photographie.

TEXTE : ÉRIC KARSENTY — PHOTOS : THOMAS STRUTH

Thomas Struth, un cas d'école

C'est la première fois que le musée Guggenheim de Bilbao, véritable institution de l'art contemporain, consacre une imposante rétrospective à un photographe vivant. L'œuvre de Thomas Struth se déploie en effet sur cinq décennies, abordant des préoccupations sociales en traitant de thèmes comme l'espace public (*Unconscious Places*), la famille (*Family Portraits*), le rapport à l'œuvre d'art (*Museum Photographs*), la nature (*New Pictures from Paradise*), le paysage dans sa dimension politique (*This Place*) mais aussi, plus récemment, les relations entre nature et politique (*Nature & Politics*) et les animaux (*Animals*). Un véritable panorama qui dévoile également des images d'archives rarement montrées, permettant de mieux comprendre le fonctionnement de cet artiste né en 1954 en Allemagne.

MONTRE LES PROCESSUS SOCIAUX

D'abord étudiant en peinture, Thomas Struth suit l'enseignement de Gerhard Richter, un peintre dont les toiles abstraites ne semblent pas avoir de sujet mais trouvent leur origine dans des photographies qu'il collecte dans la presse, chez des amateurs, ou qu'il prend lui-même. Les liens entre peinture et réel conduisent le jeune étudiant à s'intéresser lui aussi à la photographie, qu'il pratique dans les rues, en noir et blanc, au 35 mm, puis à la chambre. Le goût du protocole et de la série se manifeste rapidement, et ses *Lieux inconscients* (*Unconscious Places*) tentent de montrer les processus sociaux (les effets de la mondialisation, de la croissance de l'économie et de la démographie) qui s'inscrivent dans les structures urbaines. La photographie devient dès lors essentielle pour lui, et il s'inscrit à l'académie des Beaux-Arts de Düsseldorf, où il suit l'enseignement de Bernd et Hilla Becher – photographes documentaires à l'origine de l'École de Düsseldorf (voir encadré). Plus tard, dans les années 1980, il fait la connaissance d'un psychanalyste, Ingo Hartmann, qui

demande à ses patients d'apporter des photos de famille dans le cadre de leur thérapie. Intéressé par l'expérience, Thomas Struth va sélectionner une soixantaine de clichés avec le thérapeute, et les présentera en grand format et en noir et blanc. Son intention est de montrer des images ouvertes à différentes interprétations qui dévoilent « les similitudes physiques des membres de la famille et leur environnement social ». Le grand format des images devient une des marques de fabrique de l'artiste et de l'École de Düsseldorf. Cette volonté de « faire tableau » traverse toute une génération d'artistes utilisant la photographie, selon la terminologie de l'époque, en même temps qu'elle souligne une relation particulière à la peinture chez Thomas Struth, comme le montrent ses séries *Museum Photographs* et *Public*. Ici, le photographe s'intéresse au regard que porte le public sur les œuvres d'art dans les musées. Dans l'une des salles du Guggenheim Bilbao, une série de cinq cadres composant une fresque photographique monumentale montre un public

qui regarde vers le hors-champ de l'image. Ce sont des visiteurs de la galerie de l'Académie de Florence qui admirent le *David* de Michel-Ange, sans qu'apparaisse l'œuvre en question. Un travail qui met en lumière la valeur intemporelle de l'œuvre d'art, en même temps qu'il interroge le tourisme de masse et notre manière de regarder le monde – un questionnement qui traverse toute l'œuvre de l'artiste, comme il le démontre par la suite avec ses études de paysages.

PERCEPTION SENSORIELLE

Invité par le photographe français Frédéric Brenner à participer au projet *This Place*, qui vise à explorer la complexité d'Israël et de la Cisjordanie (avec onze autres photographes), Thomas Struth signe là quelques-unes de ses images les plus fortes : des photos qui racontent, avec sobriété et élégance, des tensions extrêmes. Plus loin dans l'exposition, on découvre aussi des paysages où la nature prend possession



HANNAH ERDRICH-HARTMANN
ET JANA-MARIA HARTMANN,
DÜSSELDORF 1987.



du cadre, une manière pour l'auteur de renouer avec une perception sensorielle pour composer ses *New Pictures from Paradise*. En contrepoint à ces clichés pris dans les forêts luxuriantes du Brésil, d'Australie, de Chine ou d'Allemagne, l'artiste braque l'objectif de sa chambre photographique sur une série de paysages artificiels, comme le premier parc d'attractions conçu par Walt Disney. Des grands formats aux couleurs saturées, qui nous forcent à observer ce monde étrange et écœurant façonné par l'homme.

L'œuvre de l'artiste allemand se renouvelle en permanence dans des questionnements qu'il soumet à notre regard, comme avec sa série *Nature & Politics*, qui explore les innovations technologiques. Des images qui nous présentent une complexité telle qu'elle est devenue incompréhensible et hors d'atteinte, sauf pour une très petite minorité de scientifiques. Mais ce sont sans doute ses dernières images, celles de la série *Animals*, montrées ici pour la première fois, qui nous ont le plus touchés. On y voit, toujours en grand format et en couleur, des animaux morts – de mort naturelle, nous précisent les cartels – couchés sur des fonds colorés. Des natures mortes qui ne le semblent pas, et qui expriment la fragilité de la vie avec force, douceur et gravité. « *J'ai essayé de montrer les animaux d'une manière belle et digne. Je m'intéresse à l'idée d'abandon : une fois qu'on meurt, tout le cirque que l'on a créé avec la plus grande détermination, ce théâtre s'arrête définitivement. Ces photos doivent être comme des coups, le souvenir de la mort s'apparentant à un sursaut* », conclut l'auteur. ●

À VOIR

Thomas Struth

Jusqu'au 19 janvier 2020,
au musée Guggenheim Bilbao.

www.guggenheim-bilbao.eus/fr

www.thomasstruth32.com

L'ÉCOLE DE DÜSSELDORF

L'enseignement de Bernd et Hilla Becher à la Kunstakademie de Düsseldorf, entre 1976 et 1996, a imprimé sa marque à toute une génération d'artistes comme Andreas Gursky ou Thomas Ruff. Après avoir réalisé un inventaire du patrimoine industriel en Allemagne selon un protocole précis (travail à la chambre grand format, frontalité, utilisation du noir et blanc, perspectives redressées...), le couple a développé une approche documentaire distanciée qui a fait école. L'usage du grand format pour « faire tableau », le développement de travaux en série et une certaine forme d'objectivité contribueront à donner à leurs étudiants une reconnaissance internationale, concrétisée par des cotes sur le marché de l'art encore jamais atteintes pour la photographie.

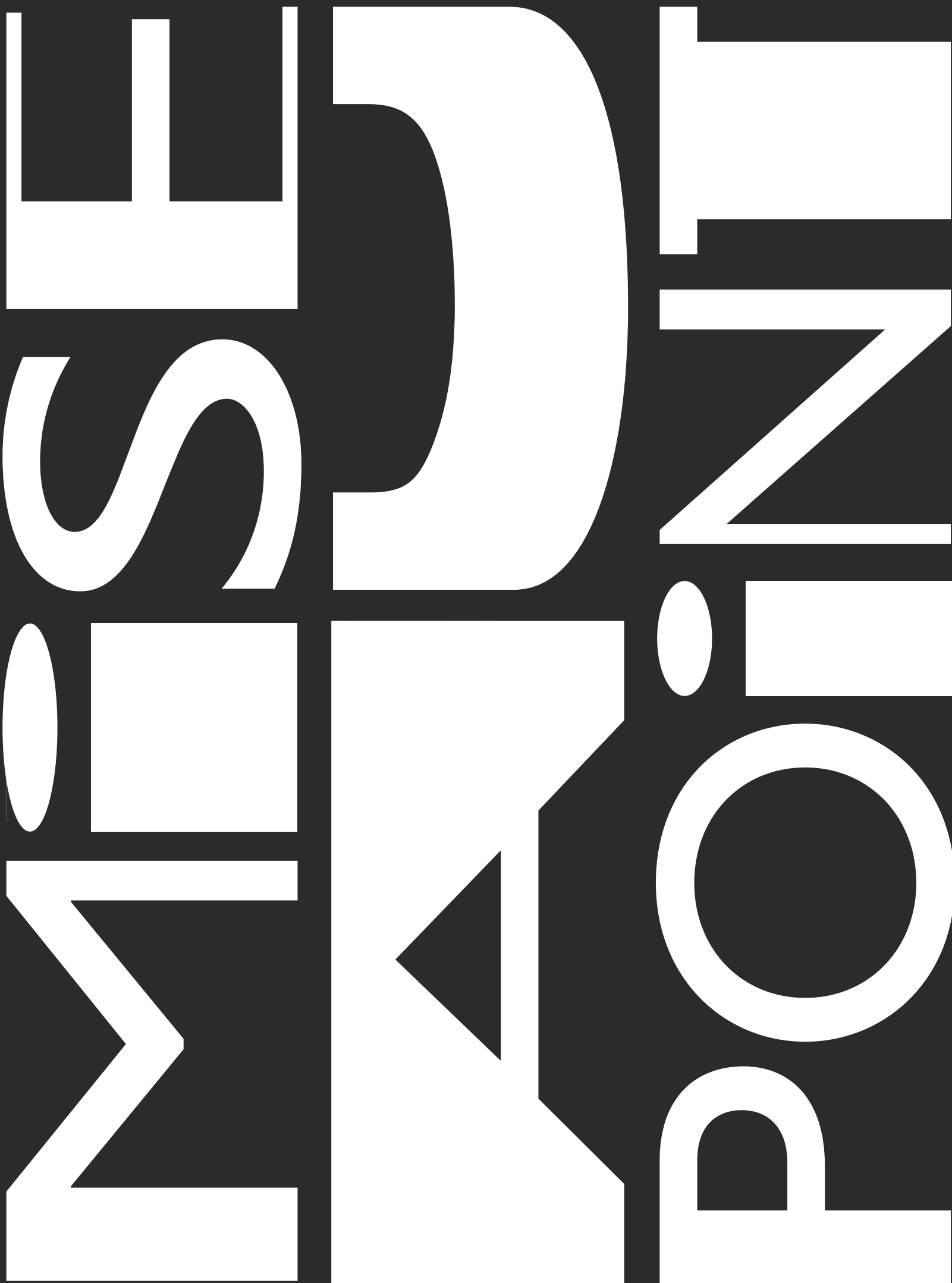


MUSÉE PERGAME I,
BERLIN 2001.



MONT BENTAL,
PLATEAU DU GOLAN 2011.





Comme chaque année en novembre, le rendez-vous parisien de la photographie investit un nombre impressionnant de lieux pour des expositions, des rencontres, des librairies éphémères... toutes consacrées au 8^e art. Cette concentration, qui attire chaque année plus de passionnés, est l'occasion de faire un état des lieux du marché et de la création contemporaine. Guidés par nos coups de cœur et par les images, nous vous proposons un parcours à travers les foires, les musées, les institutions et les galeries orchestrant cette fête. TEXTE ET SÉLECTION : ÉRIC KARSENTY

Paris capitale de la photo

Paris Photo



Samuel Fordham

Diplômé de la School of Creative Arts au Royaume-Uni, Samuel Fordham est l'un des lauréats du prix Carte blanche attribué à quatre étudiants et organisé pour la 3^e année consécutive. Son travail attire notre attention sur les « familles Skype » en Angleterre, où la politique migratoire du Home Office conduit à la séparation de milliers de familles britanniques. Des images qui seront visibles à Paris Photo, mais aussi en exposition/projection à la gare du Nord, dans le cadre d'un partenariat avec Gares & Connexions et la Picto Foundation. www.parisphoto.com

Samuel Fordham, *I Thought I Would Sit Here and Look Out Over the Fjord for the Last Time.*



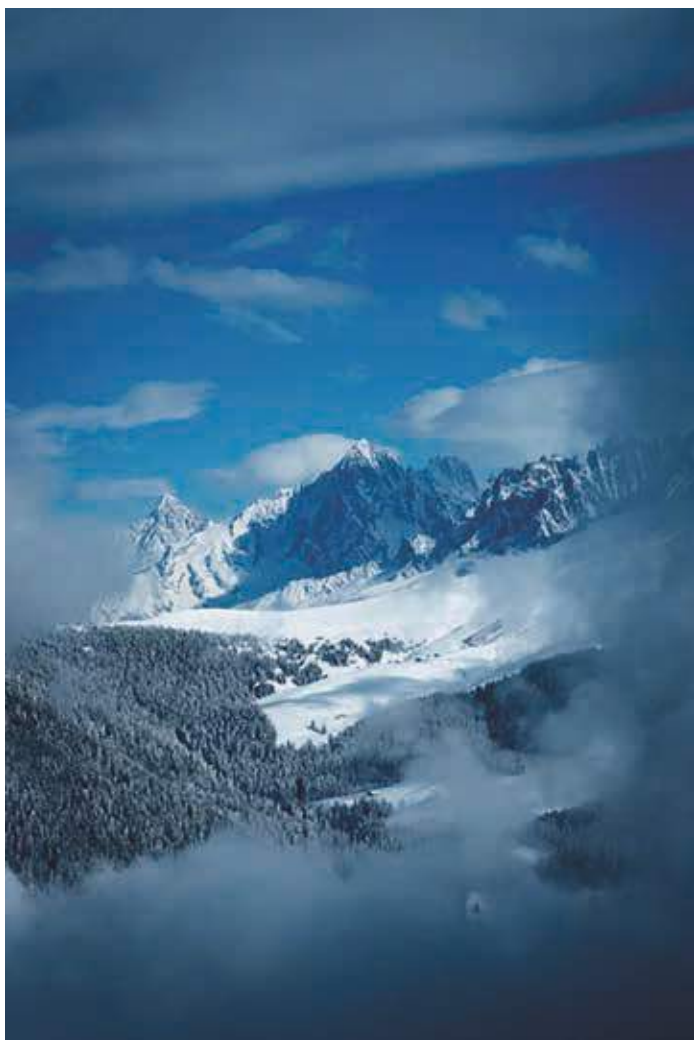
Paris Photo



Elsa Leydier

« Elsa Leydier reproduit une nature qui emprunte ses couleurs au Pop Art et ses codes esthétiques au luxe. Elle met en évidence le rôle de l'image dans la construction de l'imaginaire et rend à ces lieux la valeur qu'ils ont perdue. Chaque œuvre est une planche botanique d'un paradis retrouvé. »
Elsa Leydier sera exposée en solo show par la galerie Intervalle à Paris Photo, ainsi que dans le secteur Curiosa en qualité de lauréate de la 2^e édition du prix de la Maison Ruinart.
www.parisphoto.com

Elsa Leydier, *Untitled #7, Platanos con platino*, 2017.



Ciels de montagne

PhotoSaintGermain

La librairie des Alpes est un lieu connu de tous les amoureux de la montagne et de la photographie. Livres rares, cartes anciennes, objets de curiosité, vintages et tirages contemporains sont à découvrir dans cet espace qui vous fera prendre de la hauteur.
www.photosaintgermain.com

Cyril Entzmann, *Haute-Savoie*, 2017.

Marie Quéau

photoSaintGermain

« Le Royaume est le portrait d'une communauté imaginaire réalisé entre 2017 et 2019, teinté de magie et de rituels. Ma démarche dans ce travail s'apparente à celle d'un archéologue : ressusciter des mondes morts, renouer le dialogue avec des êtres d'un autre temps, pour raconter au mieux notre présent. » Une exposition présentée à la galerie Madé. www.photosaintgermain.com



Marie Quéau, *Le Royaume*, 2017-2019.

À l'origine du programme informatique permettant de vieillir artificiellement les visages pour retrouver les personnes disparues – méthode utilisée entre autres par le FBI –, l'artiste est passée maître dans les manipulations numériques et dans les techniques des portraits composites générés par ordinateur. Paci contemporary Gallery. www.parisphoto.com

Nancy Burson

Paris Photo



Nancy Burson, *Trump/Poutine Composite*, 2018.

Elsa & Johanna

Elsa Parra & Johanna Benainous forment un duo d'artistes qui composent des personnages imaginés au gré de leurs explorations urbaines. Dans *L'album d'une génération*, elles travaillent autour des notions de genre et d'identité. Galerie La Forest Divonne, à Paris Photo. www.parisphoto.com



Paris Photo

Elsa & Johanna,
A Couple of Them, 2014-2016.



Julio Bittencourt, *Ramos 38*, 2010.

Julio Bittencourt

MISE AU POINT

Paris Photo

Ramos est le nom d'une plage brésilienne très loin des clichés qu'on peut en attendre. « Ici, seuls les autochtones viennent et ils parlent tous la même langue, ont les mêmes signes. Noir ou blanc, gras ou maigre, l'important n'est pas de faire bonne figure sur la photo, mais de sentir le soleil sur la peau, boire et tenter sa chance avec quelqu'un. » Des images saturées de couleur, de désir et de chair. Galerie Lume. www.parisphoto.com

Akaa

La galerie Number 8 de Bruxelles présente trois jeunes artistes qui célèbrent « l'esthétique noire et la diversité sous tous ses aspects ». Avec notamment le très beau travail de David Uzochukwu, qui a tout juste 21 ans. www.akaafair.com

David Uzochukwu



David Uzochukwu, *Tectonic Shift*.



Jérémie Lenoir, *Stockage, Waregem*, 2014.

Jérémie Lenoir

Le travail sur le paysage de ce jeune Français né en 1983 sera présenté simultanément au salon FotoFever, au Carrousel du Louvre, ainsi que sous la nef du Grand Palais, à Paris Photo. Une belle visibilité pour cet artiste publié dans *Fisheye* il y a déjà quelque temps. www.fotofever.com www.parisphoto.com

paris photo & FotoFever

Cerise Doucède

Photos Saint Germain

Cerise Doucède, *Nouvelles Terres - Roches 1.*



Prince Gyasi



Prince Gyasi, *La Pureté*, 2019.

Akaa

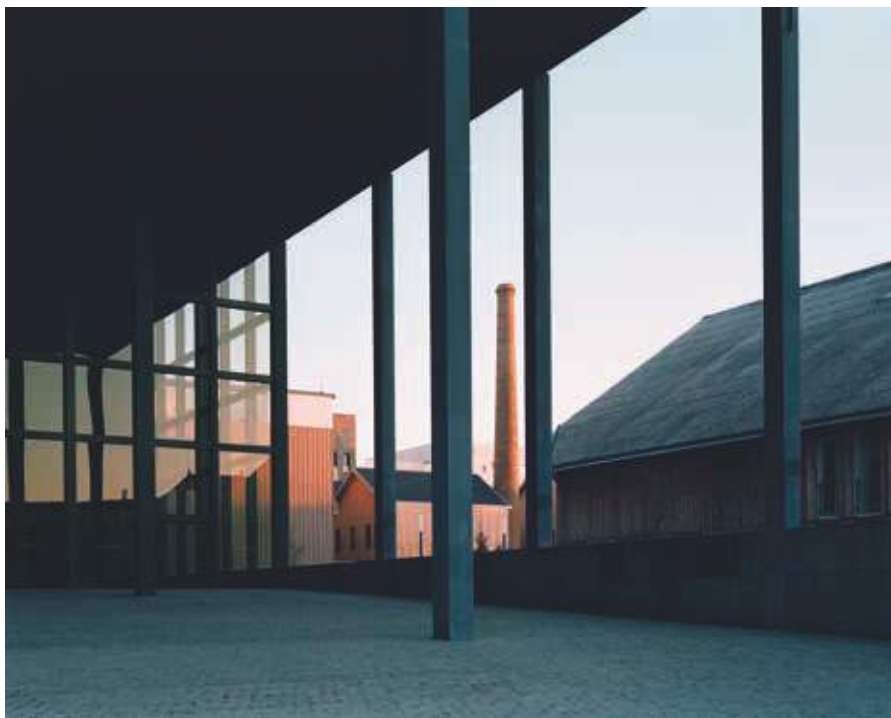
Né en 1995, ce jeune photographe ghanéen figure parmi les auteurs les plus en vue de sa génération. Mentionné par *Vanity Fair* comme un des neuf artistes à suivre l'an dernier, il sera exposé par la Nil Gallery au salon AKA (Also Known As Africa). www.akaafair.com

Intitulée *Présence humaine*, l'exposition qui rassemble Simon Brodebeck et Lucie de Barbuat, et Cerise Doucède imagine le temps où il nous faudra abandonner notre planète. « Et si le jour J était demain, qu'est-ce que notre civilisation laisserait derrière elle et à quoi ressembleraient nos nouvelles terres ? », s'interroge Julien Hory, commissaire de l'exposition présentée à la galerie Ségolène Brossette. www.photosaintgermain.com

Ambroise Tézenas

Salon de la photo

Le Salon de la photo a fait le choix de la photographie contemporaine en exposant une partie de la prestigieuse collection de Florence et Damien Bachelot. On y trouvera une trentaine d'auteurs, dont Nan Goldin, Paul Graham, Laura Henno, Guillaume Zuili, Stéphane Couturier, Philippe Chancel, Véronique Ellena, Liza Roze et Ambroise Tézenas.
www.lesalondelaphoto.com



Ambroise Tézenas. Série *Nantes vue par*, 2013.

Nicola Lo Calzo

« Cham est avant tout un voyage à travers une nouvelle géographie de la mémoire et du monde, qui souhaite "déplacer les centres", et éveiller les consciences sur des savoirs et des pratiques à la marge de ces peuples dépositaires et de leur incessante circulation par-delà l'Atlantique. » Son solo show *Mémoires et persistances de l'esclavage colonial* : une enquête photographique, 2010-2020, est présenté par la galerie Dominique Fiat.
www.parisphoto.com

Paris photo



Nicola Lo Calzo, série *Obia*. Onis travaille comme assistant de son cousin, Seké, guide touristique de Ndyuka sur le fleuve Maroni, Guyane française, 2014.

Développant chacun des pratiques individuelles, Florian Pugnaire et David Raffini se sont associés pour mener à bien une œuvre collaborative sur les problématiques du recyclage de l'objet industriel vers le statut d'œuvre d'art jusqu'à sa décomposition dans l'espace-temps. *Fahrenheit 134*, le titre de la série, est une réflexion entre fiction et archive. Un travail présenté par la galerie Ceysson & Bénétière au salon Approche.
www.approche.paris/fr

Approche



Florian Pugnaire
et David Raffini

Florian Pugnaire &
David Raffini, *Sub City*, 2019.

fp

Deconstruction of
digital camera *



SIGMA

sigma-global.com

*La déconstruction de l'appareil photo numérique.

Paris Photo

Stéphane
Lavoué

La 10^e campagne artistique de la société Pernod Ricard attribuée à Stéphane Lavoué met à l'honneur la culture de la convivialité, le partage et les rencontres. Avec *Seriously Convivial*, le lauréat du prix Niépce 2018 signe ainsi une série de portraits de collaborateurs de la société avec des personnes « qui jouent au sein de leurs communautés respectives un rôle de lien et d'ambassadeur de cette culture du partage ». Irlande, Chine, Islande, Cuba, États-Unis, Japon, Colombie, Italie... Un très beau tour du monde en forme de carnet de voyage à partager sans modération. À noter que Stéphane Lavoué sera également présenté par la Fisheye Gallery dans la partie Prismes de Paris Photo (lire aussi p. 92).
www.parisphoto.com



Stéphane Lavoué. *Olusola Banjoko, Trade Marketing Executive - Pernod Ricard Nigeria & Zashi Duma, Restauratrice EndFragment - Lac Lugu, Chine, Communauté Musuo.*

Pierre Liebaert

Photosaintgermain



Pierre Liebaert, *Pulvis*, 2019.

Œuvres contemporaines et anciennes issues d'une vingtaine d'artistes explorant « le noir et ses profondeurs », l'exposition *Quelque chose noir* propose d'éclairer « les lueurs de l'obscur par l'image fixe ou mouvante, mais aussi via le texte, qu'il soit lu ou écrit, le son, la peinture ou encore le dessin », explique Fanny Lambert, commissaire de l'exposition. Galerie Gradiva.
www.photosaintgermain.com

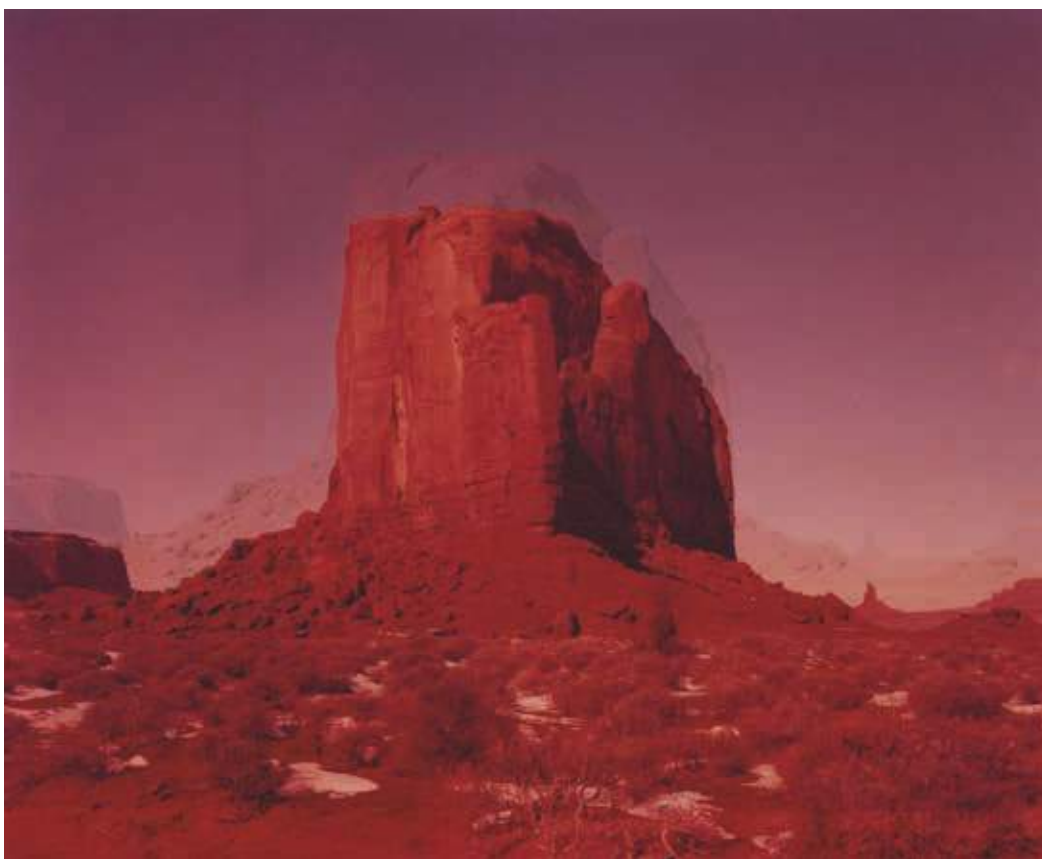
Malala
Andrialavidrazana

« En superposant des fragments d'images issus de différentes époques comme des billets de banque, des cartes géographiques, des pochettes de disques, etc., Malala Andrialavidrazana aborde les sujets de l'altérité, du métissage culturel ou encore la nécessité de remettre en question les préconceptions provenant d'un imaginaire « eurocentré ». Elle propose ainsi une forme de décolonisation par l'image, tout en allusion et en poésie », analyse Arian Fleury pour Aware (Archives of Women Artists Research & Exhibitions). Galerie Caroline Smulders.
www.parisphoto.com

Malala Andrialavidrazana, *Figures 1856, Leading Races of Man*, 2016.



Sébastien Reuzé

Sébastien Reuzé, *Trip*.

Paris Photo

Tim Walker

Approche

À travers ce voyage imaginaire dans l'histoire de la photographie américaine, Sébastien Reuzé revisite le road trip avec sa série *Colorblind Sands* présentée par la galerie Meyer Zevil Art Projects au salon Approche. « La couleur, ou son absence, est une source d'inspiration permanente et joue un rôle important dans ce projet. Chaque œuvre est imprimée dans une teinte qui lui donne une tension spécifique. » www.approche.paris/fr

C'est une sélection d'œuvres inédites du célèbre photographe de mode Tim Walker que propose la galerie Michael Hoppen à Paris Photo. Un événement qui préfigure sa grande rétrospective au Victoria & Albert Museum de Londres. Pour ces nouvelles images, l'artiste a mis en place une équipe dédiée de décorateurs, de costumiers et de fabricants d'accessoires pour l'aider à réaliser sa vision singulière. www.parisphoto.com



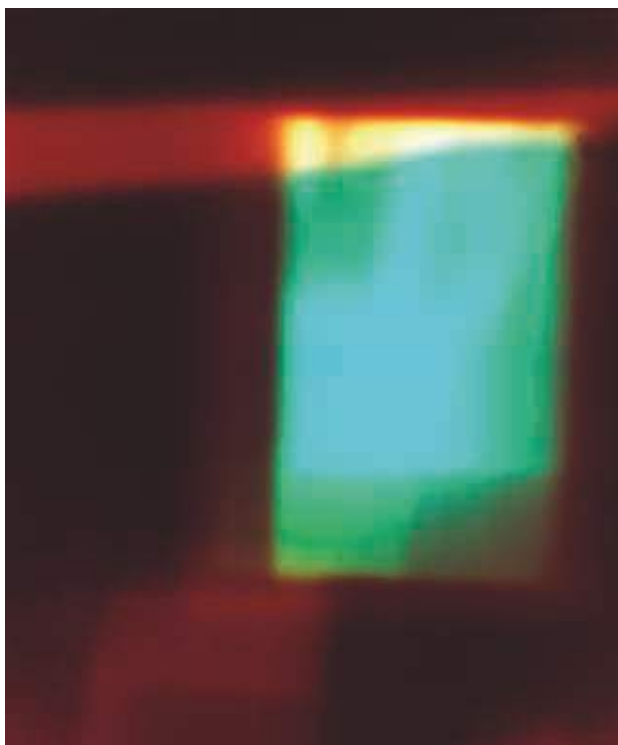
Tim Walker, Marion Cotillard, *Fashion: Dior Haute Couture*. Paris, 2012.

Bit20

Matthieu Boucherit,
Caroline Delieutraz,
Juliette-Andréa Elie,
Laure Tiberghien

Laure Tiberghien, *Filtres#1*, 2017.

Organisée par l'équipe de la Biennale de l'image tangible entre deux éditions, cette exposition *Hors sujet* rassemble les travaux de quatre photographes « autour de l'altération et la disparition du sujet que la photographie est traditionnellement censée représenter ». Jusqu'au 17 novembre, galerie Plateforme, 73, rue des Haies, à Paris (20^e). www.bit20.paris



Paris Photo

Mari Katayama

Dans ses autoportraits, la Japonaise Mari Katayama utilise son corps comme une sculpture vivante pour transcender son handicap physique. Présentées à la dernière édition de la Biennale de Venise, ses images seront visibles à la galerie Sage, à Paris Photo. www.parisphoto.com



Mari Katayama, *Bystander #014*, 2016.



Aida Muluneh

Aida Muluneh,
Who Knows Tomorrow, 2019.

L'artiste éthiopienne évoque la condition de la femme dans son pays, et particulièrement les transports de lourds conteneurs d'eau à pied avec sa série *Water Life*. Exposition présentée par la Jenkins Johnson Gallery. www.parisphoto.com

Paris Photo

PhotoSaintGermain

Ange Leccia

Présentée dans la maison d'Auguste Comte, *Éblouissements* propose un ensemble de vidéos qui seront autant « d'évocations des présences féminines qui ont entouré le philosophe. Sa méthode est celle de l'intropathie, à la manière baudelairienne. Par ce procédé d'entrée en dialogue avec l'âme des êtres ayant vécu dans ces lieux, Ange Leccia recrée le contact entre leur temporalité et la nôtre », précise Pascal Beausse, commissaire de l'exposition. www.photosaintgermain.com



Ange Leccia, image extraite de *Girls, Ghosts and War*.

MISE AU POINT

Ayana V. Jackson

Paris Photo

Présentée simultanément à la Mariane Ibrahim Gallery, qui lui consacre un solo show, et dans la sélection de portraits de la prestigieuse JP Morgan Chase Art Collection (partenaire officiel de Paris Photo), Ayana V. Jackson poursuit son interrogatoire du regard colonial sur l'histoire de la photographie.

www.parisphoto.com

Ayana V. Jackson, *Sea Lion*, 2019.



Bruno Serralongue

Paris Photo

Présent à la galerie Air de Paris au Grand Palais, Bruno Serralongue sera également exposé au centre Georges Pompidou avec sa série sur Calais (*Témoigner de la jungle*). Ce diplômé de l'ENSP d'Arles travaille depuis les années 1990 sur les coulisses de l'information dans une démarche politique qui interroge tous les aspects de la production de l'image.

www.parisphoto.com



Bruno Serralongue, *Chemin à l'aube 1*, Calais, juillet 2006.

L'édition photographique est elle aussi à la fête, avec plusieurs rendez-vous dédiés aux amoureux des livres photo et avec des éditeurs venus des cinq continents!

Livres

Paris Photo

Du 7 au 10 novembre.
Plus d'une trentaine d'éditeurs seront présents à Paris Photo, sans oublier le prix du livre photo Paris Photo-Fondation Aperture et les différents *talks* organisés sous la nef du Grand Palais.
Avenue Winston-Churchill, à Paris (8°).
www.parisphoto.com

Offprint Paris

Du 7 au 10 novembre.
Plus d'une centaine d'éditeurs indépendants.
École nationale des Beaux-Arts de Paris
14, rue Bonaparte, à Paris (6°).
www.offprint.org

Polycopies

Du 6 au 10 novembre.
Une sélection de 45 éditeurs et libraires étrangers spécialisés en photographie vous attendent sur le bateau Concorde-Atlantique, sur les quais de Seine.
Berge de Seine, port de Solférino, à Paris (7°).
www.polycopies.net

Paris Vintage Photobook

Du 6 au 9 novembre.
Les livres rares et épuisés se trouvent ici, profitez-en!
Hôtel de Sauroy
58, rue Charlot, à Paris (3°).
www.paris-vintage-photobook.com

Photobook Week

Du 7 au 11 novembre.
Déjà la 3^e année que la fameuse librairie anglo-saxonne Shakespeare and Company organise ses rencontres au 37, rue de la Bûcherie, à Paris (5°).
www.shakespeareandcompany.com

Photos: **1.** Shinji Nagabe, *Espinha*, éd. Le bec en l'air, 2019. **2.** Romain Laurendeau, *Kho*, éd. Le bec en l'air, 2019. **3.** Toby Binder, *Tiennan, Clonard*, du livre *Wee Muckers. Youth of Belfast*, éd. Kehrer, 2019. **4.** Mimi Plumb, *Landfall*, éd. TBW 2018. **5.** Saul Leiter, *Walk with Soames*, 1958, du livre *Saul Leiter*, éd. Kehrer, 2019. **6.** Charles Fréger, *Cimarron*, éd. Actes Sud, 2019. **7.** Martin Bogren, *August Song*, éd. L'Artière, 2019. **8.** Masahisa Fukase, *Family*, éd. Mack, 2019. **9.** Juan Brenner, *Tonatiuh*, éd. RM, 2019. **10.** Anna Clarén, *When Everything Changed*, éd. Max Ström, 2018. **11.** Masahisa Fukase, *Color Approach*, éd. Benrido 1962. **12.** Tania Franco Klein, *Toaster (Self-portrait)*, éd. Bessard, 2016. **13.** Viviane Sassen, *Heliotrope*, éd. TBW 2018.

1



2



3



4



5



7

6



9



10



8



11



12



13



FESTIVAL DE CANNES
Partenaire Officiel

Panasonic

LE PLEIN FORMAT SANS COMPROMIS

CHANGING PHOTOGRAPHY*



* LA PHOTOGRAPHIE CHANGE. Panasonic France 17 rue du 19 mars 1962 - 92220 Gennevilliers RCS Nanterre - B 445 233 757 Succursale de Panasonic Marketing Europe GmbH Siège social : 43 Hagenauer Strasse, 45203 Wiesbaden (Allemagne) - Wiesbaden HRB 13178.

LUMIX S — LE PLEIN FORMAT NOUVELLE GÉNÉRATION

Conçue et développée pour la photographie et la vidéo professionnelle d'exception, la nouvelle série LUMIX S est unique grâce à son design et ses performances sans compromis. Avec trois appareils aux capteurs plein format 47 MP (S1R) et 24 MP (S1, S1H), la gamme LUMIX S offre une qualité d'image optimale. Le viseur sans précédent de ces trois boîtiers repousse les limites de la résolution à un niveau incomparable avec 5.760K points, et la Double Stabilisation d'image DUAL I.S.2 sur 5 + 2 axes permet d'obtenir des photos et vidéos sans aucun flou de bougé avec un gain de 6.5 stops, une première dans le Plein Format¹. Dotés de l'enregistrement vidéo en 4K 60p/50p pour les S1 et S1R et jusqu'en 6K 24p pour le S1H, les trois boîtiers sont conçus pour affronter les situations les plus difficiles avec leur châssis en alliage de magnésium ultra robuste et tropicalisé. La monture L² - en alliance avec LEICA et Sigma - permet d'offrir une gamme d'objectifs riche et complète, en donnant accès aux gammes respectives des trois marques, diversifiées et évolutives.

Découvrez nos offres promotionnelles sur [Panasonic.com](https://www.panasonic.com), onglet « promotions ».

¹ La Double Stabilisation Dual I.S.2 peut être utilisée avec les objectifs S-R24105 et S-R70200 à compter du 1^{er} Février 2019.

² L-Mount est une marque déposée de LEICA Camera AG.



LUMIX
S1 · S1R · S1H



Dans son nouveau projet présenté à Paris Photo, l'artiste iranienne Morvarid K explore la notion de cassure. Elle livre avec Ecotone une topographie sensible de la complexité humaine. Un travail à découvrir à la Fisheye Gallery, au secteur Curiosa.

TEXTE : ANAIS VIAND — PHOTOS : MORVARID K

L'art de la résilience

« J'ai pris conscience par mon vécu personnel qu'il y a toujours des imprévus pour chambouler les plans initiaux », prévient Morvarid K, artiste iranienne vivant entre la France et l'Allemagne. Une mauvaise chute, une séparation amoureuse ou un revirement politique... Au sens propre comme au figuré, nous sommes tous confrontés à l'idée de rupture. Comment l'individu vit ces périodes douloureuses ? Que reste-t-il de ces morceaux brisés ? La réponse de l'artiste est aussi complexe que sensible. *« Je voulais voir comment nous pouvions modifier notre perception afin de ne plus voir ces cassures comme une perte de valeur. Elles font partie d'une nouvelle identité, parfois plus forte. Il s'agissait de s'interroger sur la manière dont ces cicatrices pouvaient enrichir l'expérience et la personnalité à l'échelle humaine, et le contenu, le caractère et la charge positive à l'échelle d'une œuvre d'art »*, confie l'artiste.

Si elle puise dans ses photographies sa matière première, l'artiste revendique un statut de plasticienne. *« Je dois injecter mon imaginaire dans la réalité. Et c'est dans la transformation photographique que je peux pousser cette dimension »*, précise-t-elle. Pour réaliser *Ecotone*, Morvarid K a convoqué deux champs artistiques symboliques. À l'occasion d'une performance, elle s'est associée à deux danseurs : Yuko Kaseki et Sherwood Chen, et tous trois ont évolué avec ses tirages. *« Les photos noir et blanc représentant des danseurs évoquent la complexité*

et la résilience humaine, tandis que les images en couleur figurent les éléments naturels. La force de la nature a tendance à apaiser l'homme. Les images étaient parfaites à l'origine ; à la fin de la performance – épuisées comme les corps humains pouvaient l'être –, je les ai récupérées pour réaliser de nouvelles compositions. Je ne pouvais pas me rapprocher davantage de

la réalité », se souvient-elle. Une collaboration qui fait sens puisque les trois artistes sont animés par des thématiques communes : l'engagement et la résilience – même si la cause est déjà perdue.

« Nous sommes tous trois fascinés par l'idée de déceler le sublime dans la laideur, dans ce qui dérange ou dans la complexité humaine. Nous questionnons aussi le concept de frontière invisible. » Une notion en miroir de son deuxième temps de création. Fille de céramiste, Morvarid K a appris avec l'artisan Muneaki Shimode la technique ancestrale du *kintsugi*, méthode japonaise de réparation des porcelaines. *« Il s'agit d'assumer la cassure, de l'accentuer et de la souligner au lieu de la faire disparaître. Comme toute belle chose japonaise, en plus d'être une technique, le kintsugi est une philosophie de vie »*, explique l'artiste. De l'or sur le contour des images fracturées révèle ainsi des territoires inexplorés. Se crée alors une frontière – l'écotone pour les géographes – qui témoigne d'une nouvelle richesse. La question du sens est ici aussi importante que notre rapport à la beauté. Dans ce maillage qui nous lie à la nature, Morvarid K saisit les empreintes qui nous séparent d'une fin inéluctable. ●

www.instagram.com/morvaridk.art

Fisheye Gallery, à Paris Photo

Du 7 au 10 novembre 2019.

Secteur Curiosa (stand SC5),

Grand Palais, 3, avenue du

Général-Eisenhower, à Paris (8^e).

www.fisheyeGallery.fr

*Portraitiste, Stéphane Lavoué
crée, loin des commandes, un récit
photographique nourri par la fiction.
Des œuvres picturales et grand format,
attachées aux territoires
qu'il arpente.*

TEXTE : LOU TSATSAS — PHOTOS : STÉPHANE LAVOUÉ

Ode au territoire

C'est grâce à ses parents, qui le « *trânaient dans les musées* » lorsqu'il était enfant, que Stéphane Lavoué a cultivé un goût pour les clairs-obscur picturaux. Ce portraitiste présente au cœur du secteur Prismes de Paris Photo trois séries marquant son évolution artistique. Des travaux mêlant son goût pour la narration, les paysages sauvages et une luminosité mélancolique. « *Je suis fasciné par la lumière du Nord, qui éclaire indirectement, celle qui produit un halo diffus et vient s'étaler tout doucement sur les visages, sans marquer d'ombre* », confie le photographe. Une clarté poétique qui sublime les images composant ses séries exposées à la foire : *The Kingdom*, *À terre* et *Pampa*.

L'ÉMERGENCE D'UN MONDE FICTIONNEL

« *Ces trois séries sont rattachées à un territoire: le Vermont du Nord-Est (États-Unis, ndlr), le Pays bigouden et la montagne Noire dans le Languedoc. Elles témoignent toutes de mes installations dans ces environnements, desquels j'essaie de faire émerger un monde fictionnel* », précise Stéphane Lavoué. Sa série au cœur de l'État du Vermont, intitulée *Le Royaume*, constitue son premier travail réalisé sans la contrainte de la commande. Perdu dans cet espace immense et dépaysant, il découvre la narration photographique. Une histoire fantastique empruntant au mythe et à la peinture pour tisser un récit aux confins du réel. « *J'ai tâtonné un moment avant de trouver le moyen d'exprimer clairement ces émotions vécues sur place* », se souvient l'artiste. Un processus de création qu'il développe plus tard dans *À terre*, projet dédié aux marins qui n'embarquent pas, et *Pampa*, une immersion dans le quotidien d'un village au pied des montagnes. Deux travaux dévoilant à leur tour la profonde affection qu'éprouve le photographe pour son son environnement: des terres d'attache, qu'il apprend à connaître, à apprivoiser, afin de les capturer. Car telle est la volonté de Stéphane Lavoué: s'imprégner de son environnement pour le transformer en un conte fascinant. ●

🌐 www.stephanelavoue.fr



Fisheye Gallery, à Paris Photo

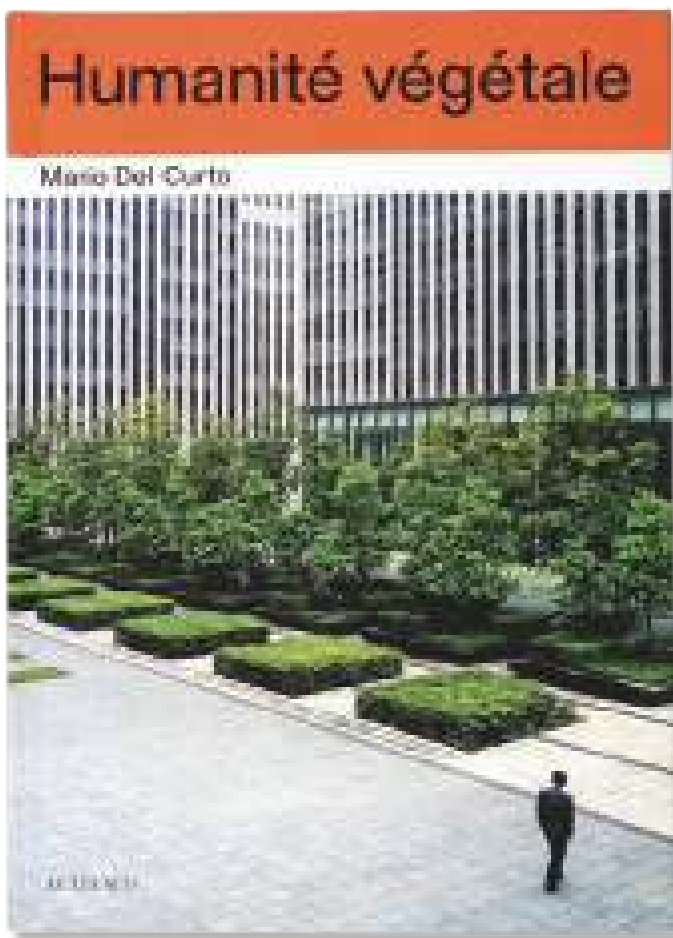
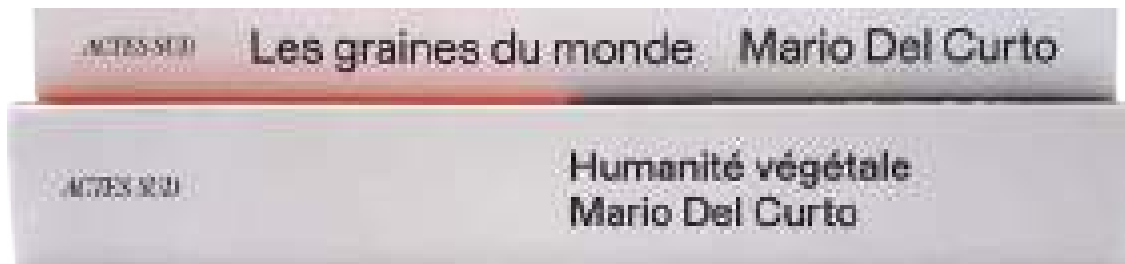
Du 7 au 10 novembre 2019.

Stéphane Lavoué – Secteur Prismes (stand SPI),

Grand Palais, 3, avenue du Général-Eisenhower, Paris 8°.



Mario Del Curto



“C’est à une promenade longue et sinueuse, touffue et pleine de surprises, que nous convie l’explorateur-photographe « en zigzag » Mario Del Curto, à la découverte des liens infinis que nous entretenons avec les plantes.”

Imagine demain le monde

“Le photographe nous révèle l’universalité inattendue du jardin.”

Beaux Arts Magazine

ACTES SUD

Il est l'un des dix experts en photographie en France. Indépendant, Antoine Romand travaille principalement avec des maisons de vente aux enchères et évolue dans un monde qui mêle passion de l'image et loi du marché.

TEXTE : CAROLE COEN — PHOTOS : LAURENT VILLERET

Expert en photographie

Antoine Romand

Une école ? Il n'en existe pas. Bien qu'il ait à peine dépassé la quarantaine, c'est « à l'ancienne » qu'Antoine Romand a appris son métier d'expert en photographie.

En 2005, il accepte, pour un ami qui débute sa carrière de commissaire-priseur, de s'occuper d'une petite collection de photos. Après un cursus en histoire de l'art, Antoine Romand finissait alors sa spécialisation en histoire de la photographie sous l'égide de Michel Poivert, critique d'art et historien spécialiste du média, qui, dit-il, est celui qui lui a transmis sa passion. Trois ans plus tard, il vivait complètement de son activité. Aujourd'hui, il travaille avec deux assistants et réalise en moyenne six grandes ventes par an, ce qui le place parmi les plus actifs de sa profession.

« Mon métier ? C'est de voir beaucoup, beaucoup de photographies », annonce Antoine Romand avec un grand sourire. Nous sommes dans un bureau encombré de l'étude Ader-Nordmann, l'une des maisons de vente aux enchères avec lesquelles il collabore. En cette fin



 ANTOINE ROMAND EXAMINE L'UNE DES ŒUVRES POUR LA PROCHAINE VENTE AUX ENCHÈRES, UNE PLAQUE DE CUIVRE DE LAURE ALBIN GUILLOT DE 1946.

septembre, Antoine, François et Agathe s'affairent pour préparer « la » vente de cette fin d'année, qui se tiendra à l'hôtel Drouot le 7 novembre, à l'occasion de Paris Photo. Un peu plus tôt, il a reçu un vendeur avec lequel il traite depuis des années. Dans son lot figurent des tirages du photographe américain Edward Curtis, célèbre pour ses clichés des Indiens d'Amérique du début du XX^e siècle. Pourtant familier de son œuvre, l'expert, dérouté par la texture du tirage, se

pose des questions sur la technique d'impression. C'est l'un des points qu'il lui faudra éclaircir avant d'inscrire la pièce au catalogue, parmi quelque 300 autres – dont un grand format plutôt sulfureux de

Robert Mapplethorpe, pour lequel Antoine Romand pressent déjà un acheteur. « Dans ce métier, le réseau est essentiel », explique-t-il. Un réseau qu'il a bâti au fil des années et des ventes, grâce à la relation de confiance qu'il est parvenu à établir avec ses interlocuteurs : collectionneurs, marchands, galeristes, brocanteurs... « Au début, on est

très observé, raconte-t-il, et les compétences ne suffisent pas. Il faut suivre son instinct, éviter les pièges, prendre quelques risques et bien sentir les gens : les relations humaines comptent beaucoup », poursuit-il. Comme compte une certaine humilité : « Un expert est censé pouvoir répondre à toutes les questions et, forcément, il ne peut pas tout connaître. Savoir à qui s'adresser pour combler ses lacunes fait partie du jeu. »

UN TRAVAIL D'ENQUÊTE

Un « jeu » qui consiste d'abord à authentifier une photographie. Un processus complexe, où sont prises en compte les informations que livrera ●●

le tirage lui-même – signature, tampon, inscription au dos – et les connaissances techniques. Mais celles-ci ne seraient rien sans l'expérience : « *Pour déterminer si un tirage est d'époque, par exemple, il faut avoir vu beaucoup de papiers de périodes différentes* », explique Antoine. À lui aussi de tenter de reconstituer l'histoire de la pièce – une gageure pour ces œuvres qui relèvent d'un média peu considéré en Europe jusque dans les années 1980-1990, et qui ont donc laissé peu de traces. « *Il faut recouper tout un faisceau d'indices, que je trouve dans les catalogues, sur internet grâce aux moteurs de recherche spécialisés, ou en comparant le tirage avec d'autres du même auteur ou des mêmes années* », continue-t-il. Une véritable enquête à laquelle le vendeur participe parfois en apportant une information inédite jusqu'alors. Il procède ensuite à l'estimation, pour laquelle tout est considéré : une pliure, une déchirure, une marge abîmée, un défaut dissimulé par l'encadrement... Le tirage est passé au crible pour déterminer la mise à prix la plus juste – qui se fixe aussi en fonction des tendances du marché et de la spécificité des ventes aux enchères. « *Le principe de la base de prix est d'inciter plusieurs personnes à acheter pour faire monter les enchères, donc de proposer une fourchette basse. Ensuite, il n'y a pas de limite : quand les gens se prennent au jeu, ça peut aller assez haut* », commente Antoine. Il n'est pas rare qu'il doive négocier son estimation avec le vendeur. « *Dans mon métier, il est question d'argent en permanence. Personne ne lâche rien, et il faut constamment jongler entre les intérêts des uns et des autres* », dit-il. Au prix d'adjudication s'ajouteront 20 à 30% de commission réparti entre l'expert et l'étude. Cela explique notamment la part congrue que représente encore la photographie contemporaine dans les ventes. Cette catégorie reste l'apanage des galeries qui, en pratiquant des prix plutôt à la hausse, participent à inscrire la cote de l'artiste. « *Ce sont deux systèmes qui se*

« POUR DÉTERMINER SI UN TIRAGE EST D'ÉPOQUE, PAR EXEMPLE, IL FAUT AVOIR VU BEAUCOUP DE PAPIERS DE PÉRIODES DIFFÉRENTES »

À VOIR

Vente de photographies
Ader-Nordmann,
à l'hôtel des ventes de
Drouot (14 h, salle 11),
9, rue Drouot, à Paris (9^e),
le 7 novembre 2019.



COMME CELLE MONTRÉE PAGE PRÉCÉDENTE, CETTE PLAQUE POUR HÉLIOGRAVURE DE LAURE ALBIN GUILLOT A SERVI À LA RÉALISATION DE SON LIVRE LA DÉESSE CYPRIS, DOUZE ÉTUDES DE NUS, PUBLIÉ EN 1946. ESTIMATION : 2000/3000 €.



SOUS LES YEUX DE L'EXPERT, UNE ÉPREUVE AU PLATINE D'EDWARD SHERIFF CURTIS DE 1904. ESTIMATION : 2000/3000 €.



croisent sans se faire une véritable concurrence : ils n'y ont pas intérêt », souligne Antoine. Il reste que le jeune expert œuvre pour que les choses évoluent : « *J'aspire à relier les deux mondes – l'ancien et l'actuel – autour de la passion pour le tirage* », déclare-t-il. Son ambition à ce stade de son parcours ? Se renouveler, chercher des pièces inédites et faire bouger les lignes. Après la rédaction des fiches techniques et des textes, la conception de la maquette du catalogue, le suivi de son impression et sa diffusion, Antoine Romand s'occupera de la communication autour de la vente, notamment en contactant les institutions. Puis viendra l'exposition des œuvres, au cours de laquelle il se tiendra à la disposition du public. Enfin, il sera présent à la vente elle-même, aux côtés du commissaire-priseur, pour présenter chaque pièce et, éventuellement, représenter un acheteur absent. Un véritable marathon, qui n'est pas sans déplaire à Antoine : « *Une vente, c'est une course de plusieurs semaines dont le finish se déroule en un après-midi. Mais ça fait partie de l'excitation !* » ●

www.antoineromand.fr

Concours Fisheye × Agfa Photo

#FisheyexAgfaphoto



#FisheyexAgfaphoto

La photo carrée



Fisheye et AgfaPhoto s'associent autour d'un concours Instagram consacré à la **Photo Carrée**. Pour participer et tenter de gagner un appareil instantané Realipix Square S, postez vos plus belles photos sur le thème de la photo carrée avec ce hashtag dédié : **#FisheyexAgfaphoto**. Concours du 1er novembre au 31 novembre. Les plus belles photos seront ensuite exposées à la Fisheye Gallery pour une soirée vernissage exceptionnelle. Rendez-vous le 12 décembre 2019



Ils possèdent 80, 200 ou 1000 pièces, dépensent sans compter ou s'imposent un budget, courent les foires ou les fuient, et cèdent souvent à l'adrénaline que leur procure une vente aux enchères. Alors que Paris s'apprête à vivre à l'heure de la photographie, trois collectionneurs nous racontent leur amour de la belle image.

TEXTE : CAROLE COEN



Collectionneurs & passionnés

Judith*

« J'adore l'atmosphère des salles des ventes. C'est un peu mon casino, je me prends totalement au jeu », confie Judith. Pourtant, c'est à Paris Photo, il y a une quinzaine d'années, qu'elle a acheté les deux premières pièces de sa collection : un nu féminin du Tchèque František Drtikol, et un tirage de Sarah Moon (photo ci-dessus) – mais pas une photo de mode, précise-t-elle. Deux images en noir et blanc auquel s'ajoutera un tirage de Léonard Misonne, pictorialiste belge du début du XX^e siècle, acheté à Drouot. Puis ce fut beaucoup d'humanistes : Willy Ronis, Sabine Weiss, Roger Schall... Aujourd'hui, sa collection compte environ 90 pièces. Parce qu'elle a des « *petits murs* », beaucoup sont encore dans les cartons. « *Je possède une image de Hirohiko Araki que j'aime beaucoup, mais qui a du mal à s'inscrire avec le reste* », constate-t-elle. Elle la contempera peut-être un jour, au gré de ses nouveaux accrochages. C'est d'ailleurs au cours de l'un d'eux qu'elle a remarqué une certaine cohérence autour de la féminité dans sa collection. « *Parmi les rares photos de mode que je possède, le corps est plus présent que le vêtement. Mais à l'image de mon premier Sarah Moon, ce sont aussi beaucoup de figures féminines un peu cachées, comme cette image de Larry Towell où des femmes courant dans un champ ont le visage dissimulé* », décrit-elle. Si elle est attachée à toutes ses pièces, elle entretient un lien affectif avec certaines d'entre elles, pour la qualité du tirage, comme ce vintage de Denis Brihat, ou pour l'histoire qui lui est liée. Elle cite alors l'émotion que lui procure un petit format de Bernard Plossu acquis lors la succession d'Édouard Boubat – qu'il avait

échangé avec l'auteur –, ou encore ce cliché de Lee Friedlander où s'affiche la devise « *In God We Trust* » sur un fronton d'église. « *Je l'ai acheté le jour de la dernière élection présidentielle américaine. Cela me semblait de mise ! Malheureusement, ça n'a pas fait pencher la balance... mais la maison des ventes m'a confié plus tard que le vendeur avait regretté de s'en être séparé, sans doute pour les mêmes raisons* », raconte-t-elle. Si elle reconnaît volontiers l'exaltation que lui procure une vente – qui peut la pousser à faire monter les enchères pour faire payer le prix fort à une personne dont elle réproche l'attitude –, Judith fréquente aussi beaucoup les foires internationales. À Paris Photo, c'est d'abord le plaisir des yeux qu'elle recherche : « *Il y a de belles scénographies, et surtout de magnifiques classiques que nous ne reverrons plus : ils sont devenus inabordables pour le marché européen*. » Aussi achète-t-elle davantage dans les foires parallèles ou plus récentes comme Unseen, à Amsterdam. « *L'approche est très différente qu'en France. Les Néerlandais envisagent la photographie d'une autre manière, et ça m'intéresse*. » Sans jamais évoquer les sommes dépensées pour sa collection, Judith se dit consciente du budget qu'elle alloue à ses « *coups de foudre* », ce qui l'oblige parfois à faire une pause. « *Mais ce n'est pas qu'une question économique. J'ai aussi des périodes moins boulimiques avec l'impression d'avoir fait le tour des choses que j'ai vues, que j'ai aimées... Et puis un jour, ça repart*. » ●

* À la demande de la personne, le prénom a été changé pour préserver son anonymat

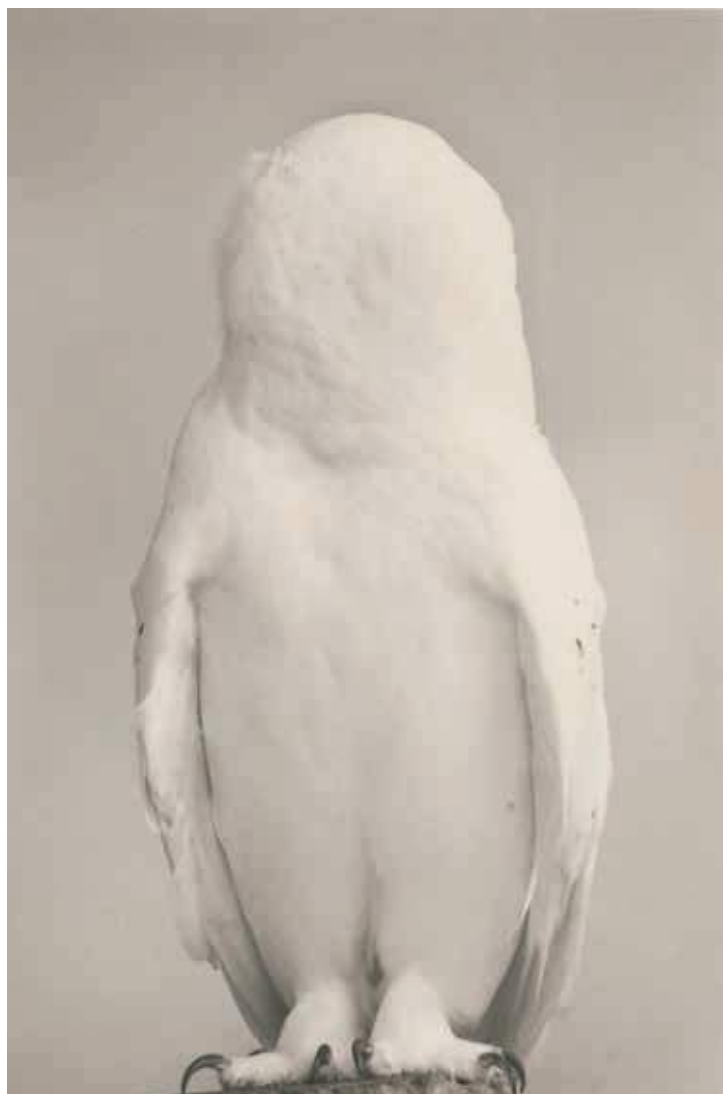
SARAH MOON.,
OMBRES PORTÉES, 1992.
COLLECTION PRIVÉE.

Jérôme Prochiantz

Chez Jérôme Prochiantz, des photographies, il y en a partout : dans l'entrée, le salon, la cuisine, la chambre et jusque dans la salle de bains. Beaucoup de noir et blanc, beaucoup d'humains. Il annonce environ 200 pièces qui, toutes, sont exposées. Il ne conçoit pas qu'elles restent dans un placard. *« Cette collection, elle est avant tout pour moi. Je peux m'installer face à l'une de ces photographies et la regarder durant des heures »,* confie-t-il. Pour lui, le rôle d'un collectionneur est de mettre les œuvres en valeur. Il accorde ainsi un soin extrême à leur encadrement, qu'il fait quasi systématiquement refaire après l'achat, passant des après-midi à discuter avec son encadreur. Et quand la surface de ses murs n'a plus suffi, il a mis au point un système d'accrochage sur les rayonnages de sa bibliothèque qui lui permet de les agencer selon ses envies. Sans oublier celles qui sont au sol, calées contre des tasseaux. Chez lui, collectionner, c'est de famille. Dès ses premiers salaires, il acquiert des œuvres d'art contemporain, au rythme d'une par an. Et puis un jour de 1998, chez son galeriste, il découvre une photographie. *« Elle était de Georges Dureau. Je n'y connaissais rien, mais je l'ai achetée. J'ai bien fait »,* déclare-t-il. Pendant quelques années, il garde le rythme d'une acquisition annuelle, d'abord à la galerie VU', puis dans d'autres. *« Mais je dois dire que toutes ne sont pas accessibles, notamment en termes de contact. Il y a des personnes chez qui je n'ai pas envie d'acheter. Aujourd'hui, je ne traite qu'avec cinq d'entre elles. »*

La découverte des salles des ventes marquera pour lui un tournant : *« C'est une vraie drogue. Mes achats sont devenus exponentiels. »* Une addiction qui, reconnaît-il, l'a souvent conduit au-delà des budgets qu'il s'était fixés. Et de montrer sa *« dernière folie »*, un vintage 1930 de Berenice Abbott. Peu soucieux de la numérotation d'une épreuve – une pratique apparue dans les années 1960 –, Jérôme Prochiantz ne jure en revanche que par la qualité du tirage. *« C'est fondamental. Si la photo n'est pas bien tirée, elle n'a aucune chance »,* affirme-t-il. D'où son goût quasi exclusif pour ces vintages, c'est-à-dire des tirages réalisés à partir du négatif original dans un délai relativement proche de la prise de vue. Ainsi se côtoient chez lui des œuvres de JH Engström, Jean-Pierre Sudre, Michael Ackerman, Jean-Christian Bourcart, Helmut Newton, Antoine d'Agata, Dolorès Marat, Robert Mapplethorpe, Walker Evans... ainsi qu'une photo de Jane Evelyn Atwood, l'une des rares qui l'a fait déroger à ses principes. *« Ce n'est pas un vintage, mais je la voulais et je l'ai eue »,* commente-t-il. Et quand Jérôme Prochiantz souhaite acquérir une œuvre, il ne ménage pas ses efforts.

En 2015, il découvre le travail de l'Américain George Shiras au musée de la Chasse à Paris, un auteur qui a saisi au flash des



animaux de la forêt, au début du XX^e siècle. *« J'ai entrepris des recherches qui m'ont pris trois ans, et j'ai fini par trouver un collectionneur dans l'Ontario qui possédait dix de ses photographies. Il m'en a envoyé deux pour que je puisse en acquérir une. »* Aujourd'hui ce magnifique tirage d'une biche figée au bord de l'eau trône dans son salon, non loin d'une chouette à l'allure spectrale photographiée par Masao Yamamoto – son œuvre préférée (photo ci-dessus), celle qu'il emmènerait sur une île déserte. *« On ne la trouve plus. Le galeriste qui la possédait a consenti à me la vendre. C'est une image que j'aime profondément »,* confie-t-il. Des histoires sur ses photographies, Jérôme Prochiantz en a mille à raconter, comme celle de cette rencontre, lors d'une vente, avec un homme qui convoitait la même œuvre que lui. *« Je me suis rapproché et je lui ai dit : "Monsieur, cette pièce, je la veux ! Si vous ne me la laissez pas, je vous gâcherai tout le reste de la vente." »* Ils sont aujourd'hui les meilleurs amis du monde et ne manquent pas de s'asseoir l'un à côté de l'autre lorsqu'ils se croisent à des enchères. Il est ainsi, Jérôme Prochiantz : l'humain l'intéresse autant que l'image. D'ailleurs, il apprécie plus Paris Photo pour l'occasion que ce rendez-vous lui donne de retrouver des amis – photographes ou autres – que pour sa vocation de foire. Et il lui est arrivé, aux Rencontres d'Arles, de passer quatre jours à discuter de photographie plutôt que d'aller en voir... Sans descendance, il s'interroge sur l'avenir de sa collection : *« J'aurais du mal à me séparer de mes photos. Ou alors je donnerai tout en vrac, à une institution ou une fondation. Mais il faudrait que j'aie du plaisir à la transmettre, et la personne en charge sera sans aucun doute plus importante que le lieu. »* ●

MASAO YAMAMOTO,
#1637.
COLLECTION JÉRÔME
PROCHIANTZ.



Soizic Audouard

Soizic Audouard a commencé très jeune à acheter de la photographie. Et si elle a « appris à regarder une image » au contact d'un homme, le galeriste Claude Givaudan – avec lequel elle a passé vingt ans de sa vie –, elle s'en est très vite émancipée. « À l'époque, et je parle des années 1970, ça ne valait rien en France. Je pouvais m'offrir un beau tirage pour l'équivalent d'un repas », raconte-t-elle. La photographie étant à cette période quasi inexistante en salle des ventes parisiennes, elle fréquente celles de Londres où, comme à New York, ce média est déjà considéré comme un art. Pour Soizic Audouard, seuls deux critères guident ses choix : la qualité du tirage et l'émotion que lui procure l'image. « Il faut que ça fasse "boum-boum" dans mon cœur, dit-elle. L'époque, le style, le format, la technique, noir et blanc ou couleur... je m'en fiche. Ce qui compte, c'est ce qu'il se passe dans ma pupille au moment où je vois la photographie. » Elle cite en vrac Laure Albin Guillot, Ulay, Claude Cahun, Saul Leiter, Todd Hido... et annonce ne pas prêter attention à la valeur d'un tirage, que ce soit à la hausse ou à la baisse. Et de montrer une œuvre sur plaque de verre d'un anonyme du début du XX^e siècle récemment acquise, qui ne laisse d'abord apparaître qu'une tache blanche sur fond noir. Mais lorsque Soizic Audouard la brandit à la lumière, on distingue une montgolfière prise dans un nuage, dont l'ombre s'étend sur des champs aux formes géométriques. « C'est une image prise d'une autre montgolfière. Je l'ai acquise pour rien, et elle me donne une joie folle », confie-t-elle. Elle chérit aussi ce tirage au charbon de 1905 signé Jean-François Limet du *Penseur* de Rodin. « C'est un tirage unique, et il me le fallait. Je n'achète que ça. Il peut y avoir d'autres exemplaires d'une photographie, mais si elle est vintage, chacune a sa particularité, ce ne sont pas des retirages », explique-t-elle. Ses coups de cœur peuvent l'amener à acheter une photographie imparfaite, comme ce tirage de Peter Hujar. « Il appartenait au modèle, et celui-ci n'en avait pas pris soin. Il est en très mauvais état, mais il est sublime !, s'exclame-t-elle. C'est celui que je préfère parmi tous ceux

que j'ai de ce photographe. » Son passé de marchande et de galeriste l'a conduit à accumuler un nombre impressionnant d'œuvres, qu'elle évalue aujourd'hui à plus d'un millier. Et devant la difficulté qu'elle éprouve à tracer une frontière entre son ancienne activité commerciale et sa démarche personnelle, elle préfère utiliser le terme d'« ensemble » plutôt que de « collection ». En réalité, celle-ci est en devenir. « Actuellement, je suis dans un processus d'épuration, de recherche de cohérence, au cours duquel j'estime que la moitié de ces photographies vont partir. Alors on pourra parler de collection », précise-t-elle. Parmi les pièces dont elle envisage de se séparer « sans regret » figure un portrait à la troublante construction cubiste du Britannique Bertram Park et un grand monotype insolé d'une silhouette de femme de l'Allemand Floris Neusüss. « Il m'avait accroché l'œil. Mais maintenant que je vis avec, je réalise que je me suis trompée : je le trouve trop esthétiquement correct. Mais ça ne me contrarie pas, bien au contraire ! Ça veut dire que j'ai encore à découvrir, à apprendre, et ça me rend joyeuse », confie-t-elle. C'est à Paris Photo, une manifestation dont elle ne manque jamais une édition, qu'elle l'a acquis. « Les portes ouvrent à 11 h, et à 11 h 02, j'ai déjà acheté », précise-t-elle. Elle fréquente aussi beaucoup les salles des ventes, où sa passion peut la mener loin en termes de budget. C'est aussi là qu'elle a commencé une belle aventure : « Un jour, je convoitais une pièce, un autochrome, qu'une autre acquéreuse voulait aussi. C'est elle qui a remporté l'enchère, et je n'étais pas très contente. Elle m'a alors très élégamment proposé de nous associer. » L'acquéreuse en question était Elizabeth Nora, fondatrice de *L'Insensé*. C'était il y a quinze ans et, ensemble, elles ont constitué une collection d'autochromes qu'elles continuent d'enrichir. « Pour certaines œuvres, nous n'avons pas hésité à casser notre tirelire... Et dans le lot, il y a 500 belles pièces, dont 100 vraiment exceptionnelles », nous dit celle qui, outre les ventes, foires internationales et autres galeries, n'hésite pas à aller chiner aux puces à 6 heures du matin avec sa lampe de poche. ●



June 1st 2014, On the 5218 train from Quanzhou East to Hanzhou.
From the series "The Green Train", Qian Haifeng
© Qian Haifeng / Courtesy of the artist

2019 LIANZHOU FOTO FESTIVAL 15TH EDITION Curatorial Theme: A Chance for the Unpredictable Chief Curators: Peter Pfrunder (Switzerland),

Duan Yuting (China)

Time: 29 November 2019 -

3 January 2020

Venue: Lianzhou

Guangdong

*Pourrait-on vivre dans un monde où plus aucune vidéo ne serait crédible ?
Telle est la question que pose l'émergence des deepfakes, ces fausses vidéos très
réalistes générées par intelligence artificielle. Alors que la démocratisation
des outils de manipulation menace aussi bien la politique que la sphère privée,
plusieurs acteurs du secteur appellent à réagir.*

TEXTE : DORIAN CHOTARD

Deepfakes, peur sur l'AI

Un samedi matin, dans un quartier d'affaires impersonnel de Los Angeles, Hao Li nous accueille dans des bureaux vides. Sa société, Pinscreen, est spécialisée dans la création d'avatars photoréalistes pour l'industrie du jeu vidéo et du divertissement. Imaginez, dans quelques années, la possibilité d'un jeu, d'un film ou d'une série dont vous êtes le héros : une épopée dans laquelle votre visage remplacerait celui du personnage principal. Mais ce jour-là, c'est une perspective plus inquiétante qu'il me propose d'explorer. Après avoir traversé un open space désert, le jeune patron m'installe face à un écran doté d'une webcam. C'est ici que sa démonstration commence : « *Ok, maintenant, qui voulez-vous devenir ?* » Un menu déroulant m'offre le choix parmi une vingtaine de personnalités : Emmanuel Macron, George Clooney ou encore Vladimir Poutine. En un clic, me voici capable d'incarner n'importe qui. Tel un marionnettiste, je peux faire prononcer les phrases les plus scandaleuses aux dirigeants de la planète, le tout en temps réel. « *On fonce vers un monde dans lequel n'importe qui sera capable de falsifier une vidéo et d'usurper n'importe quelle identité*, avertit Hao Li. *Les progrès sont tels que, d'ici un an ou deux, on ne pourra même plus faire la différence entre de la 3D et une vidéo authentique.* »

UN TRUCAGE INDÉTECTABLE

Depuis l'apparition des *deepfakes*, il y a deux ans, Hao Li diffuse sa mise en garde au plus haut niveau. En juin dernier, il est invité en Chine afin de sensibiliser l'audience du Forum économique mondial. Il collabore également avec la Darpa (Defense Advanced Research Projects Agency), une agence du département de la Défense

des États-Unis qui prend très au sérieux cette menace à l'approche de l'élection présidentielle de 2020. Contraction de *Deep Learning* et de *Fake*, un *deepfake* consiste à utiliser l'intelligence artificielle afin de remplacer un visage par un autre dans une vidéo. En pratique, deux algorithmes se livrent une compétition infinie jusqu'à rendre le trucage indétectable à l'œil nu. Afin de prouver qu'une intelligence artificielle est déjà en capacité de nous leurrer, une firme hollandaise spécialisée dans la détection de *deepfakes* a mené une expérience sur son site internet. Objectif du test : essayer de discerner les visages humains de ceux générés par un algorithme. Le verdict est sans appel. « *Seul 0,06 % des gens – soit 20 personnes sur 30 000 – a réussi un sans-faute*, détaille Sezer Karaoglu, cofondateur de 3DUniversum. *Plus des deux tiers des participants n'obtiennent même pas la moyenne.* »

« Si quelqu'un veut vous nuire, il lui sera facile de fabriquer une vidéo pour vous faire passer pour un criminel. Même si vous démentez, ce sera trop tard : le mal sera fait. »

Il y a encore quelques mois, remplacer un visage par un autre de façon crédible dans une vidéo restait l'apanage des gros studios d'Hollywood. Aujourd'hui, il suffit d'un peu de temps et d'un ordinateur. Alors que la pratique se démocratise, les théoriciens du pire échafaudent déjà des scénarios catastrophe. Et si une fausse vidéo de Donald Trump déclarant son hostilité à la Corée du Nord venait à déclencher la Troisième Guerre mondiale ? « *À mon avis, le risque le plus inquiétant et le plus immédiat, ce n'est pas ce genre de vision apocalyptique*, tempère Sezer Karaoglu. *C'est plus subtil, plus insidieux et cela concerne tout le monde. Si quelqu'un veut vous nuire, il lui sera facile de fabriquer une vidéo pour vous faire passer pour un criminel. Même si vous démentez, ce sera trop tard : le mal sera fait.* » De ce point de vue, la liste des risques n'a pas d'autre limite que celle de l'imagination des personnes malveillantes. Il deviendrait possible d'usurper l'identité d'un proche lors d'un appel vidéo, de nuire à la réputation d'une entreprise afin de manipuler les marchés, d'escroquer un employé en se faisant passer pour son patron, etc.

EN MAJORITÉ LUDIQUE

À l'heure actuelle, pour le grand public, les *deepfakes* et leurs dérivés restent majoritairement ludiques. Un musée de Floride ressuscite Salvador Dali. Les utilisateurs de l'appli Zao s'amusent à s'incruster dans des scènes de film, et ceux de FaceApp font vieillir leur visage avec un résultat confondant de réalisme. À la télé, quelques sketches au ton parodique affirmé ne trompent personne. Sur internet, le grand jeu vise à substituer la tête d'un acteur par un autre. Le maître ●●●

ISSUES DU SITE
THISPERSONDOESNOTEXIST.
COM, CES PERSONNES
N'EXISTENT PAS: LEURS
TRAITS ONT ÉTÉ
GÉNÉRÉS PAR INTELLIGENCE
ARTIFICIELLE.



du genre, « Dr. Fakenstein », produit des *fakes* aussi hilarants que bon enfant qui ont été visionnés des millions de fois. Attrait de la nouveauté oblige, le *deepfake* sert aussi à communiquer. Début octobre, pour sa dernière campagne, Solidarité Sida a créé une fausse déclaration de Donald Trump (encore lui) annonçant fièrement l'éradication du virus du sida.

Mais dans les bas-fonds du Web, les *deepfakes* posent problème. « *Ce n'est pas une menace hypothétique : les deepfakes sont déjà dévastateurs pour les femmes victimes de fausses vidéos pornographiques* », affirme Henry Ajder, responsable de la communication de Deeptrace, une jeune start-up qui surveille de près l'émergence du phénomène. Avec environ 130 millions de vues et 15 000 vidéos recensées, la production de *deepfakes* a doublé en sept mois. Dans un rapport récent, l'entreprise insiste surtout sur un chiffre alarmant : 96 % des *deepfakes* disponibles en ligne sont pornographiques. Dès le départ, des internautes s'étaient essayés à incruster des célébrités dans des films X. Désormais, ce trucage malsain cible des centaines de femmes dans des cas de *revenge porn* (contenu sexuel partagé sans le consentement de la personne). Afin de prévenir ces détournements néfastes, Deeptrace développe un programme capable de mesurer l'authenticité d'une vidéo en lui attribuant une note de fiabilité. « *Il faut voir cela comme un antivirus*, explique Henry Ajder. *Même si certains contenus réussiront toujours à passer entre les mailles du filet, il faut commencer dès maintenant à se protéger contre les deepfakes malveillants.* » À terme, un outil anti-*deepfakes* pourrait être intégré à chaque navigateur ainsi que sur Facebook, YouTube et consorts afin d'empêcher toute tentative de nuisance.

DOUTE PERMANENT

Quid d'une potentielle déstabilisation politique de grande ampleur ?

Aucun *deepfake* n'a encore perturbé une démocratie. Selon un journaliste du site américain The Verge, les craintes qui entourent ces vidéos truquées relèveraient même du fantasme. « *Nous nous alarmons d'une crise qui n'existe pas* », écrivait en mai dernier Russell Brandom. Selon lui, personne n'a attendu 2019 pour utiliser Photoshop ou manipuler, d'une façon ou d'une autre, l'opinion publique via les réseaux sociaux. En fait, le véritable risque serait moins la création de faux



« Les deepfakes représentent une menace pour la vérité sur laquelle repose notre démocratie. »

CE FAUX VISAGE A ÉTÉ CRÉÉ GRÂCE À UN GAN (GENERATIVE ADVERSARIAL NETWORK).

contenus que l'instauration d'un doute permanent. La multiplication à outrance de fausses vidéos amènerait le grand public à tout remettre en question, même des faits bien réels. À l'inverse, un homme politique coincé par une vidéo scandaleuse pourrait toujours prétendre que celle-ci a été trafiquée. « *Les deepfakes représentent une menace pour la vérité sur laquelle repose notre démocratie* », plaide Yvette Clarke, parlementaire démocrate américaine qui a défendu cet été une loi pour lutter contre cette dérive potentielle. Parmi ses pistes de réflexion : instaurer sur chaque vidéo un marqueur digital qui permettrait de certifier son authenticité. Cette idée, c'est le business model d'Amber, une entreprise installée depuis deux ans à San Francisco. Pour son patron, Shamir Allibhai, le mouvement antiraciste Black Lives Matter a agi comme un déclencheur : « *Dans plusieurs événements, la version officielle des faits a été contredite par une vidéo amateur. Cela souligne l'importance de la vidéo et de son rôle de preuve. Notre but, c'est que la société puisse encore faire confiance aux images.* » Amber développe une technologie complexe basée sur la

blockchain, qui permettrait de certifier qu'une vidéo n'a pas été retouchée. Pour que ce système fonctionne, il faudrait qu'il soit adopté par les fabricants de caméras. « *Avant d'imaginer équiper tous les smartphones, on pourrait commencer par intégrer notre technologie aux caméras de surveillance, aux caméras corporelles des policiers, aux drones... Que ce soit dans le cadre d'un procès ou dans les médias, nous sommes du côté de la vérité. Nous ne voulons pas qu'à force de douter de tout, les gens puissent dire "c'est faux" si quelque chose ne leur plaît pas.* »

En plus de proposer ses services aux multinationales afin de protéger leur réputation numérique, Shamir Allibhai cherche à nouer des partenariats avec Facebook, YouTube ou Twitter. Tous les acteurs de ce nouveau secteur s'accordent pour dire que la prévention contre les dangers des *deepfakes* doit passer par une collaboration entre les États, les ingénieurs et les géants de la Silicon Valley. Sensible à cet appel, Facebook vient de lancer en partenariat avec Microsoft le « Deepfake Detection Challenge », un concours de plusieurs mois doté de 10 millions de dollars. ●



André Kertész. Près de la porte de Vanves, 1936.
Sélection de 2 prises de vues d'après bandes
négatives originales 35 mm numérisées.
© Ministère de la Culture - Médiathèque de
l'architecture et du patrimoine, Dist. RMN-Grand
Palais / André Kertész

Maison de la photographie
Robert Doisneau
1, rue de la Division
du Général Leclerc 94250 Gentilly
+ 33 (0)1 55 01 04 86

ENTRÉE LIBRE

Exposition coproduite par la Maison de
la Photographie Robert Doisneau et
la Médiathèque de l'architecture et du
patrimoine.



GRAND
ORLY
SEINE
BIÈVRE



La Maison de la Photographie Robert Doisneau est
un équipement de l'Établissement public territorial
Grand-Orly Seine Bièvre.

André Kertész

Marcher dans l'image

DU 22 NOVEMBRE 2019 AU 9 FÉVRIER 2020





De 2017 à 2019, le photographe Thomas Fliche a suivi le jeune Killian Dufrenne, 13 ans, des rings de boxe aux rues de Charleroi, en Belgique. Une chronique complice qui nous fait découvrir le nouvel espoir de la boxe belge.

TEXTE: ÉRIC KARSENTY — PHOTOS: THOMAS FLICHE

KILLIAN LE KID

« J'enfile des gants et donne quelques directs sur un sac dans un coin. Le garçon me regarde du coin de l'œil et esquisse un petit sourire. » Le premier contact entre Killian Dufrenne, 13 ans, et Thomas Fliche, 29 ans, se fait en un éclair, direct. L'adolescent, surnommé « le Kid », s'entraîne au Boxing Club Garcia, à Bouffioulx, non loin de Charleroi, en Belgique, une salle fondée par Julio Garcia en 1990 et reprise par ses fils Antonio et Loris. Ce dernier travaillait à l'usine de Caterpillar Gosselies qui avait fait la une des journaux lors de sa fermeture en 2016. C'est en s'intéressant à l'histoire de ce site et via la presse locale que Thomas Fliche a repéré les Garcia et Killian, le jeune espoir des moins de 52 kg.

« Killian est un garçon réservé, assez introspectif », avait prévenu Angélique, sa mère, lorsque le photographe l'a contactée pour lui faire part de son projet de travailler sur le parcours sportif de son fils, mais pas seulement. « Je m'intéresse à la notion de territoire, à ses délimitations, aux incidences de son passé sur les hommes qui y vivent », précise Thomas Fliche. Il avait déjà arpenté la région d'Amiens lorsqu'il s'intéressait aux fermetures d'usines « qui donnent le tempo » – notamment celle de Whirlpool –, et au sentiment d'abandon ressenti par les salariés de part et d'autre de la frontière belge.

PARLER DU TERRITOIRE

C'est une drôle d'histoire qui se trame alors entre les deux personnalités, des solitaires qui se reconnaissent au-delà des mots. Killian accorde d'emblée sa confiance à Thomas qui, en plus de sa formation de photojournaliste à l'École des métiers de l'information, à Paris, connaît bien les rings pour y avoir boxé durant son adolescence. Il continue d'ailleurs à ●●



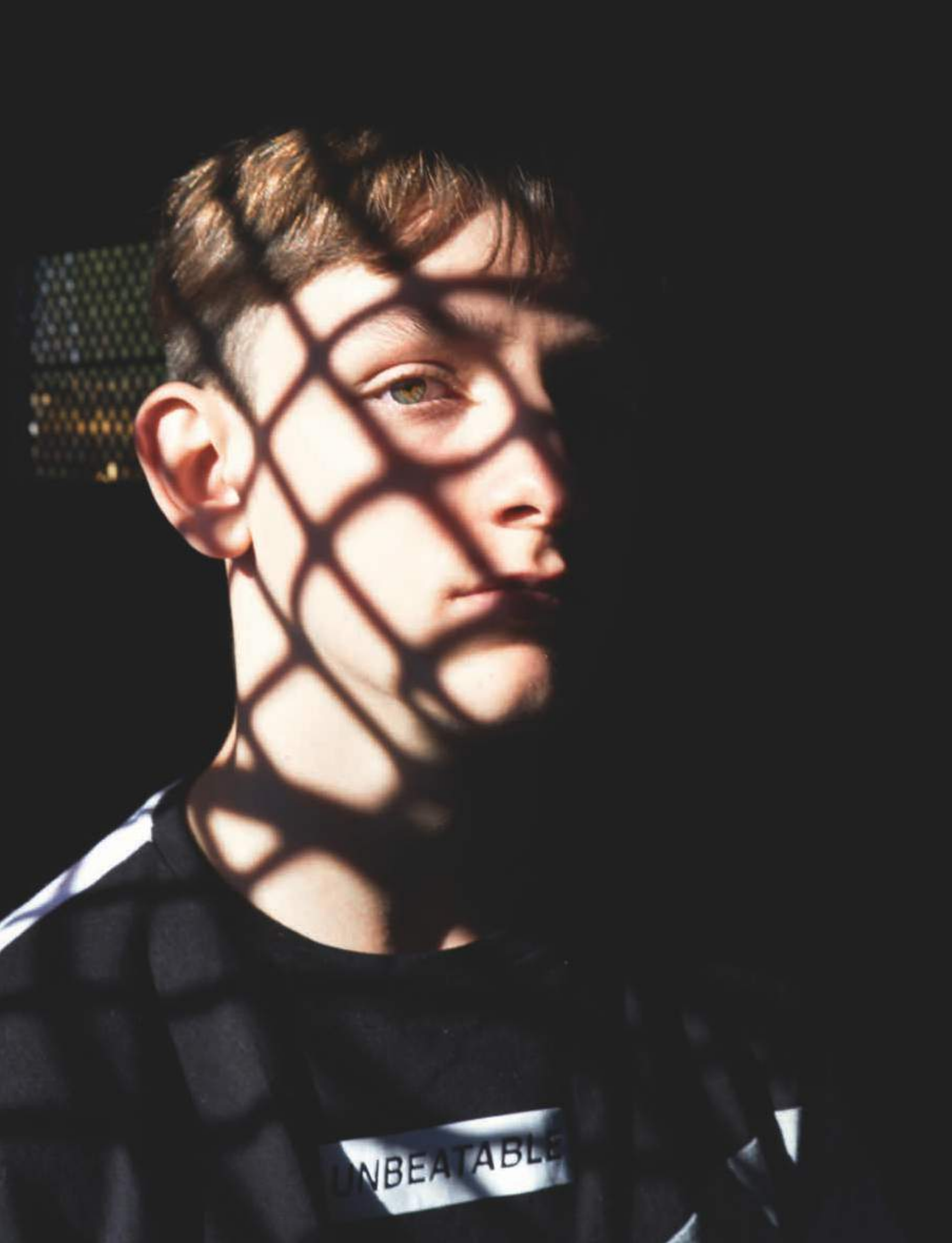












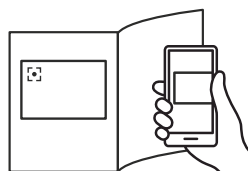
UNBEATABLE

ALLEZ PLUS LOIN

EN RÉALITÉ AUGMENTÉE AVEC BLINKL

Ce pictogramme placé sur les photos signale un contenu en réalité augmentée accessible en toute simplicité, sans application à télécharger.

→ Connectez-vous sur le site **fishyemagazine.fr** avec votre smartphone ou votre tablette.
→ Cliquez sur le pictogramme dans la barre de menu supérieure... et laissez-vous guider.



→ Une fois la caméra de votre smartphone activée, vous n'avez qu'à scanner l'une des photos signalées par le pictogramme pour découvrir un contenu multimédia exclusif.

À LIRE

Le Kid

Éditions Imogene,
39 €, 144 pages.

🌐 www.editionsimogene.com

Lancement et signature
du livre au *Bar à bulles*,
le 26 novembre 2019 à 19 h
4 bis, cité Véron, à Paris (18^e)

🌐 www.thomasfliche.com

📱 @thomas.fliche

s'occuper d'un club en banlieue parisienne. Parcours scolaires chaotiques, relations familiales difficiles et une même curiosité pour la découverte de leurs villes à travers des « missions » dans les grottes, les carrières, les lieux déserts, les usines abandonnées... « *Je revivais des choses que j'avais faites gamin, quinze ans après et avec dix kilos de plus... J'arrivais moins à me faufiler ! Je retrouvais des choses de mon adolescence, et lui, c'était les premières fois. C'était super, ça me parlait du territoire. Tout se dessinait avec lui dedans* », confie le photographe.

Un projet où il prend soin de maintenir une certaine distance, sans faire le coach ou le grand frère, de garder sa place de photographe. Sa garde et sa distance, comme sur un ring. Tout en restant suffisamment proche pour capter la première rencontre avec Karolyn, une ado de l'âge du Kid, avec laquelle le jeune homme deviendra père à l'automne 2018. Au printemps suivant, c'est la ceinture de champion de Belgique qu'il décroche à la force de ses poings. On devine, dans un superbe portrait, toute la fierté du jeune boxeur de 15 ans tenant sa fille Kathlyn dans les bras malgré les blessures qui marquent son visage et son corps. « *Une manière de garder la tête haute, de ne pas tomber, de rester debout. De prendre les coups et de continuer à avancer...* », décrypte Thomas. *C'est mon approche photographique d'assumer ce qu'on est, de raconter simplement, et à la fin d'en être fier.* » ●



befree GT XPRO

Voyagez plus loin



Mécanisme de colonne
basculante à 90° dans un
format de seulement 43cm replié



Fluidité & Cadrage rapide
grâce à la nouvelle rotule
ball 496



Extrêmement compact,
Matériaux premium :
Aluminium & Fibre de Carbone

Trépied de voyage Befree GT XPRO avec rotule ball 496 MKBFRC4GTXP-BH (Carbone) et MKBFRA4GTXP-BH (Aluminium)

Photo de Ross Hoddinott

Sortez de votre zone de confort et plongez dans un nouveau monde rempli
de techniques photographiques et d'opportunités créatives.
Profitez de votre liberté, créez sans limites.

Découvrez la collection Manfrotto Befree GT sur manfrotto.com



Manfrotto
Imagine More



Réhabiliter les femmes artistes effacées de nos livres d'histoire, voilà tout l'enjeu de Resurface I & II. Cette série signée de l'artiste allemande Johanna Reich est présentée dans le cadre du festival PhotoSaintGermain, à Paris, du 6 au 23 novembre. Révélation d'un travail au long cours, sensible et nécessaire.

TEXTE : GWÉNAËLLE FLITI — PHOTOS : JOHANNA REICH

Corinne Michelle West, Thalia Flora Karavia ou Julia Margaret Cameron : ces noms vous parlent ? Non, il ne s'agit pas des dernières instagrameuses à la mode, mais bien de femmes artistes ayant eu de leur vivant, aux XIX^e et XX^e siècles, une grande influence sur leurs contemporains. Vous ne voyez toujours pas ? C'est normal, elles ont, au fil du temps, étrangement disparu de l'histoire officielle de l'art. Celle qui s'est donné pour mission de leur redonner leurs lettres de noblesse, c'est Johanna Reich, artiste allemande de 42 ans, dont le travail s'articule autour de l'ère numérique, de l'identité, de la mémoire et du féminisme. À l'instar de la peintre française Marie Morel et de son œuvre, *Les Femmes des siècles passés*, ou de la dessinatrice Pénélope Bagieu, à l'origine de la célèbre bande dessinée *Culottées*, Johanna Reich s'évertue, elle aussi, avec *Resurface I & II*, à remettre en lumière les oubliées de l'histoire.

« Lorsque j'étais étudiante à l'Académie des beaux-arts [à Münster, en Allemagne], se souvient-elle, je pensais que nous étions toutes et tous égaux. Ce n'est que plus tard, lorsque je suis devenue une artiste, que j'ai réalisé à quel point c'était faux. Dès lors, j'ai commencé à fouiller le passé. En rouvrant mes livres d'histoire de l'art, j'ai remarqué que pour mille artistes masculins, il n'y avait que cinq femmes. » Partant de ce triste constat, Johanna Reich décide d'approfondir ses recherches. C'était il y a dix ans. Durant cette période, elle s'est rendue à Washington et à Berlin pour consulter les archives des musées. Son enquête l'a aussi conduite à Londres, au Victoria and Albert Museum. Elle y a découvert la portraitiste britannique Julia Margaret Cameron, décédée en 1879, connue de la scène photographique, mais peu du grand public. « N'étaient accrochées que deux ou trois de ses œuvres. Ce n'était pas assez pour une artiste aussi extraordinaire », a pensé Johanna Reich. Et c'est ainsi ●●●

Refaire surface



« QUAND JE REGARDAIS
EN ARRIÈRE, EN TANT
QU'ARTISTE FÉMININE,
JE N'AVAIS PAS D'HISTOIRE.
IL N'Y AVAIT QU'UNE
HISTOIRE MASCULINE
AVEC DES ARTISTES. »



JOHANNA REICH, CORINNE
MICHELLE WEST, PIONNIÈRE
DE L'EXPRESSIONNISME
ABSTRAIT AU XX^e SIÈCLE.
SÉRIE RESURFACE I & II.



qu'elle a commencé à collecter les portraits des plus talentueuses peintres, sculptrices, cinéastes et femmes photographes de ces deux derniers siècles.

DES POLAROIDS POUR RÉÉCRIRE L'HISTOIRE

Resurface I & II – sa série exposée au festival PhotoSaint-Germain du 6 au 23 novembre – rassemble les travaux de plus de 400 femmes artistes.

La première partie se compose d'un film de trois heures qui présente 160 Polaroids dévoilant les visages de celles qui sont passées à la trappe de l'histoire. Pour la seconde partie, centrée sur les artistes plus connues mais sous-exposées, il s'agit de portraits tirés en grand format, tous issus de Polaroids scannés au premier stade de leur développement – au moment où les contours émergent, à l'orée de leur révélation, entre présence et absence. Un jeu subtil entre numérique et analogique, dans lequel Johanna aime évoluer. Son travail se prolonge par la création du profil Wikipédia de chacune des artistes qu'elle présente. Une mission fastidieuse que l'Allemande mène à bien avec le concours d'expertes, de chercheuses et de chercheurs. La présence progressive de ces femmes artistes, jusqu'alors tout aussi sous-exposées sur le web, esquisse un autre paysage de l'art des XIX^e et XX^e siècles que celui enseigné depuis des décennies. Johanna est « *fascinée* »

par l'idée que le monde est différent de celui que nous pouvions imaginer. « *Quand je regardais en arrière, en tant qu'artiste féminine, je n'avais pas d'histoire, lâche-t-elle. Il n'y avait qu'une histoire masculine avec des artistes – certes merveilleux – comme Picasso ou Monet. J'ai été soulagée d'apprendre que nous avions aussi beaucoup de femmes artistes – et pas uniquement Frida Kahlo !* » Les mettre ainsi en ligne pour « *réécrire l'histoire* » lui permet de « *changer le monde* » en tentant d'en créer un plus équitable pour « *en tirer quelque chose de positif* ».

Les femmes illustres oubliées l'ayant la plus marquée ? Une question qui suscite un choix cornélien pour l'artiste, tant elle a tissé des liens forts avec celles qu'elle a appris à connaître. Elle finit par citer Thalia Flora-Karavia, une peintre grecque qui croquait le quotidien des soldats de la guerre des Balkans de 1912. Ou encore Jessie Tarbox Beals, la première photojournaliste aux États-Unis ! Bref, des femmes artistes aux parcours extraordinaires qui rappellent à Johanna qu'en 2019, rien n'est encore gagné sur le plan de l'équité. D'ailleurs, « *à l'Art Cologne [plus ancienne foire d'art contemporain au monde, ndlr], il doit y avoir quelque chose comme 20 % seulement de femmes artistes exposées* », regrette-t-elle, espérant malgré tout voir la situation s'améliorer. Johanna Reich profitera de sa présence à Paris à l'occasion de son exposition pour passer à la Bibliothèque nationale de France et faire avancer son nouveau projet. Ce dernier s'articulera autour de *La Cité des dames*, un récit allégorique du XV^e siècle, dans lequel Christine de Pizan, son auteure, s'est efforcée de démonter les clichés sexistes de son époque. ●

À VOIR

Du 6 au 23 novembre 2019.
Resurface I & II, festival
PhotoSaintGermain

L'agence à Paris

54, rue Mazarine, à Paris (6^e)

www.lagenceparis.com

www.johannareich.com

www.photosaintgermain.com

HAPPY BIRTHDAY MIA
10th Edition

MIA
PHOTO FAIR



© RANKIN Saved By The Bell, Hunger, Issue 14, 2018 / Courtesy of 29 ARTS IN PROGRESS gallery

www.miafair.it

19 - 22 MARCH 2020
MILANO






NEURALCAM NIGHT.




GOOGLE PHOTOS.

Plus de lumière et plus de couleurs : l'intelligence artificielle éclaire d'un jour nouveau les images de nos smartphones.

TEXTE: JULIEN DAMOISEAU

Deux applications pour y voir plus clair

L'intelligence artificielle (IA) s'immisce de plus en plus dans le monde de la photo. Nous l'avons vu avec des applications comme Prisma, qui transforme les photos en peintures, ou FaceApp, qui vieillit les visages. Ces applications, bien qu'amusantes, ne sont pas vraiment indispensables dans le quotidien d'un photographe. L'application NeuralCam Night pourrait bien changer la donne concernant les prises de vue à basse lumière,

NEURALCAM NIGHT L'IA ÉCLAIRE VOS NUITS

Cette application disponible sur certains modèles d'iPhone – à partir du modèle 6 – et utilisant l'IA vous permet d'obtenir des clichés plus lumineux et plus nets la nuit ou dans des conditions d'éclairage défavorables, et empêche que ceux-ci apparaissent trop sombres. Pour obtenir un résultat optimisé avec NeuralCam Night, vous devrez stabiliser votre appareil un court instant à la prise de vue, puis patienter une dizaine de secondes, le temps que l'IA traite l'image. Seul bémol, l'image obtenue aura une résolution inférieure à celle du fichier initial. Mais la photo sera plus que bluffante ! Comment ce résultat est-il obtenu ? NeuralCam Night fonctionne en capturant plusieurs images, avant de les juxtaposer puis de les traiter en recourant à l'intelligence artificielle. Paradoxalement, c'est la même technique que Google utilise sur ses derniers smartphones – les Pixel – pour réaliser des photos de nuit époustouflantes. L'accès à toutes ces prouesses a un prix : il vous faudra déboursier 5,49 € pour accéder à la lumière de NeuralCam Night.

tandis que Google Photos continue d'évoluer en proposant des innovations basées sur l'intelligence artificielle. La dernière en date : la colorisation de vos photos noir et blanc.

GOOGLE PHOTOS DU NOIR ET BLANC À LA COULEUR

Attendue depuis plusieurs mois, Colorize, la fonctionnalité permettant de passer du noir et blanc à la couleur – disponible en bêta pour une poignée d'utilisateurs – devrait bientôt devenir accessible à tous. À partir d'un cliché monochrome, l'intelligence artificielle de Google est capable de produire instantanément une version colorisée. Son IA a été entraînée à partir de millions de photos et peut reconnaître les couleurs des différents éléments qui composent une image. Les résultats, impressionnants, peuvent différer si on passe une image couleur en noir et blanc avant de la soumettre à l'intelligence artificielle de Google – mais rappelons-nous que cette fonctionnalité n'en est pour l'heure qu'à sa version bêta. Mis à part ces petits défauts, Colorize de Google Photos permettra à chacun de redonner des couleurs à d'anciennes photos de famille et de poser un œil neuf sur le passé. Rien que pour cette expérience, cela vaut la peine de télécharger ou de mettre à jour son application, en espérant que la fonctionnalité soit accessible rapidement.

Chic Planète

SÉLECTION PAR DANIEL PASCOAL

*Hybride plein format
de poche Sigma fp*
1 999 € sigma-photo.fr



*Sténopé miniature
du numérique à l'analogique*
Polaroid Lab
130 € eu.polaroidoriginals.com



*Sac de voyage à
roulettes recyclé*
Patagonia Black
Hole® Wheeled
Duffel Bag 40L
250 €
eu.patagonia.com



*Appareil photo
clipsable tout-terrain*
Canon Ivy Rec
129,95 € canon.fr



Toile connectée
Netgear MeuralCanvas II
À partir de 649 € netgear.fr

*Pellicule noir et blanc
nouvelle formule*
Lomography Berlin
Kino B&W 2019
8,90 € shop.lomography.com



*Montre
automatique
d'inspiration
photographique*
Tacs Vintage
Lense II
549,90 €
www.tacs.fr



Cube de lumière
Lume Cube 2
109 € lumecube.com

Hybride compact et léger
Olympus OM-D E-M5 III
1 199 € olympus.fr



*Smartphone
double capteur*
Google Pixel 4
À partir
de 769 €
store.google.com



Avec son look argentique qui rappelle beaucoup un Leica, la nouvelle mouture du X-Pro de Fuji se distingue par sa simplicité d'usage. Se différenciant de la série moyen format GFX de la marque par sa compacité, le X-Pro3 définit un nouveau standard dans l'appareil baroudeur et de street photography.

TEXTE : BENOÎT BAUME

Fujifilm X-Pro3

La félicité des origines

Avant tout, c'est son aspect qui attire, avec ce revêtement vintage et ses parties en titane qui résistent à tout ce que pourrait subir un appareil photo en reportage. Mais le vrai détail qui change tout, c'est l'absence, au premier coup d'œil, d'un écran arrière. L'affaire est en vérité plus complexe. En effet, l'écran principal est caché derrière un panneau qui intègre un autre petit écran affichant les réglages de l'appareil ou la simulation du film utilisé, une option propre à Fujifilm et à son passé lié à la pellicule. L'écran de prise de vue ne se dévoile qu'en le retournant à 180°, et l'appareil est clairement fait pour utiliser le viseur numérique. La philosophie du boîtier nous ramène aux sources de l'argentique, avec une facilité de prise en main et de réglage évident. Si les options de personnalisation sont légion, elles ne sont plus poussées au profit du look et de la simplicité d'usage. C'est une philosophie que porte le X-Pro3, celle d'un objet précieux et beau. Celle d'un marché de l'appareil photo numérique qui va reprendre la taille du marché argentique et dans lequel un appareil se garde une décennie, et non quelques

dizaines de mois. Nous sommes face à un objet statuaire, comme le rappelle Éric Bouvet, photographe émérite et utilisateur précoce du X-Pro3. « *Ce boîtier apporte une nouvelle vision, même si je l'aurais encore épuré davantage en enlevant presque tous les boutons dont je ne me sers pas. Je retrouve les sensations de l'argentique et une photo à l'instinct à travers le viseur. Pour saisir l'instant, c'est l'outil idéal* », précise-t-il.

Évidemment, derrière ce look et cette ergonomie, il y a une grosse fiche technique, avec notamment le capteur CMOS X-Trans 26,1 millions de pixels déjà utilisé dans le X-T3. De même, l'autofocus pourra faire le point quasiment dans le noir avec une acuité à -6EV. Une bombe qui permet de se concentrer sur l'essentiel, de prendre du plaisir à faire des images. Avec un prix de 1 899 € ou 2 099 € dans sa version titane, cela pique un peu, mais reste raisonnable par rapport à ses concurrents. Avec la qualité du parc optique Fujifilm, le X-Pro3 devrait générer plusieurs années de bonheur à ses utilisateurs. ●



Revivez l'instant avec des couleurs exceptionnelles

Écrans Photovue de BenQ pour Photographes.
Capturez le moment et ne le laissez jamais disparaître.



Ecrans BenQ pour photographes

Technologie AQCOLOR couvrant 99% de l'espace Adobe RVB, et 100% du sRGB, Rec. 709 et DCI-P3. Photovue de BenQ, LA gamme idéale pour que les moments capturés soient parfaits.

BenQ.fr



@inspiration_by_benq



AQCOLOR™



*les caractéristiques varient en fonction des modèles.

Quand sort le Leica M3, à l'automne 1954, la marque allemande connaît déjà une belle notoriété. C'est elle qui a inventé le petit format 24x36 et, depuis 1925, ses appareils séduisent les plus célèbres des photoreporters. Mais c'est l'arrivée du M3 qui va vraiment installer la légende Leica. Plusieurs innovations propres à ce modèle vont révolutionner le travail des photographes. Le viseur possède désormais un télémètre collimaté de rapport x0,91 qui permet de cadrer au 50 mm avec rapidité et précision. Le M3 incorpore aussi un levier d'armement pour avancer la pellicule. Jusqu'en 1958, la course de ce levier se fait en deux temps afin d'éviter de casser le film. Autre apport essentiel, la monture vissante 39 mm standard est abandonnée pour la monture M à baïonnette, une monture qui est toujours là en 2019 ! On remarque aussi sur le M3 un nouveau compteur de vues, un chargement du film facilité par l'usage d'un volet arrière pivotable, sans oublier une molette des vitesses d'obturation qui va de 1 s à 1/1 000 s – plus la pose B, bien sûr ! Sur les M3 de deuxième génération, on découvrira ensuite ce fameux levier permettant de simuler le cadrage pour les

autres focales. Car rappelons que ce M3, n'est pas un appareil reflex. En 1954, les systèmes reflex commencent à se répandre, avec des pionniers comme Exacta, Rectaflex, Praktica ou Zeiss, mais il faut attendre 1959 et le Nikon F pour que le reflex s'impose. Le M3 est de type télémétrique : le viseur et l'objectif ne sont pas directement reliés, ce qui induit certains avantages (visée directe ultra-claire avec tous les objectifs, formules optiques compactes, silence au déclenchement en l'absence de miroir à soulever), mais aussi quelques difficultés (erreur de parallaxe, pas de longues focales disponibles, ni de macro ou d'autofocus).

LONGÉVITÉ ET COMPATIBILITÉ

En allemand, télémètre se dit *Messersucher*, littéralement « viseur-mesureur », et c'est donc tout naturellement que ce premier Leica doté d'un *Messersucher* se nomme Leica M. Quant au chiffre 3, il correspond au nombre de cadres disponibles dans le viseur : 50, 90 et 135 mm. Voilà pourquoi le M3 est le « premier M », même si ensuite des « M2 » et même un atypique M1

(destiné à la reproduction de documents) seront fabriqués. Le succès du M3 est spectaculaire : il sera vendu à 226 000 exemplaires entre 1954 et 1966. Les M4, M5, M6 et M7 prendront la relève en argentique jusqu'en 2006, où le M8 marque le passage au numérique de la famille M. Plusieurs variantes du M9 suivront et aujourd'hui, après quelques détours marketing sinueux qui avaient substitué au chiffre du M une étrange et complexe typologie, c'est les M10 et M10P qui prolongent la saga. Soixante-cinq ans plus tard, on retrouve le même design, le même principe de cadrage, la même logique ergonomique et la baïonnette M ! Ainsi, aujourd'hui, j'utilise encore parfois mon vieux M3 avec les mêmes objectifs que ceux destinés au dernier M10P de 2019 ! Quel autre produit industriel peut se vanter d'une telle longévité et d'une telle compatibilité ? Aucun je crois... Et pour ceux qui seraient tentés d'approcher la légende sans pouvoir s'offrir les derniers modèles fort onéreux, un Leica M-E vient de sortir. Doté d'un capteur CMOS 24 millions de pixels (comme les M10), il reste sous la barre des 4 000 euros, ce qui, pour un Leica M, est une bonne affaire. ●

LEICA M3

CELUI QUI A TOUT CHANGÉ

TEXTE : JEAN-CHRISTOPHE BÉCHET



cewe

Parce que vos photos méritent
ce qu'il y a de mieux



Choisissez la qualité CEWE

Une qualité exceptionnelle pour des souvenirs intacts

et profitez de

10€ de réduction*

sur tout le site **cewe.fr**

avec le code **FISHEYE10**

*Offre valable jusqu'au 31/12/2020 sur tout le site www.cewe.fr, hors frais de traitement et d'envoi.
Offre non cumulable avec toute autre promotion en cours.



CEWE élu meilleur service photo au monde



Comme toute activité humaine, la photographie a un impact sur l'environnement : matières premières, énergie, déchets et production de CO2 accompagnent nos pratiques, créatives ou artistiques. Alors que les images des photographes documentent les conséquences des dérèglements environnementaux, qu'en est-il de leur engagement et de celui de la filière ?

TEXTE : JACQUES HÉMON

Pour une photographie écoresponsable

Quel peut être l'impact des mille milliards de photos prises chaque année à travers le monde (évaluation Infotrends 2018) ? Nul ne le sait. Mais il faudrait être bien ignorant des réalités matérielles et énergétiques du numérique pour ne pas s'en soucier. Le manque d'évaluation chiffrée peut d'ailleurs être perçu comme un syndrome. Des chiffres, le monde de la vidéo en dispose depuis peu. D'ailleurs, le think tank theshiftproject.org vient de les publier : en 2018, 300 millions de tonnes de CO2 ont été générées par la consommation de vidéos en ligne, YouTube et Netflix en tête. En effet, la vidéo consomme 80 % de la bande passante du web ! La photographie peut se rassurer, le poids des images partagées reste faible en regard de celui d'un film, même si leur stockage dans le cloud est énergivore. Les conseils pour libérer nos boîtes mail et effacer nos photos inutiles n'y suffiront pas : c'est le stockage sur disque dur in situ qui pourrait bientôt se révéler la solution la plus écoresponsable.

La substitution de l'argentique par le numérique au tournant du siècle a pu laisser espérer un impact moindre des activités photographiques sur l'environnement. Il n'en a rien été. Une étude environnementale réalisée en 2011 par Benoit Delaveau de l'université de San José (États-Unis) atteste que la pollution aura juste été déplacée vers les zones asiatiques de production photo. Le remplacement du parc d'appareils argentiques, précédé par l'installation d'imprimantes de qualité photo dans chaque foyer, n'aura donc pas contribué à réduire la trace carbone de la photographie, bien au contraire. Non par laxisme de la réglementation : la directive des déchets d'équipements électriques et électroniques (DEEE) de 2002 a imposé aux industriels européens la récupération et le traitement desdits déchets par une filière spécialisée, financée par une écotaxe. Moins efficace, la filière de récupération des cartouches d'encre à usage domestique aura longtemps peiné à atteindre un bon niveau de retour du public : en 2010, moins de 5 % des cartouches étaient recyclées.

CONCURRENCE DES SMARTPHONES

Du côté de la chimie argentique, les années 1980 ont mis fin aux rejets sauvages des laboratoires photographiques. L'installation de milliers de minilabs dans les magasins à partir de 1981 imposa la mise en place de mesures drastiques par la Direction régionale et interdépartementale de l'environnement et de l'énergie (DRIEE) pour préserver la qualité de l'eau sur tout le territoire. Dès les années 1990, la photographie argentique n'était donc plus une cause de pollution chimique en France. Du fait de la concurrence des smartphones, les marques d'appareils photo peuvent considérer avec ironie

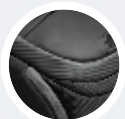
qu'elles ont atteint une forme de sobriété industrielle en divisant par huit leurs ventes en huit ans ! Avec seulement 20 millions d'appareils photo commercialisés en 2018 dans le monde, les industriels du secteur peuvent faire valoir un impact mesuré sur l'environnement. Mais l'univers photographique se montre moins modéré du côté des fabricants de smartphones, avec un marché qui aura progressé de 0,5 à 1,5 milliard d'unités dans la même période (source : IDC, groupe mondial de conseil et d'études sur les marchés des technologies de l'information) ! À la faveur de cette baisse globale des ventes d'appareils et de la montée en gamme des équipements photo, la relocalisation de la production au Japon aura favorisé le respect des normes environnementales les plus sévères.

Le tourisme photographique constitue l'autre volet d'un paradoxe autour d'une production visuelle qui documente les endroits les plus reculés de la planète pour en partager la singularité et la beauté. Si l'éveil des consciences nécessite la représentation des écosystèmes en danger, l'intrusion massive de photographes amateurs dans des sites naturels fragiles ne favorise pas leur préservation. Du côté des professionnels, l'engagement environnemental reste une affaire individuelle. Les organisations professionnelles n'ont pas établi de charte sur ce thème pour ne pas prêter le flanc à un greenwashing de circonstance. La production cinéma et publicitaire n'a pu faire l'impasse sur un engagement RSE (responsabilité sociale des entreprises) plus formel, compte tenu du déploiement des moyens nécessaires à la production de films. L'éviction des contenants en plastique, le choix des modes de transport des équipes, la réduction des menus carnés en tournage, l'usage de matériaux recyclables pour les décors font partie d'un arsenal de préconisations non contraignantes. L'Émission pour la Terre, diffusée sur France 2 depuis le 15 octobre, a démontré qu'il était possible de produire des émissions en mode écoresponsable moyennant une vigilance soutenue. L'impact écologique des festivals, expositions et autres manifestations photographiques n'est pas mesuré, même si les préoccupations environnementales sont présentes dans toutes les têtes lorsqu'il s'agit d'expositions temporaires. Alors que l'association Coal fédère depuis dix ans des professionnels de l'art et de l'écologie, aucune organisation centrée sur la photographie n'apporte aujourd'hui une réflexion sur cette thématique : recyclage des supports photo, mutualisation d'éléments scénographiques, sobriété des pratiques. Avec Musées et développement durable, de Serge Chaumier, paru à la Documentation française en 2011, un premier travail de fond a permis de poser un cadre. Depuis, l'urgence s'est imposée. Elle devrait inciter les professionnels de la photographie à se saisir du sujet. ●

toujours en **action**



Protection
haute performance



Style moderne
et **urbain**



Confort
Maximum



Connexion trépied
rapide

Collection Manfrotto **Advanced²**



La nouvelle collection **Advanced²**, composée de sacs à dos photo, sacs d'épaule et d'étuis holster, a été conçue pour les photographes passionnés d'images. La parfaite combinaison entre liberté de mouvement et protection du matériel, tout en offrant un design urbain et une performance en termes de légèreté.

Découvrez toute la collection Advanced² sur manfrotto.com



Manfrotto
Imagine More





Depuis septembre, la Fondation Orange et le Centre des arts d'Enghien-les-Bains proposent un Mooc sur l'art et la création numérique. Pourquoi? Comment? Que peut-on attendre de ces cours en ligne? Ce dispositif peut-il favoriser l'acte créatif? Éléments de réponse.

TEXTE: MAXIME DELCOURT

L'art numérique à portée de clic

Les Mooc (« Massive Open Online Courses ») proposent en général des cours dispensés par des établissements renommés comme Polytechnique ou HEC à l'aide de vidéos en accès libre. L'idée? Offrir l'opportunité aux apprenants de passer des examens et d'obtenir une certification. Début 2018, on comptait ainsi plus de 10 000 Mooc disponibles à travers le monde. Avec à chaque fois cette envie de répondre à certains besoins: renforcer l'attractivité des universités à l'international, affiner la pédagogie, offrir un complément à l'enseignement traditionnel et permettre aux étudiants de suivre des cours à un rythme adapté, et selon un mode d'apprentissage ludique. À en croire Dominique Roland, directeur du Centre des arts d'Enghien-les-Bains et initiateur du Mooc « Art et création numérique », cela fait plusieurs années qu'il pense à investir ce domaine: « Depuis l'ouverture du Centre des arts, en 2002, on a accueilli de très nombreux artistes, répertorié tout un tas de documentation et enregistré divers

éléments d'expérience. Il fallait arriver à transmettre ces valeurs et cette réflexion des artistes à travers un outil de notre époque: le Mooc. »

OUVERTURE D'ESPRIT

Pour mettre au point le Mooc « Art et création numérique », l'équipe Enghien-les-Bains, en partenariat avec la Fondation Orange, s'est appuyée sur son fonds de documentation, avec une volonté de transmettre et de rendre accessible l'art à tout le monde – avec une attention particulière pour les publics éloignés et ceux qui n'habitent pas la région parisienne ou les grandes villes de France. C'est le cas notamment de Yannick Vátusek, qui habite à Forbach, en Moselle: « Je réside dans une petite ville où, au mieux, on a droit à une pièce de théâtre de temps à autre. Là, ce genre d'initiative apporte une ouverture d'esprit et augmente notre capital culturel. Et surtout, ça nous permet

de découvrir de nouvelles technologies. » À titre d'exemple, Yannick Vátusek cite la visite virtuelle de dizaines de musées proposée par certains Mooc. « Autant de lieux que je n'aurais jamais pu fréquenter en temps normal », confesse-t-il. Yannick Vátusek n'est pas totalement novice en la matière: issu des Beaux-Arts et âgé de 57 ans, il a même été formateur dans une école préparant à la 3D. Quand on l'interroge, il dit pourtant avoir découvert un « monde extraordinaire, qui touche le théâtre, la danse, la photo et la musique. Je pensais naïvement que l'art numérique se limitait à la 3D ». On en revient alors à l'ambition de Dominique Roland: « Faire comprendre que l'art numérique n'est pas un art fumeux. Qu'il correspond à nos sociétés actuelles et qu'il est plus que temps qu'il soit enseigné, que des publications et des projets existent pour expliquer à quel point les artistes issus de cette mouvance décroissent les genres. » Et Yannick Vátusek de compléter: « Je suis ●●



VERNISAGE DE L'EXPOSITION
ELECTRO, 2018,

habitué à suivre des Mooc en tout genre, et celui-ci est avant tout ludique. Vous pouvez en faire le tour en un mois, à raison d'une heure et demie par semaine. C'est un peu comme si on lisait un bouquin sur l'art numérique, finalement. Sauf qu'ici, tout se fait via des vidéos de trois minutes, de l'interactivité et des questions-réponses. C'est plus vivant. »

Pour rendre cette formation plus humaine, le Centre des arts d'Enghien-les-Bains a choisi de répartir les cours en trois thèmes : « Un nouveau monde annoncé, de la ville à la nature », « La traversée de l'écran, du réel au virtuel », et « Hommes et robots, de l'autonomie à l'indépendance ». Avec, à chaque fois, des problématiques précises censées « permettre à nos 3 000 inscrits de comprendre comment les artistes s'approprient les mutations de notre environnement, comment les technologies modifient notre façon de communiquer, et comment nous allons pouvoir interagir avec les machines à l'avenir. »

COMPRENDRE LES CODES

Enthousiaste, Dominique Roland en profite pour rappeler que le Mooc est animé par une dizaine d'artistes pluridisciplinaires : musiciens, plasticiens, chorégraphes, vidéastes... « Des professionnels avec qui nous avons l'habitude de travailler », précise-t-il. Aux côtés du chorégraphe et artiste visuel Éric Minh Cuong

Castaing ou de Catherine Ikam – dont les portraits formés de millions de particules réagissent en fonction du regard des visiteurs –, on retrouve ainsi l'Espagnole Rocio Berenguer qui, à travers son spectacle *Ergonomics*, imagine le corps du futur. Pour elle, le Mooc est l'occasion de présenter sa démarche, d'en expliquer l'ambition et le processus créatif. « L'idée, précise-t-elle, ce n'est pas d'être élitiste, mais d'apporter une réflexion sur mon travail, de faire comprendre aux étudiants que l'art numérique, aussi conceptuel qu'il puisse paraître, est accessible à partir du moment où l'on en comprend ses codes. » Rocio Bellanger pointe ici la raison d'être de ces cours en ligne : le manque de reconnaissance de l'art numérique, la méfiance des institutions à le considérer et à le défendre comme un courant artistique à part entière. « Moi-même, s'étonne-t-elle, ça m'arrive de tenir ce genre de discours. Or, c'est important de rappeler qu'il s'agit ici d'un art indéfinissable, un peu hybride, avec des esthétiques différentes et une histoire qu'il faut savoir valoriser. »

En clair, Rocio Bellanger sait qu'elle ne forme pas ici de futurs artistes. Ce n'est de toute façon pas l'intention du Mooc, ni celle d'un « étudiant » tel que Yannick Vausek. « À la fin du parcours, on reçoit une attestation signifiant le bon déroulé de la formation, mais on ne peut rien en faire. C'est un petit plus, ça ne me permettra pas de devenir un artiste du jour au lendemain, mais juste de me situer. Personnellement, ça m'a permis de savoir



EXPOSITION MÉTA-CITÉS
DE MIGUEL CHEVALIER.

ERGONOMICS, DE
ROCIO BERENGUER, 2018.

si ce que je faisais était de l'art numérique ou pas, de digérer pas mal d'informations en très peu de temps. » Et Rocio Berenguer de conclure : « Si tu veux te lancer dans l'art, il faut le faire de ton côté, parce que tu en ressens le besoin. Pas parce que tu as appris à le faire. » ●

🌐 mooc-culturels.fondationorange.com



IDEAT

CONTEMPORARY LIFE

HORS-SÉRIE
SPÉCIAL
PHOTO



LE PLUS LIFESTYLE DES MAGAZINES DE DÉCO

Hors-série photo - Novembre 2019 - 5,90 € - www.ideal.fr

PROBABLEMENT LE PLUS BEAU
MAGAZINE DE DÉCO FRANÇAIS

UN MAGAZINE DU GROUPE IDEAT ÉDITIONS, ÉDITEUR DE THE GOOD LIFE

NOVA RECORDS PRÉSENTE

novaclassics

Gravés dans le wax pour l'éternité



Radio Nova revisite ses classiques et lance sa ligne de vinyles collectors avec ses deux premiers volumes

Hip Hop 01 et **Soul 01**

**DISPONIBLES
EN DOUBLES VINYLES ET DIGITAL**

L'œuvre immersive Retour aux sources, ou RAS, a été inaugurée en septembre dans les crayères de la maison Ruinart, à Reims. Œuvre du duo d'artistes Mouawad Laurier, elle est reliée au vivant par une série de capteurs, et contrôlée par intelligence artificielle. Un projet unique et porteur de sens.

TEXTE : BENOIT BAUME — PHOTOS : GUILLAUME FAURE

Reconnexion au vivant

À l'origine, il y avait les océans qui, par sédimentation, ont produit la craie, cette roche poreuse ayant donné naissance au terroir de Champagne où la vigne puise sa saveur si particulière. Sous la montagne Saint-Nicaise, en plein cœur de Reims, les Romains puis les bâtisseurs de cathédrales ont extrait la roche pour construire des bâtiments. Cela a généré de grandes cavités de plus de trente mètres de profondeur : les crayères. Collaborant depuis très longtemps avec les artistes, Ruinart a voulu passer un cap en accueillant une démarche technologique,

immersive, consciente et reliée à la nature. Ainsi est née *Retour aux sources (RAS)*, une œuvre immergeant le spectateur dans une expérience sensorielle, visuelle et sonore la plus organique possible. « *Nous voulions préserver la majesté du lieu en soulignant son relief plutôt qu'en le recouvrant. Nous avons donc pensé aux caustiques* [en optique, l'enveloppe des rayons lumineux subissant une réflexion ou une réfraction sur une surface ou une courbe, ndlr] *qui naissent de la diffraction de la lumière. On les retrouve au fond de la mer lorsqu'on nage, et cela nous ramène* ... »



MAYA MOUAWAD
ET CYRIL LAURIER AU CŒUR
DE LEUR INSTALLATION.

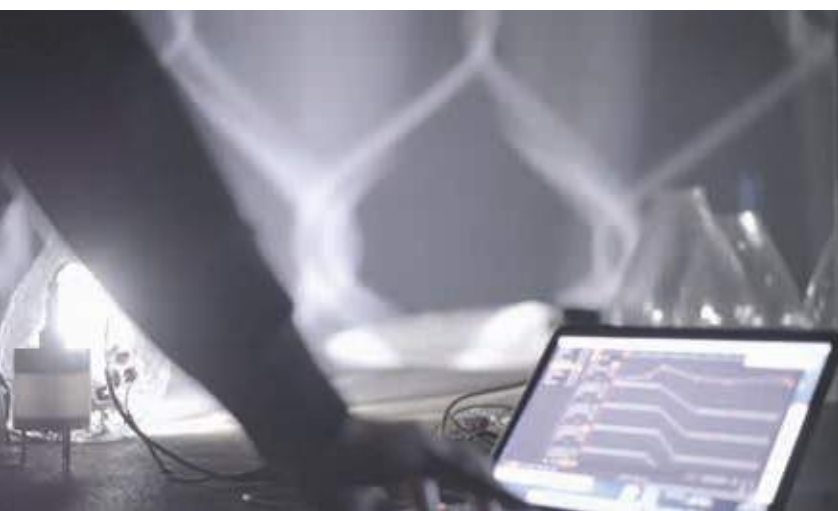




CAUSTIQUES GÉNÉRÉES
PAR L'ŒUVRE, QUI DONNENT
LA SENSATION AU VISITEUR
D'ÊTRE AU FOND DE L'OcéAN.



MISE AU POINT
ET DÉVELOPPEMENT
DE L'ALGORITHME
QUI CONTRÔLE
RETOUR AUX SOURCES.



**Les arbres,
et la nature
en général, ont
une intelligence
bien supérieure
à celle des
humains, nous
commençons
à peine à en avoir
conscience.**

aux origines de ces crayères », explique Maya Mouawad, qui a créé l'œuvre avec Cyril Laurier, son compagnon. Cette œuvre en forme de racine de huit mètres de haut et en acier marin contrôle des lampes ultra-sophistiquées composées de LED et de haut-parleurs – ces lampes étant elles-mêmes enveloppées par des structures en verre soufflé de Murano, en Italie. Trois autres lampes descendent du plafond, à plus de trente mètres, et se déplacent verticalement grâce à des moteurs. Les données issues des capteurs connectés à l'atmosphère et au monde de la vigne nourrissent l'intelligence artificielle de l'œuvre qui les traduit en lumière, en son et en mouvement. Son état fluctuant reflète ce qui se passe autour d'elle, à l'extérieur, dans la nature, et à l'intérieur, dans les cuves ou les caves. L'œuvre se synchronise avec le monde et l'analyse.

SE METTRE À L'ÉCOUTE

Lancée pour les 290 ans de Ruinart, *Retour aux sources* va monitorer son environnement jusqu'au triple centenaire de la marque.

Échappant à la volonté de l'homme, cette œuvre ne sera jamais la même pour les spectateurs qui la découvriront. « *Ce qui est essentiel pour nous, c'est de démontrer que nous avons besoin de nous reconnecter au vivant. Les arbres, et la nature en général, ont une intelligence bien supérieure à celle des humains, nous commençons à peine à en avoir conscience. RAS propose de se mettre à l'écoute de ces signes et de les traduire de manière immersive* », analyse Cyril Laurier. Il faut venir voir cette œuvre pour la comprendre. Intégrée à la visite publique de la maison, elle sera visible par tous ceux qui se rendront chez Ruinart à Reims. Un moment de grâce qui vous marquera plus que vous ne l'imaginez. ●

www.ruinart.com

Centre Pompidou

Exposition jusqu'au 24 février 2020

Calais-témoigner de la «jungle»

Bruno Serralongue, l'Agence France Presse,
Les habitants



Avec la collaboration de l'Agence France Presse

En partenariat média avec



fisheye franceinfo

PICTO
ONLINE

POUR FAIRE PLAISIR
À VOS PROCHES

PROFITEZ DE **20% DE REMISE** SUR
TOUS VOS TIRAGES ET LEURS FINITIONS

AVEC LE CODE **NOELPICTO9FE** DU 14/11/19 AU 27/12/19



L'exposition Objectif alternatif revient sur l'émergence d'une nouvelle scène musicale à l'heure du post-punk. Des jeunes gens qui seront les porte-voix du début des années 1980 se retrouvent dans les boîtes branchées et les lieux underground.

Là où Jean-Luc Buro les a photographiés.

TEXTE: JACQUES DENIS — PHOTOS: JEAN-LUC BURO

Flash-back

sur les années 1980



C'est un large sourire, celui de Daniel Darc avec son complice Laurent Sinclair dans les backstages du club parisien, Le Rose Bonbon.

En 1980, le groupe vient de sortir deux titres qui vont les propulser à l'avant-scène de la new wave parisienne: *Mannequin* et *Cherchez le garçon*. Ils sont à l'avant-garde des « *Jeunes Gens Modernes* », comme on disait à l'époque, qui surfent sur cette vague déferlante sur la France depuis la Manche. « *On voit apparaître les premiers fanzines spécialisés en 1977-1978. Marc Zermati, précurseur du mouvement punk en France, organise en 1976 la première édition du festival de Mont-de-Marsan, puis suivent les Transmusicales de Rennes en 1979. Une émancipation est en marche, l'essence de la révolte qui ouvre les perspectives et trouve son apogée dans la décennie suivante* », insiste Isa Carol Horiot, commissaire de l'exposition *Objectif alternatif* consacrée

à Jean-Luc Buro, témoin privilégié de cette ouverture radicale – à mettre en regard avec l'arrivée des radios libres. « *Dès le début des années 1980, le développement des pratiques autogestionnaires permettra aux labels indépendants (New Rose, Bondage Records) de prospérer; l'autoproduction prend son essor; et l'on assiste à l'ouverture de nouveaux lieux temporaires avec des espaces totalement libres qui s'ajoutent aux clubs de nuit, comme Le Palace et Les Bains Douches, accueillant déjà des programmations musicales très pointues* », poursuit Isa Carol Horiot.

La plupart de ces lieux permettront une proximité, une promiscuité que l'on ressent dans les images, notamment à travers des gros plans pris sur le vif, à l'intérieur. « *La richesse du Palace, à l'image du Club 54 de New York, venait du mélange des styles et des genres. Il était très facile d'y photographier; car tout le monde y jouait un rôle, était en*

représentation. Les déguisements suscitaient la pose, aplanissaient les différences sociales. Les barrières n'existaient plus. Cette proximité favorisait des rencontres et des opportunités professionnelles », analyse aujourd'hui Jean-Luc Buro, qui eut pour maîtres Henri Alekan (chef opérateur des films *La Belle et la Bête*, de Jean Cocteau, et *Les Ailes du désir*, de Wim Wenders, entre autres), qui lui fera voir la lumière autrement, et Jean Dieuzaide (photographe humaniste), qui lui transmet l'art du tirage noir et blanc.

JEUNES GENS MODERNES

Avec ces nouvelles armes, il part à la rencontre de cette scène surgie de l'underground qui va déferler dans la presse. Les fanzines prolifèrent: *Gig*, *New wave*, *Moderne*, *Nocturne*, *Chrisantem*, *Vinyl*, *Acide sédatif*... Et la génération des « *Jeunes Gens Modernes* » fait la couverture ●●

LA SOURIS DÉGLINGUÉE (LSD), LES FRIGOS, COMMANDE ROCK & FOLK, 1981.



 VIRGIN PRUNES: GAVIN FRIDAY ET GUGGI. PHOTO INTÉRIEURE DU DISQUE HÉRÉSIE, REX CLUB, 1982.



 THE CURE, BACKSTAGE DE L'OLYMPIA, 19 OCTOBRE 1981.



 LE STREET-ARTISTE FUTURA 2000 AVEC L'ÉGÉRIE UNDERGROUND MARIE FRANCE. TOURNÉE DE THE CLASH, LE PALACE, SEPTEMBRE 1981.

 GROUPE BAUHAUS, BACKSTAGE DU ROSE BONBON, 3 DÉCEMBRE 1981.

« J'AVAIS COUTUME DE FAIRE UNE PREMIÈRE BOBINE À VIDE POUR LIBÉRER LE MODÈLE. ENSUITE, J'ATTENDAIS LE MOMENT OÙ, FATIGUÉ, IL LÂCHERAIT SES STÉRÉOTYPES ET SES DÉFENSES POUR DONNER UNE VRAIE ATTITUDE. »

du magazine *Actuel* en 1980. La nouvelle vague devient populaire, se médiatise. Et Jean-Luc Buro est en première ligne en tant que photographe-journaliste pour *Best*, *Rock & Folk*, *Libération*, *Actuel*... et pas mal de fanzines. C'est ce fonds d'archives – mais aussi des clichés

pour les labels –, des visuels pour la plupart inédits tirés de négatifs jusqu'alors inexploités, qui est aujourd'hui remis en lumière.

On y retrouve bien des icônes de cette époque : Bashung, Indochine, Futura 2000 ou encore les Rita Mitsouko, fondé en 1979. Tous ceux-là, et bien entendu les Anglo-Saxons de passage, sont immortalisés sous « l'objectif alternatif » de Jean-Luc Buro. L'essentiel des clichés est en noir et blanc, d'autres sont en couleur : deux manières de voir le monde selon le photographe. « *La couleur est plutôt pour moi une vision proche de la réalité, documentaire ; le noir et blanc, une interprétation. Je me sentais plus dans cette dynamique, j'avais envie de communiquer la vision personnelle de ce que je ressentais. J'ai toujours été attiré par la photo humaniste : Robert Doisneau, Brassai, Eugène Smith...* » Et le choix de la Kodak Tri-X, « *un film extraordinaire que l'on pouvait pousser jusqu'à 1 600 ASA* », fait le reste en termes de grain et de contraste, saisissant

parfaitement l'ambiance, du genre sombre, à l'image des couturiers phares de l'époque comme Yohji Yamamoto, Rei Kawakubo...

Toutes ces photos retranscrivent l'atmosphère romantique et ironique, joyeuse et crépusculaire de cette période charnière. « *Il fallait jouer des coudes. L'énergie montait progressivement, explique Jean-Luc Buro. Les trois derniers titres étant souvent les plus expressifs, c'était là que les meilleures images pouvaient se faire. Il fallait donc rester concentré sur la scène jusqu'à la fin, à guetter l'inattendu qui ferait l'image.* » À celles-là s'ajoute une série de portraits, posés ou in situ. On y voit défiler nombre de personnages de la nuit de ces folles années, du clubbeur Pacadis à l'égérie Edwige. « *J'avais coutume de faire une première bobine à vide pour libérer le modèle. Ensuite, j'attendais le moment où, fatigué, il lâcherait ses stéréotypes et ses défenses pour donner une vraie attitude. Ma principale référence est Arnold Newman, en particulier pour son portrait d'Alfred Krupp* », précise le photographe.

Un moment de vérité, un instant de fugacité, comme le fut cette irruption esthétique. « *Chacun savait qu'il dansait sur un volcan, que toutes ces fêtes n'étaient qu'illusion, que l'opulence de la finance aurait une fin. J'ai perdu de nombreux amis qui brûlaient la vie par les deux bouts. Le début du sida, dont on ignorait tout, a sifflé la fin de la partie.* » C'était au milieu des années 1980, et Taxi Girl signera Aussi belle qu'une balle, funeste requiem du groupe qui se sépare en 1986. ●

www.jeanlucburo.com

À VOIR

Jusqu'au 8 décembre 2019

Objectif alternatif
Galerie Hors-Champs
20, rue des Gravilliers,
à Paris (3^e)

Du mardi au dimanche
(13 h à 19 h)

www.galerie-hors-champs.com

PARÉ POUR DE LONGS VOYAGES

Conçue pour l'aventure, la nouvelle collection Pro Trekker offre une performance et une polyvalence sans faille dans les environnements les plus extrêmes.
4 modèles disponibles.
#LoweproCaptureLife

Pro Trekker Backpack 550 AW II

Ce sac photo, paré pour l'aventure, offre la meilleure protection et un confort extrême pour vous et votre matériel photo. Compatible bagage cabine.



ActivZone™



AWCover™



SlipLock™

Cela fait 30 ans que j'utilise les sacs Pro Trekker. Leur conception assure une protection ultime à mon matériel et m'ont permis de transporter en toute tranquillité du matériel très lourd. Et en plus ils répondent aux normes bagage cabine.

Chris McLennan,
Loweproffessional



Une forme d'éblouissement
GAËL BONNEFON













À LIRE

Elegy for the Mundane,

Éditions Lamaindonne,

37 €, 184 pages

🌐 www.lamaindonne.fr

À VOIR

Jusqu'au 22 décembre 2019.

Elegy for the Mundane

Galerie du Château d'Eau

1, place Laganne, à Toulouse (31)

🌐 www.galeriechateaudeau.org

Impossible de résumer les images de Gaël Bonnefon, de les affilier à un genre, de leur coller une étiquette.

On peut juste suivre leur mouvement, se laisser entraîner par leur énergie, leur rage, leur tendresse aussi. Depuis plus de dix ans, cet artiste pratique la photographie en toute liberté, débusquant des images à l'instinct et à l'argentique dans le quotidien, shootant avec des appareils bas de gamme et des films périmés. À la lumière crue du flash ou en lumière ambiante, il recherche des couleurs fortes, utilise le traitement croisé (films diapo développés dans une chimie pour films papier). Pas particulièrement intéressé par la technique ou la postproduction, cet ancien élève des Beaux-Arts de Toulouse arpente un monde crépusculaire en laissant advenir les accidents photographiques, recherchant

un fragile équilibre entre dramaturgie et onirisme. Bien que ces images ne soient jamais mises en scène, il aspire, par ses cadrages, sa manière de présenter et d'accrocher ses épreuves, à une fiction somnambulique. « *Maintenant, je suis plus à la recherche d'une forme d'éblouissement* », nous confie Gaël Bonnefon en évoquant des images plus épurées, plus matures. Ce sont entre autres ces nouvelles photographies qui ont convaincu David Fourré, le créateur des éditions Lamaindonne, de publier *Elegy for the Mundane*, (« *Élégie du quotidien* »), un ouvrage dans lequel la cohérence de cette œuvre prend toute sa dimension. « *L'ombre n'est plus un abîme vers lequel on se penche, elle devient un guide* », écrit l'auteur.

ÉRIC KARSENTY

🌐 www.gaelbonnefon.org



REGARDEZ VOIR

PHOTOS
MYTHIQUES

BRIGITTE PATIENT

À RETROUVER
EN PODCAST SUR
FRANCEINTER.FR

en partenariat avec

fisheye



INTERVENEZ

FRANCE INTER 1^{re} RADIO DE FRANCE*

*Source : Médiamétrie 126000 Radio – Avril - Juin 2019 – LV – 13 ans et + – AC/QHM/PDA



Credit photo : Radio France, Christophe Abramowitz

P A N O R A M M A

TEXTE ET SÉLECTION : ÉRIC KARSENTY

08/11/19 - 08/03/2020

Man Ray et la mode



MAN RAY, PHOTOGRAPHIE DE MODE, SURIMPRESSION VERS 1935. MARSEILLE, MUSÉE CANTINI, COLLECTION LUCIEN TREILLARD.

Musée Cantini, 19, rue Grignan, à Marseille (13).

www.culture.marseille.fr

Dès les années 1930, Man Ray travaille pour des revues comme *Vogue*, *Vanity Fair* ou *Harper's Bazaar*, qui lui passent commande pour des portraits et des photos de mode. Un genre souvent cantonné à un registre documentaire que l'artiste américain émigré à Paris réinvente en déclinant ses diverses expérimentations techniques, mais aussi ses compositions, recadrages, solarisations... En contrepoint à cette exposition, le Château Borely propose un parcours consacré à *La mode au temps de Man Ray*.

Jusqu'au 23/11

Passages

SARA IMLOUL



SARA IMLOUL, LA VAGUE, PHOTO EXTRAITE DE LA SÉRIE PASSAGES.

Galerie de l'Escale, 25, rue de la Gare, à Levallois (92).

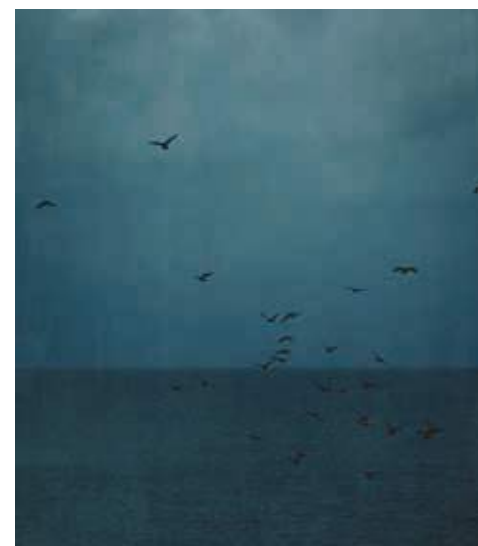
www.prix-levallois.com

Sara Imloul, dont nous avons déjà eu l'occasion d'apprécier les mystérieuses images, a reçu le prix Levallois 2019 pour sa série *Passages*, qui cristallise « la mémoire du passé et les rêves du futur », selon Catherine Dériz et Jacques Damez, fondateur de la galerie Le Réverbère, directeurs artistiques et commissaires du prix. « Cette archéologie n'est pas qu'intime, elle met en résonance les formes plastiques des avant-gardes modernes, avec une technique des prémices de l'invention de la photographie, le calotype », précisent-ils.

Jusqu'au 11/12

La poésie de l'image

JEFFERSON HAYMAN



JEFFERSON HAYMAN, EVENING SEAS.

Galerie de l'Instant,

46, rue de Poitou, à Paris (3°).

www.lagaleriedelinstant.com

Photographe américain établi à New York, Jefferson Hayman signe des images poétiques souvent teintées de mélancolie. Il tire ses clichés, choisit ses papiers et sélectionne les cadres qui entourent ses clichés pour que ces précieux écrins puissent transmettre toute leur délicatesse.

Jusqu'au 26/01/2020

CONGOS, FRAGMENTS D'UNE HISTOIRE

SAMMY BALOJI



SAMMY BALOJI, INFRASTRUCTURE DE TÉLÉCOMMUNICATION ABANDONNÉE PRÈS DU VILLAGE DE MENKAO, PLATEAU DE BATEKE, DANS LA PÉRIPHÉRIE EST DE KINSHASA, 2013.

Galerie Le Point du jour, Centre d'art éditeur,

107, avenue de Paris, à Cherbourg-en-Cotentin (50).

www.lepointdujour.eu

Né en 1978 en République démocratique du Congo (RDC), Sammy Baloji expose depuis une dizaine d'années son travail sur le passé colonial de son pays dans les plus grands musées et manifestations internationales, comme la Biennale de Venise. « Il s'est notamment intéressé aux musées et aux archives comme lieux d'intersection entre différentes mémoires et témoins ambigus de l'histoire croisée de l'Afrique et de l'Occident », précise le dossier de presse.

Jusqu'au 15/12

Exils égéens

MATHIAS BENGUIGUI



MATHIAS BENGUIGUI, PHOTO EXTRAITE DE LA SÉRIE EXILS ÉGÉENS.

Prix Maison Blanche, à Marseille (13),
150, bd Paul-Claudel, jusqu'au 8/11.
Hôpital de la Timone, du 07/11 au 15/12.
www.laphotographie-marseille.com

C'est l'un des cinq lauréats du prix Maison Blanche 2019 qui a retenu notre attention avec un travail sur les exilés de l'île de Lesbos, en Grèce. Un ensemble qui tente d'exprimer la complexité d'une situation, loin des images trop souvent schématiques publiées par la presse. « En fouillant les traces du passé, je cherche à poser un nouveau regard sur les migrations contemporaines qui secouent l'île et ses habitants. Mêlant portraits et paysages, cette série est le résultat d'une étude plus personnelle faisant correspondre travail documentaire et recherche esthétique », détaille le photographe

Jusqu'au 31/12

La Grande Île

PIERROT MEN



PIERROT MEN, MANAKARA, 1997.

Chroniques nomades,
Abbaye Saint-Germain, à Auxerre (89).
www.chroniquesnomades.com

« Je ne photographie jamais aussi bien que ce que je connais... Je photographie donc mes propres souvenirs », déclare Pierrot Men, qui a passé sa vie à documenter son île, Madagascar. Il peut sembler paradoxal que Chroniques nomades, le festival de la photographie du voyage, consacre un auteur qui depuis plus de trente ans revient régulièrement chez lui pour saisir les gens et les paysages. C'est sans doute parce que cet autoportrait constitue également un voyage à travers le temps.

Jusqu'au 15/12

ExtraORDINAIRE, regards photographiques sur le quotidien

LAURA HENNO, ANNIE, OUTREMONDE, 2018.

Institut pour la photographie,
11, rue de Thionville, à Lille (59).
www.institut-photo.com

L'Institut pour la photographie est une structure qui vient d'ouvrir ses portes à Lille, née de l'initiative de la région Hauts-de-France en collaboration avec les Rencontres d'Arles. Le programme d'ouverture, riche de sept expositions, est particulièrement alléchant avec, entre autres, des solo shows de Thomas Struth, Laura Henno, Thomas Sauvin, ou encore Lisette Model, *Une école du regard*, où l'on pourra voir des œuvres de Leon Levinstein, Diane Arbus, Rosalind Fox Solomon et Mary Ellen Mark.

Jusqu'au 30/11

Le pacte familial, œuvres de la collection du Cnap

COLLECTIF



JEAN-CHRISTIAN BOURCART, SANS TITRE (MARGUERITE), 1996.

L'Imagerie, 19, rue Jean-Savidan, à Lannion (22).
www.galerie-imagerie.fr

Le parcours de cette exposition déroule le quotidien de la cellule familiale à travers une succession d'événements qui la structurent : mariages, naissances, décès... en utilisant les photographies de 18 auteurs collectionnés par le Centre national des arts plastiques (Cnap). On y retrouve, entre autres, Jean-Christian Bourcart, Arnaud Claess, Nan Goldin, Xavier Lambours, Shoji Ueda, Roger Ballen et Seydou Keita.

Jusqu'au 21/12

Boîte noire

THIBAUT BRUNET



THIBAUT BRUNET, SANS TITRE #6, SÉRIE BOÎTE NOIRE, 2019.

Galerie Binome,
19, rue Charlemagne, à Paris (4^e).
www.galeriebinome.com

« Pour sa troisième exposition personnelle à la galerie Binome, Thibault Brunet poursuit ses expérimentations photographiques autour de la virtualisation du réel mais, plus encore, sonde le monde à travers l'œil de la machine afin de révéler les formes souterraines d'un inconscient technique », analyse Marion Zilio en introduction de l'exposition. À noter également la présentation d'un étonnant livre d'artiste, *AULT* (Mille Cailloux Éditions), composé de deux volumes reproduisant sur leur tranche le relief de falaises de la baie de Somme. Une manière pour l'artiste de « scanner les limites du monde ».

Jusqu'au 02/11 à Paris
Jusqu'au 27/11 à Bordeaux

Unsung Heroes, elles brisent le silence

DENIS ROUVRE



DENIS ROUVRE, SHREYA, NEPAL.

Galerie Joseph,
7, rue Froissart, à Paris (3^e)
Espace Saint-Rémi,
4, rue Jouannet, à Bordeaux (33).
galeriejoseph.com

Sous-titrée *Elles brisent le silence*, l'exposition proposée par Denis Rouvre en collaboration avec Médecins du Monde rassemble 60 portraits et témoignages de femmes réalisés sur les terrains où l'association humanitaire mène ses actions. Violences physiques, morales, sociétales ou institutionnelles, les récits de ces *Unsung Heroes* (« Héroïnes méconnues ») donnent à voir et à entendre l'injustice faite aux femmes en même temps que leur résistance. Un livre publié aux éditions Textuel accompagne l'exposition.

BLOO

ÉCOLE DE PHOTOGRAPHIE ET D'IMAGES

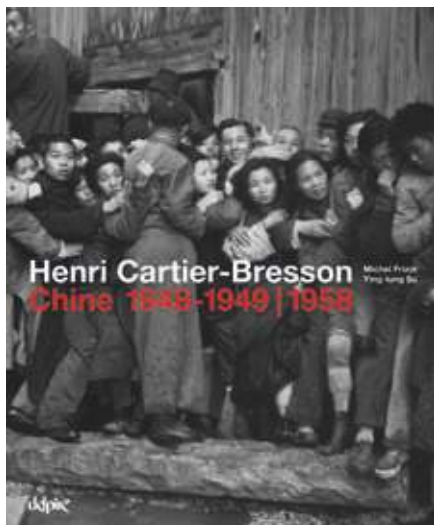
ARGENTIQUE
DIGITAL
VIDÉO
MASTERCLASS

RENCONTRES
COURS DU SOIR
CYANOTYPE
EXPOSITIONS

FORMATION
POST-BAC
BACHELOR
EUROPÉEN

3 PL. GENSOUL
LYON 2^E
09•84•08•55•90
BLOOECOLE.COM

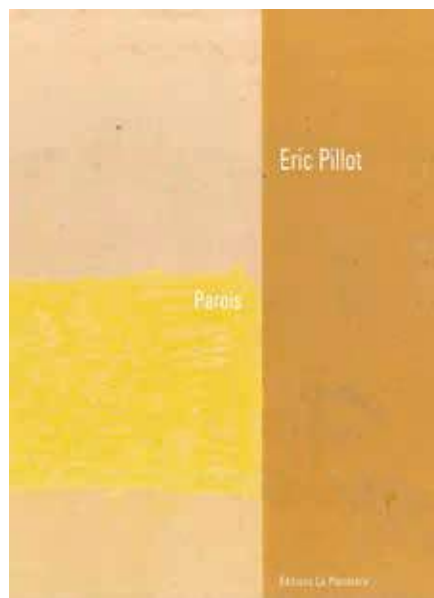
CRÉDIT © MARIE-ALEXINE BELOT



B



A



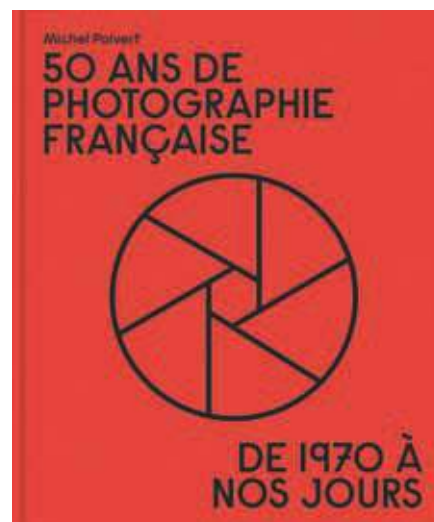
C



E

PHOTOTHÈQUE

TEXTE : ÉRIC KARSENTY



D

A **Womb** LUCILE BOIRON

Premier livre radical et sans concession pour cette jeune artiste française de 29 ans. *Womb*, terme anglais qui signifie utérus, entrailles ou matière, nous convie à une exploration des chairs dans toute leur crudité, voire leur cruauté. « *Loin de faire l'inventaire du sentiment de répulsion, elle questionne la vérité biologique du corps, et tente de répondre par la photographie à la question du bon et du mauvais goût* », analyse François Cheval dans la préface de l'ouvrage. Éd. Libraryman, 40 €, 48 pages.

B **Chine 1948-1949 / 1958** HENRI CARTIER-BRESSON

Bien plus qu'un simple album de photographies, ce nouvel opus consacré à l'inventeur de « l'instant décisif » se focalise sur deux voyages en Chine à dix ans d'intervalle, en 1948 et en 1958. Le travail des historiens Michel Frizot et Ying-Lung Su met en perspective la démarche du photojournaliste avec de nombreux documents jusqu'alors inédits. Un livre pour voir et comprendre. Éd. Delpire, 65 €, 288 pages.

C **Parois** ÉRIC PILLOT

Élégant et délicat, le nouvel album d'Éric Pillot s'attache à nous montrer des surfaces planes, subtilement colorées, riches d'empreintes et de traces diverses, humaines ou végétales. Des *Parois* éminemment sensibles, comme des peaux révélant les griffures du temps. Des images qui nous rappellent que la photographie est un art de surfaces. Éd. La Pionnière, 49 €, 64 pages.

D **50 ans de photographie française, de 1970 à nos jours** MICHEL POIVERT

Historien de la photographie, Michel Poivert (lire son portrait p. 34) tente de baliser une histoire, qui peine à s'émanciper de l'héritage de la photographie humaniste, en huit chapitres – dont un qui s'attache à l'aventure des collectifs. Une synthèse complexe qui l'amène à écrire en introduction : « *Au fond, la photographie française est depuis les années 1970 une immense expérience de la photographie elle-même.* » Éd. Textuel, 59 €, 416 pages.

E **So it Goes** MIHO KAJIOKA

Remarquable ouvrage tout en délicatesse de cette photographe japonaise pour qui « *afficher des impressions, c'est comme jouer avec le sens du temps et se perdre dans cette chronologie* ». Véritable livre d'artiste distingué par le prix Nadar 2019 décerné par l'association Gens d'images, *So it Goes* déploie ses images sur des feuilles de papier-calque, dévoilant ainsi d'autres clichés. Un livre palimpseste qu'on ne se lasse pas de feuilleter avec délice. the (M) éditions, 95 €, 160 pages.



G



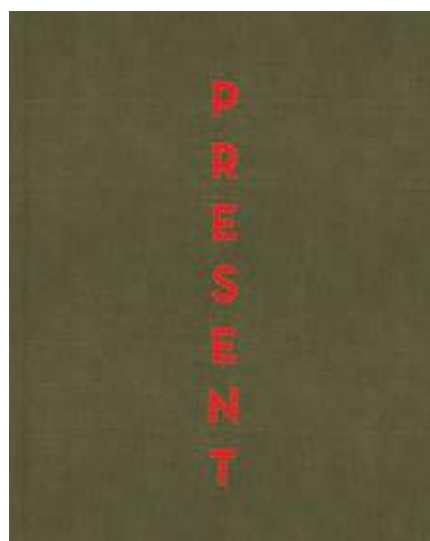
H



J



F



I

F
Último Sur
RODRIGO GÓMEZ ROVIRA
Après plus de trente voyages en Terre de Feu sur les traces de ses grands-parents, Rodrigo Gómez Rovira, photographe de l'agence VU' et créateur du Festival international de photo de Valparaíso, publie un ouvrage très personnel dans lequel il rassemble ses images au noir et blanc intense en les associant à des clichés de l'album de famille de son oncle. Un voyage émouvant dans le Sud ultime.
Éd. Xavier Barral, 42 €, 144 pages.

G
Les Archives de la planète
MUSÉE DÉPARTEMENTAL ALBERT-KAHN
Durant plus de vingt ans, le banquier Albert Kahn a envoyé des opérateurs dans une cinquantaine de pays pour en rapporter des films, des autochromes (procédé couleur inventé par les frères Lumière au début du XX^e siècle) et des photos stéréo pour constituer *Les Archives de la planète* – un projet documentaire et humaniste destiné à faire la promotion de la paix. L'ouvrage rassemble 350 illustrations et les textes d'une vingtaine de chercheurs qui mettent en perspective ce fonds exceptionnel.
Éd. Lienart, 38 €, 480 pages.

H
Amour
CLAUDINE DOURY
Claudine Doury arpente depuis presque trente ans les rives du fleuve Amour, en Russie. Une odyssée au cours de laquelle elle a collecté des instants de grâce et de poésie, en noir et blanc et en couleur. L'album que les éditions Chose Commune lui consacrent nous invite à partager cette traversée empreinte d'humanité.
Éd. Chose Commune, 42 €, 104 pages.

I
Present
STEPHAN VANFLETEREN
C'est un livre exceptionnel que nous proposons les éditions Hannibal en nous donnant à voir, en plus de 500 photos, l'œuvre de cet immense artiste qu'est Stephan Vanfleteren. Des photos de rue aux reportages au Rwanda, en passant par ses portraits d'inconnus ou de personnalités, sans oublier sa Belgique natale et ses nouvelles images de nus et de natures mortes en couleur, ce panorama étourdissant ne vous laissera pas indemne ! L'ouvrage accompagne la rétrospective que lui consacre le Foto Museum d'Anvers jusqu'au 1^{er} mars 2020.
Éd. Hannibal, 69 €, 96 pages.

J
La Mue
AYLINE OLUKMAN
« J'ai extrait de ma mélancolie ce que j'aimerais en garder dorénavant : la beauté, comme la beauté d'un souvenir », déclare Aylane Olukman dans un entretien avec Emmanuel Abela, en postface de cet élégant recueil. L'artiste française, qui utilise la photographie, le collage et la peinture, rassemble dans ce livre une partie de ses images réalisées durant sa résidence new-yorkaise (2015-2018). Mediapop Éditions, 30 €, 140 pages.



ABONNEZ-VOUS

OU RÉABONNEZ-VOUS !

PAR COURRIER OU TOUT SIMPLEMENT
EN QUELQUES CLICS
SUR FISHEYMAGAZINE.FR

2 ANS POUR 12 NUMÉROS
ET RECEVEZ NOTRE HORS-SÉRIE
50 ANS D'ARLES EN CADEAU.



RECEVEZ FISHEYE
TOUS LES 2 MOIS
CHEZ VOUS !



HORS-SÉRIE
50 ANS D'ARLES



www.fisheyemagazine.fr Fisheye Magazine @fisheylemag abo@fisheyemagazine.fr

Fisheye est disponible en format numérique sur www2.lekiosk.com

Bon de commande à nous retourner avec votre règlement à: Be Contents, 8-10, passage Beslay, 75011 Paris

☐ Oui, je m'abonne à Fisheye:

☐ 2 ans, soit **12 numéros au prix de 45 €**, au lieu de 58,80 €*, ou 75 € pour les DOM-TOM et l'étranger.

☐ 1 an, soit **6 numéros au prix de 25 €**, au lieu de 29,40 €*, ou 40 € pour les DOM-TOM et l'étranger.

☐ Oui, je souhaite acquérir avec mon abonnement le livre **Photobook/vol.3 au prix de 15 €**, au lieu de 20 €, ou 25 € pour les DOM-TOM et l'étranger.

Le montant de ma commande: €

☐ M^{me} ☐ M. Votre date de naissance: / /

Nom: Prénom:

Adresse:

Ville: Code postal:

Pays: E-mail:

☐ Ci-joint mon règlement par **chèque bancaire ou postal** à l'ordre de « Be Contents »

Après enregistrement de votre règlement, vous recevrez votre premier numéro de Fisheye Magazine quelques jours avant sa parution en kiosque. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978: le droit d'accès, de rectification, de suppression et d'opposition aux informations vous concernant peut s'exercer auprès du Service Abonnement. Sauf opposition formulée par écrit à l'adresse suivante, les données peuvent être communiquées à des organismes extérieurs. Be Contents – 8-10, passage Beslay, 75011 Paris

☐ Oui, je souhaite recevoir les offres de Fisheye par e-mail.

☐ Oui, je souhaite recevoir les offres des partenaires de Fisheye par e-mail.

* Prix de vente en kiosque.





MyPocket, money to the people.

- Un compte mobile gratuit où que vous soyez en Europe.
- Une carte Mastercard® gratuite.
- Un RIB, sans conditions de revenus ni de solvabilité.
- Transfert d'argent international.

NOUVEAU ! Déposez des espèces sur votre compte MyPocket avec les coupons de rechargement disponibles dans plus de 7 000 bureaux de tabac proches de chez vous !

Téléchargez MyPocket sur



WWW.MYPOCKET.IO

Une photo

TEXTE: ÉRIC KARSENTY

DENIS BRIHAT — La délicatesse, la grâce et la subtilité des photographies de Denis Brihat méritent qu'on se déplace pour en admirer les tirages, comme pour cette *Tulipe noire*, mystérieuse et soyeuse, qui palpite sous nos yeux. Singulier parcours pour ce photographe qui commence sa carrière comme reporter – lauréat du prix Niépce en 1957 – et décide l'année suivante de se retirer à la campagne pour entrer en photographie comme on entre en

religion. Nourri de littérature, de philosophie et de musique, il fait de son jardin la métaphore du monde, qu'il sublime par des images dont il réinvente l'alchimie. Il expose au MoMA de New York en 1967, participe à la création des Rencontres d'Arles et à celle de la galerie du Château d'eau à Toulouse. Longtemps passée sous les radars des institutions photographiques et des médias, son œuvre est enfin reconnue. www.denisbrihat.com



DE LA NATURE DES CHOSSES — « Il fut l'un des premiers à proposer que la photographie fasse le mur et voit en grand son désir de liberté artistique, qu'elle s'affranchisse du livre, qu'elle affirme sa place sur les cimaises aux côtés des tableaux et qu'elle accentue sa rareté, se parant de mille atours de sulfure, de fer-vanadium et d'or, pour mieux nous subjuguier », explique Héloïse Conésa, conservatrice au département des estampes et de la photographie à la BnF, qui signe le commissariat de cette exposition. On pourra y découvrir un parcours thématique des œuvres de l'auteur qui, grand admirateur


TULIPE NOIRE, 1977
(TIRAGE ARGENTIQUE,
VIRAGE AU SÉLÉNIUM).

de l'Américain Edward Weston, demeure attentif à la sensualité des matières. Les éditions du Bec en l'air viennent de publier une très belle monographie, *Les Métamorphoses de l'argentique*, où l'on trouve, en plus des 120 images balisant son parcours, des entretiens inédits dans lesquels l'artiste explique sa démarche et ses techniques.

Exposition **Denis Brihat, Photographies – De la nature des choses**
Jusqu'au 08 décembre 2019, Bibliothèque nationale de France, Quai François-Mauriac, à Paris (13^e). www.bnf.fr

Une expo



Il y a des histoires qu'on ne raconte pas avec des mots,
des histoires qu'on écrit avec la lumière,
des histoires qui figent le temps,
qui capturent l'instant.

La photographie est un langage.

Ce langage,
nous le partageons avec des milliers de passionnés.

Cette soif du regard,
nous la transmettons chaque jour,
pour vous permettre de choisir le matériel qui vous
correspond le mieux.

Le matériel le plus connecté à vos sens,
parce que la profondeur des émotions
est aussi importante que la profondeur de champ.

Le matériel d'aujourd'hui que vous utiliserez demain,
parce que votre plus belle photo,
c'est celle que vous n'avez pas encore faite.



Fisheye adore faire de nouvelles découvertes. Continuez à nous envoyer vos photos. Rendez-vous sur la page d'accueil de notre site et entrez votre lien dans le champ « Soumettre votre travail » ou sur Instagram.

Les comptes présentés ici ont été publiés dans notre rubrique La sélection Instagram sur le site et repérée sur le réseau social, grâce au #fisheyelemag.

TEXTE: ANAÏS VIAND

Soumettez votre travail #fisheyelemag



@benidorm_dreams

Roberto Alcaraz, 45 ans,
Barcelone, Espagne.

« J'aime photographier le minimalisme dans tous les instants de la vie – sauf quand il s'agit de boire du vin ou de manger du fromage. Le minimalisme permet de donner de l'importance aux espaces vides : le sujet favori de mes images. »



@seeavton

Dafni Planta, 26 ans,
Bâle, Suisse.

« Je suppose que je n'ai pas encore établi une relation fixe avec le corps et la sensualité, et la photographie m'aide dans mon exploration. Je fais entre autres des autoportraits afin d'apprendre à jouer avec la lumière et les décors sans avoir le stress d'interagir avec autrui. »





@salvadormaliii

Muhammed Ali Arslan,
23 ans, Istanbul, Turquie.

*« J'aime être dans la nature.
Cela réduit la colère, la peur et le
stress, et cela contribue à attirer
les sentiments agréables. Une
bonne photo éclaire les ombres
et fait surgir des émotions... »*

@claudiamatruda

Claudia Amatruda,
24 ans, Foggia, Italie.

*« Je vis dans un corps que
je ne veux pas parce qu'il est
abîmé, je recherche donc
la grâce et la sensualité dans
mes images comme dans la réalité.
J'aime le contact physique.
Le corps et la peau me fascinent. »*



@olivertakac

Oliver Takáč 28 ans,
Bratislava, Slovaquie.

*« Je ne veux pas parler des
"yeux". En revanche, je peux
donner ma définition d'une bonne
photo: la première seconde et
demie devant une image doit agir
comme une bombe atomique. »*



CHRONIQUE

UN ART SANS MATÉRIALITÉ

BENOÎT BAUME

Novembre, son manteau gris, ses thés près de la cheminée et ses ventes de photographies. Évidemment, on pense aux foires d'art, la plus importante d'entre elles étant Paris Photo. Mais on dénombre aussi une multitude de ventes aux enchères qui servent de référentiel au marché, en donnant des jauges et des cotes aux artistes. Souvent, en parcourant les estimations, je suis surpris, à la hausse ou à la baisse, des prix imaginés pour les artistes. Une vente à Londres chez Phillips nous propose ainsi l'œuvre *apple tree (f)* avec une estimation entre 50 000 £ et 70 000 £. On y voit la branche d'un pommier sur un balcon, avec trois pommes de petite taille dans un relatif contre-jour. Le tirage est grand, 201 x 135 cm, et est annoncé comme unique dans ce format. Le nom de l'auteur explique le prix, il s'agit de la star allemande Wolfgang Tillmans, qui n'a eu de cesse d'interroger le média depuis trente ans (lire *Fisheye* 38). Mais ce qui me semble étonnant, c'est que cette image fait sens dans une série où l'on voit le pommier depuis l'appartement de l'artiste à différents stades de sa maturité. Ce tirage seul ne raconte rien, n'éveille aucune émotion et n'a pas d'attribut esthétique particulier. L'acquéreur de cette œuvre s'offrira un concept, une part de l'histoire de la photographie, une allégorie de la modernité. Mais cette photo fait partie d'un ensemble de quatorze pièces où la scénographie est aussi importante que les images dans la démarche de Wolfgang Tillmans. Et c'est peut-être un des grands changements de ces dernières années, des artistes qui proposent des concepts forts et radicaux, mais qui n'ont pas forcément les objets ou les tirages marchands pour monétiser leur travail. Quand à la Fiac on voit une photo de JR illustrant sa performance autour de la pyramide du Louvre, on est forcément déçu en ne percevant pas la force de cette aventure collective dans ce tirage trop parfait et sans aspérité. De plus en plus, des artistes proposent des approches, souvent digitales, sans œuvres d'art à vendre. Avec la diminution des crédits institutionnels pour financer de telles démarches, des galeries développent aujourd'hui des entités pour valoriser le travail de créateurs qui ne produisent rien de physique. Ainsi la très puissante Pace Gallery a créé une structure pour mettre en avant les performances sans que la finalité ne soit des images ou un film. Une nouvelle approche dans le monde de l'art qui fait se réunir le spectacle vivant et les arts picturaux dans un entre-deux où il reste beaucoup à définir. Pour le cas de Wolfgang Tillmans, pas d'inquiétude, les pommes seront toujours bonnes à déguster. Il faudra juste disposer du savoir et de l'imagination pour les apprécier. ●

PARIS PHOTO

7.10 NOV 2019
GRAND PALAIS

N°5

L'EAU



CHANEL